BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE
DES SCIENCES RELIGIEUSES

le pays biblique

par

Mgr LEGENDRE

doyen de la Faculté de théologie d'Angers

LIBRAIRIE
BLOUD & GAY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 20 EXEMPLAIRES MARQUÉS DE A à T, HORS COMMERCE, ET 400 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 400 SUR VÉLIN ALFA RUYSDAËL POUR LES SOUSCRIPTEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE DES SCIENCES RELIGIEUSES. CE TIRAGE SPÉCIAL CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE 400 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 400 SUR BOUFFANT BIBLIO DES PAPETERIES DE FRANCE.

NIHIL OBSTAT

Angers, le 4 juillet 1928

CH. DE MORÉ-PONTGIBAUD

Professeur à la Faculté de Théologie

Censor Deputatus.

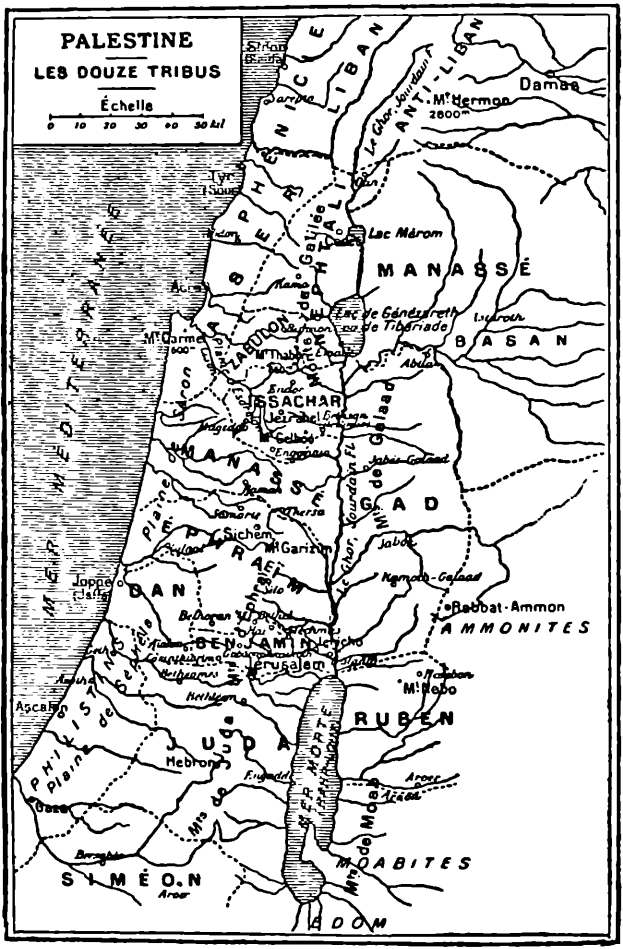
IMPRIMATUR

Lutetiæ Parisiorum, die 24 *Augusti* 1928

V. DUPIN, *v. g.*

Copyright by Bloud et Gay 1928.

Ce volume est le 13e paru dans la *Bibliothèque Catholique des Sciences Religieuses.*


PALESTINE
LES DOUZE TRIBUS
Échelle
0 10 20 30 40 50 kil
Damas
Mt Hermon
2800m
Lac Mérom
MANASSÉ
BASAN
ZABULON
SACHAR
MANASSÉ
GAD
RUBEN
JUDA
SIMÉON
MOABITES
AMMONITES
ADOM
Jerusalem
Sichem
Mt Garizim
Mt Carmel
Joppé
Ascalon
Hebron
Mt Nebo
Rabbat-Ammon

Le présent ouvrage est le dernier fruit d'un demi-siècle de labeur scientifique. Un voyage d'étude en Terre Sainte; l'établissement d'une *Carte de la Palestine* qu'une 2e édition a récemment complétée et mise à jour; la rédaction de la plupart des articles de géographie biblique contenus dans le *Dictionnaire de la Bible* de feu M. Vigouroux; l'enseignement des sciences scripturaires au Grand Séminaire du Mans, et, depuis plus de trente ans, à la Faculté de Théologie d'Angers; enfin, le soin constant qu'il apportait à se tenir au courant des résultats acquis au jour le jour par les recherches palestiniennes et orientales, assuraient à Mgr Legendre une autorité indiscutée dans le domaine de la géographie biblique. Dès 1911, à la sollicitation de Mgr Gry, son ancien élève devenu son collègue, et de quelques amis intimes, il s'était décidé à un travail de synthèse où il lui eût été possible de mettre en œuvre les connaissances diverses qu'il possédait sur « le Pays biblique ». La guerre et des difficultés d'ordre matériel l'empêchèrent alors de réaliser son projet. Quand la librairie Bloud et Gay créa la *Bibliothèque Catholique des Sciences Religieuses*, l'occasion lui fut offerte enfin de reprendre son dessein et de le mener à terme.

Dieu lui accorda la force d'écrire entièrement son ouvrage, et même de commencer la correction des épreuves. Mais la maladie vint interrompre son travail : préoccupé de son livre, Mgr Legendre m'en confia la publication qu'il prévoyait ne plus pouvoir achever. Il s'éteignit doucement le 14 mars 1928.

J'ai respecté scrupuleusement le texte de l'auteur; je me suis fait un devoir de ne pas modifier l'orthographe qu'il avait adoptée pour les noms géographiques anciens ou modernes, sauf dans quelques cas où une correction légère me paraissait s'imposer.

JOSEPH PLESSIS.
Professeur à la Faculté de Théologie d'Angers.

LE PAYS BIBLIQUE

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

ASPECT GÉNÉRAL

CHATEAUBRIAND a dit de la Bible : « C'est un corps d'ouvrage bien singulier que celui qui commence par la Genèse et qui finit par l'Apocalypse, qui s'annonce par le style le plus clair, et qui se termine par le ton le plus figuré. Ne dirait-on pas que tout est grand et simple dans Moïse, comme cette création du monde et cette innocence des hommes primitifs qu'il nous peint, et que tout est terrible et hors de la nature dans le dernier prophète, comme ces sociétés corrompues et cette fin du monde qu'il nous représente ? »[1]

C'est aussi un pays bien singulier que celui dont elle reflète la physionomie, dont elle garde les annales, celui qui va du Liban au seuil de la péninsule du Sinaï, du Carmel aux montagnes du Haurân; qui s'ouvre par la plaine de Saron, semblable au jardin de l'Egypte, et vient s'effondrer dans les régions désolées de la mer Morte, pour mourir peu à peu dans les sables du désert; qui renferme tous les contrastes de la nature et les plus grands souvenirs de l'histoire.

Il y a donc entre le Livre et le Pays une analogie frappante. Pour comprendre l'un, il faut connaître l'autre.

Mais, s'il est juste d'entendre par le « Pays biblique » le territoire où s'est proprement concentrée la vie du peuple hébreu, où se sont déroulés les principaux événements de son

1. Chateaubriand, *Génie du Christianisme*, liv. V, chap. I.

histoire, il est nécessaire aussi d'en déterminer les limites. Or, ces limites ont varié au cours des âges, depuis l'ère des patriarches jusqu'à l'ère des apôtres. Aucun des noms les plus connus ne fixe une extension géographique correspondant exactement à l'extension historique.

Le plus ancien nom biblique est celui de Canaan (hébreu : *Kena'an*). La « terre de Canaan » est celle où habitaient les patriarches et qui, promise à leurs descendants, a été conquise sous Josué [1]. Elle se trouve à l'ouest du Jourdain et est ainsi opposée à la région transjordane ou pays de Galaad [2]. C'est du même côté du fleuve que déjà, au XIV^e^ siècle avant Jésus-Christ, les lettres d'El-Amarna placent le *mât Ki-na-aḫ-ni* ou *Ki-na-aḫ-na*, ou par assimilation de *n* à la lettre précédente, *Ki-na-aḫ-ḫi* [3]. Ce « pays de Canaan » représente la région située au sud du Liban, confinant au nord au « pays d'*A-mur-ri*, des Amorrhéens ». Le *Kana'ana* des documents égyptiens nous ramène également sur le littoral méditerranéen, mais avec incertitude sur l'aire exacte qu'on lui attribuait [4], sans distinction précise entre les populations de la Syrie occidentale. Il n'en reste pas moins que nous sommes jusqu'ici dans la contrée cisjordane.

Le nom de Palestine n'appartient pas à la Bible, bien qu'il y ait ses racines. La Vulgate connaît les *Palaestini* [5], mais ce mot traduit *Pelištîm*, « les Philistins ». Il ne s'applique donc qu'au peuple qui habitait le sud-ouest de Canaan, le *mât Palastu* ou *Pilistu* des inscriptions assyriennes. Mais il s'étendit plus tard, prolongeant le territoire jusqu'à la Phénicie.

1. Gen., XI, 31; XII, 5; XVII, 8; Lev., XIV, 34; XXV, 38; Ps. CIV (héb. CV), 11.

2. Num., XXXII, 32; XXXIII, 51; XXXIV, 2, 15; Jos., XXII, 9-15.

3. Lettres 109, 46; 131, 61; 137, 76; 148, 46; 151, 50; 8, 15, 17, 25, dans J.-A. Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, t. I, Leipzig, 1915.

4. W. Max Müller, *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, Leipzig, 1893, p. 205 ss.

5. Gen., XXI, 33, 34; XXVI, 1, 8, 14; Exod., XXIII, 31; Ezech., XVI, 27, 57.

Hérodote, en effet, distingue les Phéniciens des « Syriens qui sont dans la Palestine », comprenant sous ce nom tout ce qui va de leur district jusqu'à l'Egypte [1]. L'appellation, passée ensuite dans la langue officielle des Romains, se trouve chez les auteurs classiques, les Pères, les écrivains ecclésiastiques, et sur les monnaies. Vers le IVe siècle, elle s'étendait même au delà des limites de l'ancien pays de Canaan. Eusèbe et saint Jérôme placent dans la Palestine des villes telles que Ailath, Pétra, Pella, Hippus [2]. A partir du Ve siècle, on mentionne la *Palæstina prima*, comprenant la Judée et la Samarie; la *Palæstina secunda*, c'est-à-dire une partie de la Galilée, les contrées voisines du lac de Tibériade et du haut Jourdain, à l'ouest et à l'est; la *Palæstina tertia* ou *salutaris*, avec l'Idumée, depuis Bersabée jusqu'au golfe Elanitique, et l'ancien pays de Moab. C'est ainsi que le nom de Palestine, appliqué d'abord à une petite portion du pays, placée entre l'Egypte et la Phénicie, et plus connue des étrangers qui venaient de l'Occident, s'est ensuite étendu au pays tout entier, comme celui d'*Afrique*, qui ne désignait primitivement pour les Romains que la contrée libyenne, voisine de l'Italie, a fini par s'étendre à l'immense continent.

Ce nom ne définit donc pas exactement l'aire géographique du pays biblique : par son origine, il la restreint; par sa plus grande extension, il la déborde. De même, le nom de Canaan laisse de côté la région transjordane, où pourtant s'établirent et vécurent les tribus de Ruben, de Gad et la demi-tribu de Manassé, où se passèrent une foule de faits relatés par la Bible. Sans doute, la contrée de l'ouest garde les souvenirs les plus glorieux, les plus chers au cœur du juif et du chrétien; celle de l'est n'en a pas moins sa part dans l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Voilà pourquoi nous assignons comme limites générales au pays biblique celles du territoire occupé par les tribus israé-

1. Hérodote, II, 104; III, 5, 91; VIII, 89.
2. *Onomastica sacra*, Gœttingen, 1870, p. 84-88, 91, 125, 214, 219, 228.

lites et comprenant la double bande de terre qui avoisine le Jourdain à l'ouest et à l'est.

Considérons-en d'abord les contours et les grandes lignes.

Le pays ainsi déterminé forme l'extrémité méridionale de la Syrie. Dans son ensemble, il a pour bornes : au nord, le Liban et l'Anti-Liban; à l'est, le plateau du Hamâd ou steppe syrien; au sud, la péninsule sinaïtique : à l'ouest, la Méditerranée. Si nous essayons d'en préciser davantage la délimitation, nous trouverons, à la partie septentrionale, un fossé profond, aux parois escarpées, au fond duquel coule un fleuve appelé nahr el-Qâsimiyéh. C'est le cours inférieur du nahr el-Lîtâni, qui, des pentes libanaises, descend d'abord dans la direction du sud-ouest, puis, par un brusque coude, va directement à l'ouest se jeter dans la Méditerranée, au nord de Tyr. Quoi qu'il en soit de l'étymologie : « fleuve de la séparation », on peut regarder le nahr el-Qâsimiyéh comme une frontière naturelle, car aucune identification certaine ne nous permet de prolonger au delà le territoire des tribus du nord. Il convient cependant de réserver à la Phénicie la région de Tyr, jusqu'au contrefort montagneux qui ferme la plaine au sud; il faut même laisser une partie du littoral aux Cananéens que les Hébreux ne chassèrent pas. De ce fossé, la limite septentrionale se continue par une ligne idéale qui, après avoir traversé la plaine de merdj 'Ayoun, passe au pied du djébel ech-Cheikh ou grand Hermon, pour rejoindre la frontière orientale. Elle est jalonnée par deux points, d'après Num., XXXIV, 8, 9, et Ezech. XLVII, 15 : Sedada (Serada, suivant les versions), auj. Kh. Serada, à l'est du coude du Lîtâni, et Ḥaṣar-'Enân, identifié avec el-Ḥaḍr, au nord-est de Banias [1].

Cette dernière frontière est fermée, du côté du nord, par les contrées volcaniques du Ledja et du djébel *Ḥaurân*, au sud desquelles elle tourne vers l'ouest et se rapproche du Jour-

1. R. Dussaud, *Topographie hist. de la Syrie antique et médiévale*, Paris, 1927, p. 17, rapproche cette frontière de celle qui a été établie entre les mandats français et anglais. C'est, croyons-nous, descendre beaucoup trop bas.

dain. Là, elle suit le Derb el-Ḥadj ou « Route des Pèlerins », laissant à l'est le plateau du Hamâd, vaste désert de sable et de pierre. Elle descend ainsi jusqu'à la profonde échancrure qui fait, au sud-est, le pendant du nahr el-Qâsimiyéh, et s'appelle l'*ouadi el-Môdjib*. C'est l'ancien « torrent d'Arnon », qui séparait les tribus d'Israël du pays de Moab [1], et dont les eaux se déversent dans la mer Morte vers le milieu de son rivage oriental.

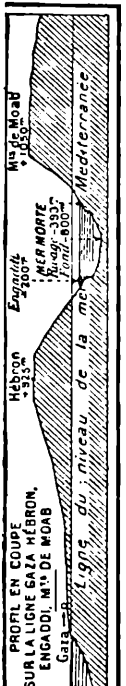


FIG. 1. — *Profil des montagnes palestiniennes de l'ouest à l'est.*

En partant de l'extrémité méridionale de cette mer, on peut d'une manière probable tracer la limite sud. Elle débouche dans l'ouadi Fiqréh, qui, en tournant vers le sud-ouest, s'engage dans la région montagneuse et porte, à sa partie supérieure, le nom de ouadi Madara, qu'il doit au voisinage du dj. Madara. De là, elle suit l'ouadi Marra, puis l'ouadi el-Abiad, qui se jette dans l'ouadi el-'Arich, l'ancien « torrent d'Egypte », dont l'embouchure est dans la Méditerranée, et que la Bible mentionne plusieurs fois comme frontière sud-ouest de la Terre Promise [2]. Cet arc de cercle, qu'il faut même allonger jusqu'à Cadès, *'Aïn Qedeis*, est formé de vallées qui marquent assez bien la limite entre les pays cultivés ou partiellement aptes à la culture, et le commencement du désert.

Du côté de l'ouest, le pays trouve une barrière naturelle dans la Méditerranée, dont la surface bleue se confond à l'horizon avec le ciel. Du sud, la ligne côtière prend la direction du nord-nord-est, toute unie jusqu'à la pointe du

1. Deut., II, 24, 36; III, 8, 12, 16 etc.
2. Num., XXXIV, 5; Jos., XV, 4, 47; I (III) Reg., VIII, 65, etc.

Carmel, brisée par un léger enfoncement à la baie de Khaïfa, dentelée versla Phénicie.

Le trait caractéristique du pays biblique, c'est l'énorme et longue fissure qui le coupe dans toute sa longueur, du nord au sud, et le sépare en deux. De son point de départ, qui est à 563 mètres *au-dessus* de la Méditerranée, elle descend jusqu'à une profondeur de 392 mètres *au-dessous*, fendant le sol par un phénomène géologique d'une intensité unique au monde [1]. Un fleuve, le Jourdain, qui a ses sources dans les flancs de l'Hermon, y a creusé son lit sinueux et y promène son cours rapide, formant d'abord le petit lac Houléh, à peu près au niveau de la mer, puis, plus bas, le lac de Tibériade, à 208 mètres au-dessous, déversant enfin ses eaux dans l'immense cuve de la mer Morte, dont la surface se maintient à 392 ou 393 mètres.

De cette vallée, assez étroite par endroits et qui va s'élargissant vers le sud, monte de chaque côté, à l'ouest et à l'est, un rang de hauteurs, dont les points les plus élevés ne diffèrent pas sensiblement.La ligne orientale a des pentes plus brusques; elle forme, en particulier le long de la mer Morte, comme une muraille à pic. La ligne occidentale a des pentes plus douces. Il est facile de voir que les deux chaînes ont été violemment séparées par la brisure qui a constitué l'Arabah [2]. Chacune d'elles, hachée par les torrents, laisse écouler les eaux par une multitude de rivières ou ruisseaux qui se rattachent au Jourdain et à la mer Morte. A l'ouest, un autre versant descend vers la Méditerrannée, et tombe sur la plaine côtière.

La Cisjordane,en effet, se compose d'une arête montagneuse, coupée, au tiers de sa longueur, par la grande vallée de Jez-

1. Il existe sur la surface du globe d'autres dépressions semblables; aucune n'approche de celle-ci : l'oasis de Siouah, au nord-est de l'Afrique, est à 31 et 75 mètres au-dessous de la Méditerranée; la mer Caspienne est à 26 mètres au-dessous du niveau de la mer Noire.

2. Nom hébreu de la profonde vallée qui s'étend du lac de Tibériade à la mer Morte, et de la mer Morte au golfe Elanitique.

raël ou d'Esdrelon, et d'une plaine qui la sépare de la mer, en s'élargissant à mesure qu'elle avance vers le sud. La Transjordane n'est qu'un immense plateau parsemé d'éminences isolées, où s'élève sur un seul point un massif montagneux, le dj. Haurân. Mais ce plateau, vu de la région occidentale, a l'aspect d'une véritable chaîne, disposition physique très sensible surtout lorsque, du fond de la vallée du Jourdain, on gravit les pentes abruptes qui l'encaissent à l'est. Cette bande de terre, qui s'étend de l'Hermon à l'Arnon, est divisée en trois parties par deux profondes rivières, le Cheri'at el-Menâdiréh, l'ancien Hiéromax, et le nahr ez-Zerqâ, le Jaboc de l'Ecriture[1].

Telle est, à grands traits, la configuration générale du pays biblique. Quelques chiffres en mesureront l'étendue. La région de l'ouest est une zone dont la largeur augmente du nord au sud. De 37 kilomètres au début, elle atteint 65 kilomètres au parallèle de Qaisâriyéh ou Césarée, 78 à celui de Jaffa, 94 à celui de Gaza, et elle finit par en avoir près de 150 à celui qui passe à Khalasah et au sud de la mer Morte. La longueur de la frontière occidentale est ainsi de 260 kilomètres du nahr el-Qâsimiyéh à cette dernière ligne. La région de l'est, large de 90 kilomètres environ entre le lac de Tibériade et le dj. Haurân, se resserre à 50 et 40 le long du Jourdain et de la mer Morte jusqu'à l'Arnon. Sa longueur est de 200 kilomètres. Les ingénieurs anglais ont calculé la superficie de la Cisjordane depuis le nahr el-Qâsimiyéh jusqu'à Bîr es-Séba' ou Bersabée, c'est-à-dire sur une longueur de 228 kilomètres, et l'ont estimée à 15643 kilomètres carrés; celle de la Transjordane équivaut à 9481 kilomètres. L'ensemble du pays, à part la pointe méridionale au-dessous de Bersabée, comprend donc 25124 kilomètres carrés, à peu près l'équivalent de quatre départements français.

C'est un bien petit coin de terre comparé aux vastes contrées de l'Egypte, de la Syrie et de l'Assyrie, qu'il semble des-

1. Gen., XXXII, 22; Jos., XII, 2, etc.

tiné à relier comme un pont jeté entre la mer et le désert. Il n'a rien de ce qui fait leur puissance et leur gloire. Alors que le Nil est le nourricier de tout un peuple, que le Tigre et l'Euphrate ont longtemps fécondé les régions qu'ils arrosent, que les trois ont vu s'élever sur leurs rives les plus brillantes cités de l'ancien monde, son fleuve, le Jourdain, coule solitaire entre deux rideaux d'arbres, repaire des bêtes sauvages. En dehors du lac de Tibériade, dont il crée la beauté, nulle ville sur ses bords, nulle barque sur ses flots. Il porte ses eaux inutiles à une mer où toute vie est éteinte. Carrefour des peuples, ce pays a été le théâtre de leurs rencontres sanglantes, tour à tour asservi par les uns et par les autres. Et cependant il tient dans l'histoire une place que n'ont point effacée leurs splendides civilisations. Il les surpasse même de toute la hauteur du divin par celle qu'il occupe dans les annales religieuses de l'humanité. Dieu l'a choisi tel qu'il est, muré en quelque sorte entre les montagnes, le désert et la mer, pour y établir, à l'abri des contacts les plus pernicieux de l'idolâtrie, le peuple dont il voulait faire le dépositaire de la révélation. Il l'a rempli de ses merveilles. C'est là toute sa gloire.

Pénétrons successivement dans chacune de ses parties.

PREMIÈRE SECTION

LA PALESTINE CISJORDANE

CHAPITRE PREMIER

LE LITTORAL MÉDITERRANÉEN

Description d'ensemble. — Les ports : Sidon. — Tyr. — Acre. — Atlît et Dôr. — Césarée. — Jaffa. — Les ports du Sud.

DESCRIPTION **d'ensemble.** — Pour mieux comprendre le caractère physique et le rôle historique du littoral, dépassons un peu les limites de la Palestine en remontant jusqu'à Beyrouth. Nous ne quittons pas pour cela le terrain biblique, où se rencontrent si souvent les noms de Tyr et de Sidon.

La ligne côtière, qui s'infléchit légèrement du nord-nord-est au sud-sud-ouest, présente deux aspects différents. De Beyrouth au Carmel, elle est dentelée comme une scie, marquée de distance en distance par des pointes peu proéminentes, il est vrai, assez saillantes néanmoins pour former les deux parties bien opposées d'un cap (arabe *râs*). Ces pointes avancées ont servi d'assiette à des villes qui s'étagent à égale distance les unes des autres, Beyrouth, Sidon, Tyr et Saint-Jean d'Acre. Au-dessous de cette dernière, la ligne s'évase en une échancrure, qui est le trait particulier de cette portion du rivage syrien.

Du Carmel à Gaza et plus bas, la ligne est presque absolument unie. Un petit promontoire à 'Atlît, deux ou trois petites baies à Tantourah, une anse étroite à Césarée, l'affreuse rade de Jaffa, quelques criques ensablées plus au sud, c'est tout ce qui vient en briser la monotone rigidité. C'est une barrière

uniforme et nue, composée de dunes de sable, contre laquelle les flots de la mer déposent un long ruban d'écume. Cette forme est celle que revêt la côte sud-ouest de la France, le long du golfe de Gascogne, depuis l'embouchure de la Gironde jusqu'à celle de l'Adour.

D'où vient au rivage ce modelé spécial, qui aura ses conséquences dans l'histoire?

La forme des côtes dépend en chaque point de la puissance mécanique des vagues s'exerçant contre la terre ferme, de la structure antérieure du littoral et des mouvements qui peuvent en affecter l'équilibre. On sait quelle est la force érosive de la mer. En dehors même de la marée, les vents qui soufflent du large, où nul obstacle ne les contrarie, poussent vers la terre des flots souvent impétueux. Sous le choc de ces masses liquides, les roches tant soit peu meubles se désagrègent et l'eau s'enfonce comme un coin à travers les fentes qu'elle rencontre. La vague ramène avec elle les matériaux ainsi désagrégés, qui accroissent sa puissance, et elle s'en sert comme d'une mitraille pour attaquer de nouveau le rivage exposé à son action.

On voit dès lors comment certaines parties se creusent plus rapidement, sont plus profondément rongées que les autres, suivant le degré de résistance ou l'état de fendillement des roches. Ces inégalités engendrent des *criques* ou des *anses* plus ou moins découpées en arc de cercle. Ajoutons par ailleurs que les lits d'écoulement taillés par les fleuves entament les bords de la mer et permettent à celle-ci d'envahir avec plus de facilité le continent. « Les progrès de l'érosion marine, favorisés par l'inégale résistance des roches, peuvent même, à la longue, amener la formation d'*îles* en avant des côtes [1]. »

A la lumière de ces principes, il est facile de comprendre la formation des côtes phénicienne et palestinienne.

La première, que nous considérons depuis Beyrouth jus-

1. A. de Lapparent, *Leçons de géographie physique*, Paris, 1898, p. 262 266.

que vers le râs en-Nâqoura, est parallèle au Liban et à son prolongement galiléen. La montagne projette ses racines jusqu'au rivage; les puissants éperons qui se détachent du massif principal viennent se terminer par autant de caps, dont les flancs sont coupés à pic. Ces contreforts, qui servent de socle aux grandes cimes du Liban, sont seulement séparés par des vallées plus ou moins larges, à travers lesquelles s'échappent les torrents. Nombreux et descendant des hauteurs pour se jeter presque d'un bond dans la mer, ceux-ci ont creusé un sillon plus profond et comme déchiqueté le littoral.

A partir du râs en-Nâqoura, la plaine côtière se dessine plus régulièrement et s'élargit peu à peu jusqu'à ce qu'elle soit interrompue par le Carmel. Déjà aussi la ligne devient plus droite, mais pour s'arrondir bientôt en arc de cercle entre Saint-Jean d'Acre et Khaïfa.

Du Carmel à l'ou. Ghazzéh, les conditions ne sont plus les mêmes que sur la côte phénicienne. Au lieu d'une étroite bande de terre resserrée entre les montagnes et la mer, c'est une plaine qui va s'élargissant à mesure qu'elle avance vers le sud. Avec ses collines sablonneuses et ses mamelons cultivés ou boisés, elle rappelle les vagues qui la recouvrirent autrefois et auxquelles elle doit son origine. Elle n'est autre chose, en effet, qu'une plage soulevée, qui peu à peu a rejeté la mer loin des monts de Samarie et de Judée, dont elle baignait le pied aux âges préhistoriques. Les ouadis qui la traversent sont moins nombreux que ceux qui descendent du Liban. Leur cours est aussi moins violent; trouvant de bonne heure leur niveau de base, ils creusent leur sillon moins avant et fendillent moins la côte.

Nous avons donc ici une côte plate, et, comme sur tous les terrains de ce genre, la mer y rejette, sous la forme d'un cordon littoral, les graviers, sables et limons que le courant qui longe le rivage peut charrier. Séchées par un soleil ardent, poussées et amoncelées par le vent, ces matières très meubles ont formé des dunes parfois assez hautes. La masse légère des couches de sable a fini par combler quelques semblant

de ports, et, comme en Egypte, a déjà fait un linceul aux antiques cités.

Si la côte était simplement droite ou légèrement brisée, on eût pu, malgré l'absence de bons ports, l'aborder sans trop de difficultés. Mais la nature a tendu, en avant de ces plages, et parallèlement au rivage, tout un cordon de récifs, constituant tantôt des brise-lames, tantôt des écueils fort dangereux. On peut le constater surtout à Jaffa. Ces rochers qui longent la côte, à quelques centaines de mètres, le plus souvent à fleur d'eau, sont des grès calcaréo-siliceux, de formation moderne, remplis de pétoncles (*Pectunculus violacescens*, Lamk.). Ils sont produits par l'agglutination du sable et d'un grand nombre de coquillages, au moyen d'un ciment siliceux déposé par les eaux de la mer. Une action chimique particulière leur donne une extrême dureté [1].

L'œuvre de la nature a dirigé celle de l'homme.

Cependant la Phénicie, dont Renan a bien dit qu'elle « ne fut pas un pays, mais une série de ports, avec une banlieue assez étroite [2] », semblait-elle destinée à devenir le berceau de la navigation? Beaucoup moins que la Grèce, par exemple, ou l'Asie Mineure. On n'y trouve pas de ces vastes bassins naturels, de ces rades bien closes qui s'ouvrent sur d'autres côtes. Au lieu de ces longues saillies dont les solides contours opposent aux vents une forte barrière et protègent à leur pied des eaux tranquilles, ce ne sont que des caps trop courts et trop droits pour présenter un abri sûr au marin.

Mais c'est précisément la configuration du terrain qui contraignit les Phéniciens de se lancer sur la mer. L'étroite bande de terre qui sépare la montagne du rivage ménageait bien un espace où les maisons pouvaient se grouper ou se répandre au

1. L. Lartet, *Géologie*, dans le *Voyage d'exploration à la mer Morte*, du duc de Luynes, Paris, t. III, p. 199; Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, dans le *Tour du monde*, t. XLII, p. 161, 162; E. Renan. *Mission de Phénicie*, Paris, 1864, p. 572.

2. E. Renan. *Mission de Phénicie*, p. 836.

milieu des champs et des vergers. Mais ces plaines côtières sont séparées par des torrents que les pluies d'automne ou la fonte des neiges rendent infranchissables. Comment les villes disséminées sur ce cordon maritime pourraient-elles communiquer ensemble pendant une partie de l'année? La voie de terre n'offrira plus alors que les lacets toujours plus ou moins difficiles de la montagne.

Restait donc la voie de mer, dès que l'homme eut appris à construire et à manœuvrer une barque. Et le Liban était là, avec ses splendides forêts. pour fournir les solides planches qui devaient emporter sur les flots marins et cargaisons. Puis les premiers navigateurs durent se contenter d'abord de longer la côte en la serrant de très près, et à l'approche de la nuit ou à la menace de la tempête, de gagner le plus prochain mouillage. Une anse pour se réfugier et plier leurs voiles, une grève de sable où faire échouer leurs barques, c'est donc tout ce qu'il leur fallait [1].

Les Phéniciens recherchèrent surtout, pour leurs premières bourgades, les points les plus faciles à défendre et en même temps à reconnaître du large, comme les îlots et les promontoires. Leurs ports primitifs furent de simples petits ports de pêche, comme l'indique le nom d'une de leurs plus anciennes villes, Sidon, (*Ṣidôn*, « pêcherie »). Leurs barques, de petites dimensions, n'ayant qu'un faible tirant d'eau, pouvaient éviter les récifs, affronter les passes, scruter tous les coins du littoral.

Mais, avec le temps, les barques de pêche devinrent des navires de commerce. Il fallut alors des bassins où, protégés contre la houle du large, ils pussent rester à flot pendant qu'on les chargeait et déchargeait. « On se ménagea donc de vrais ports en utilisant tous les accidents de terrain; on profita des lignes de récifs qui, dans certains endroits, par exemple vers le nord de Sidon, brisaient l'élan de la vague aux abords de la ville; on compléta cette barrière naturelle par de gros blocs

1. Perrot et Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité, Phénicie*, Paris, 1885, p. 8.

que l'on jeta dans la mer et par des massifs de béton; on créa des enrochements artificiels et l'on ménagea dans ce rempart des passes qui pouvaient se fermer au moyen de chaînes[2] ».

Telle est l'origine de Sidon et de Tyr.

Les ports : **Sidon.** — La première, dont le nom s'est conservé sous celui de *Saïda*, occupe la pente nord-ouest d'un promontoire qui s'incline légèrement vers la mer. Elevée en amphithéâtre au milieu de vastes et délicieux jardins, elle a la

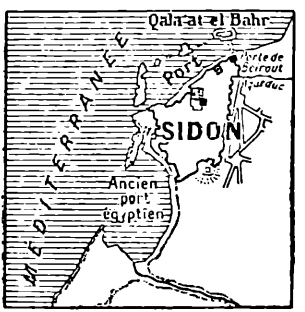


FIG. 2. — *Plan du port de Sidon.*

forme d'un grand triangle dont la base est tournée du côté de la terre ferme, tandis que le sommet sépare les deux ports. A l'ouest, en effet, elle est bornée par une presqu'île, autrefois une île rocheuse, dont les deux bras, allongés du sud au nord, constituent deux golfes opposés. A l'extrémité du bras septentrional se rattache une ligne de récifs naturels, qui se dirige parallèlement au rivage et aboutit à un îlot, relié lui-même à la ville par un pont de neuf arches ogivales, dont les piles sont armées d'éperons pour briser la violence des vagues. Voilà le port du nord. Au sud de ce bassin, s'ouvre une large

1. Perrot et Chipiez, *Phénicie*, p. 378.

baie, qui s'arrondit entre deux promontoires et communiquait autrefois avec lui au moyen d'un canal creusé dans le roc, dont l'extrémité septentrionale est actuellement obstruée par des constructions modernes. Renfermée dans l'enceinte de la ville antique, elle lui servait de second port, dit *port égyptien*. Mal défendu contre les vents de l'ouest et du sud, à moins qu'il ne fût, comme à Tyr, protégé par quelque puissante digue, il est maintenant abandonné.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette ville très ancienne de Sidon, la *Siduna* des Egyptiens, la *Si-du-nu* des Assyriens. Mais nous ne décrivons ici qu'à grands traits. Dans l'Ecriture, du reste, elle s'éclipse devant Tyr.

Tyr. — Tyr s'appelait primitivement, d'un nom significatif, *Ṣôr*, « rocher », exactement reproduit par l'égyptien *Sara*, l'assyrien *Ṣur-ru*, l'arabe *Ṣûr*. Les fondateurs de l'antique cité choisirent, pour l'établir, un rocher séparé du continent par un détroit large d'environ 600 mètres. On comprend l'avantage de cette situation : en quelques coups de rames, on était à terre; mais, tout étroit qu'il était, le bras de mer suffisait à la défense. Voilà pourquoi l'antique reine des mers défia les conquérants orientaux, jusqu'au jour où Alexandre la réunit à la terre ferme par un isthme artificiel qui en a fait depuis une presqu'île. En mettant fin à un isolement protecteur, le môle eut encore pour effet d'arrêter au passage le sable que les courants promenaient le long de la côte; de là l'élargissement progresssif de l'isthme, l'ensablement et le rétrécissement des anciens ports.

Le sol qui servit d'assiette à la ville insulaire n'avait qu'une aire bien restreinte. En amoncelant des terres à l'abri de gros murs de soutènement, on réussit à gagner sur la mer un certain espace de terrain, qu'elle a, du reste, reconquis en plus d'un endroit. En face, dans la plaine peu large, mais très longue, qui s'étend entre le rivage et les collines de l'est, s'éleva la cité continentale.

Les flottes de Tyr pouvaient se réfugier dans deux ports

appuyés à la côte orientale de l'île. Celui du nord, appelé autrefois *port Sidonien*, parce qu'il regardait Sidon, a seul subsisté. Il consiste en une petite baie fermée par deux jetées que composent des matériaux antiques. L'entrée, au nord-est, était défendue par des tours carrées, dont les soubassements sont encore visibles, et était barrée par une chaîne tendue entre ces tours de manière à former un λιμὴν κλειστός, « un port fermé », comme à Sidon. Au sud de la ville, se trouvait un autre bassin beaucoup plus considérable, appelé *port des*

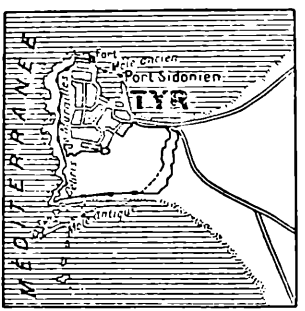


FIG. 3. — *Plan du port de Tyr.*

Egyptiens. Il était défendu contre les vents de l'ouest et les vagues de la pleine mer par une jetée construite à une assez grande distance et qui reliait les différents écueils que l'on aperçoit à la surface des eaux.

Les nombreuses colonnes de marbre, de granit ou de porphyre, qui gisent encore dans les flots, couchées pêle-mêle au milieu d'innombrables débris de poterie, disent assez la splendeur et la gloire de la vieille Tyr. Mais elles montrent aussi dans son effroyable ruine, l'accomplissement de la terrible prophétie d'Ezéchiel. Qu'on lise le chapitre XXVII du pro-

phète, pour avoir une idée du beau et puissant navire qui symbolise l'antique cité, et du désastre qui devait l'abîmer à jamais au fond de la mer.

Acre. — Un port moins connu dans la Bible, mais célèbre dans l'histoire des croisades et l'histoire moderne, arriva à supplanter Sidon et Tyr. C'est celui qui porte en hébreu le nom de *'Akkô* [1], et s'appelle en égyptien *'Aka* ou *'Ako*, en assyrien *Akkû*, en arabe *'Akka*. Ce nom, qui se retrouve chez

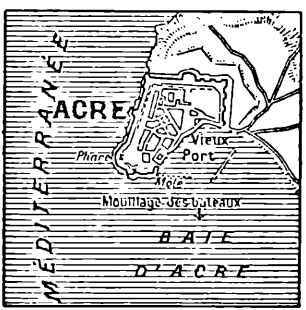


FIG. 4. — *Plan du port d'Acre.*

les écrivains grecs, comme Strabon et Diodore de Sicile [2], sous la forme Ἄκη, fut changé en celui de *Ptolémaïs*, sous Ptolémée II Philadelphe. Devenu, au moyen âge, dans la bouche des Européens, *Acon*, il s'est peu à peu défiguré en *Acre*. La langue de terre qui s'avance du nord au sud dans la Méditerranée, et sur laquelle est bâtie la ville, devait attirer l'attention des premiers marins, c'est-à-dire des Phéniciens. Ils n'avaient, avec quelques aménagements, qu'à transformer

1. Jud., I, 31.
2. Strabon, XVI, 758; Diodore de Sicile, XIX, 93.

en bassin la partie de la mer resserrée entre la pointe rocheuse et la plage de sable. La cité elle-même, entourée de défenses, devenait une barrière protectrice contre les incursions des pillards de l'intérieur, attirés par les richesses que le commerce y accumulait. Saint-Jean d'Acre eut plus tard deux ports: l'un intérieur, délimité par une digue qui est en grande partie détruite, et que défendaient plusieurs tours, dont quelques assises inférieures sont encore visibles. Aujourd'hui ensablé, il n'est accessible qu'aux barques. L'autre, extérieur, est la rade actuelle, très peu abritée, et par là même dangereuse lorsque souffle le vent d'ouest. 'Akka eut cependant, par sa situation, une très grande importance. C'était, sur la côte méridionale de Syrie, le seul port assez vaste pour recevoir les flottes nombreuses. Elle était, ce qu'elle est encore aujourd'hui, la clef de la Syrie, servant de débouché à la route commerciale de Damas à la mer.

'Atlît et Dôr. — Après avoir tourné le cap du Carmel, on arrive à un petit promontoire rocheux, assez semblable à celui de Tyr, portant un pauvre village construit au milieu des ruines. Peu connu dans l'antiquité, bien qu'utilisé comme place forte, il s'appelle aujourd'hui 'Atlît, et fut célèbre surtout au moyen âge sous le nom de *Castrum* ou *Castellum Peregrinorum*. Une opinion vraisemblable y voit une ancienne île, car, à l'orient, la colline s'abaisse beaucoup, et les baies qu'elle divise pouvaient autrefois se rejoindre. En tout cas, dès la plus haute antiquité, cette péninsule était comme l'acropole d'une ville qui s'étendait à l'est et au sud, et dont l'enceinte est encore reconnaissable. Il est probable que 'Atlît est l'ancienne *mutatio Certha* signalée par le Pèlerin de Bordeaux entre le Carmel et Césarée. Or, *Certha* n'est que la transcription du mot phénicien *qarth*, « ville », et des vestiges phéniciens ont été découverts sur le promontoire. L'anse du nord est fermée à l'ouest par des récifs, un peu comme à Sidon.

En avançant vers le sud, on arrive au village de Tantourah, qui représente la vieille cité royale cananéenne appelée dans

la Bible *Dôr* ou *Do'r*, en assyrien *Du-'-ru*, en phénicien *Do'r* ou *Da'r*, nom qui, comme *dâr* en arabe, signifie « habitation, demeure ». Ce gros village est bâti en grande partie avec des matérieux tirés de l'ancienne ville, au sud de laquelle il s'élève. En avant, s'arrondit une anse peu profonde, protégée, du côté du large, par trois ou quatre îlots, qui brisent la violence des vagues, et défendue au nord par une pointe rocheuse qui avance dans la mer. Un peu plus haut, est l'antique port de Dora, délimité par deux promontoires, que jadis prolongeaient deux môles artificiels, aujourd'hui presque entièrement détruits. Le promontoire septentrional, à en juger d'après les substructions qui en recouvrent les flancs, a dû être fortifié très anciennement; il porte encore, vers son extrémité et à son point culminant les restes d'une haute tour, qui cependant ne paraît pas remonter au delà des croisades. Dans les environs, des colonnes brisées, des ruines de vieux magasins sont les témoins d'un glorieux passé. Enfin autour d'une troisième anse arrondie en demi-cercle, abritée par un îlot contre les vents d'ouest, une quinzaine de colonnes portant avec elles leur base carrée gisent dans le sable. La ville de Dôr s'étendait sur une longueur de 1,200 mètres, et sa largeur, dans l'intérieur des terres, était d'environ 670 mètres. Son mur d'enceinte a été presque partout rasé de fond en comble. Çà et là seulement, à travers les broussailles, sont épars quelques beaux blocs et des fûts rongés par le temps. D'après Etienne de Byzance, Dôr aurait été fondée par des Phéniciens, qui s'établirent en cet endroit parce que le rivage est bordé de rochers abondant en coquilles de pourpre. Lorsque les Hébreux entrèrent dans la Terre Promise, elle était, avec son district, gouvernée par un roi cananéen, que Jabin, roi d'Asor, appela au combat contre Josué [1]. Elle eut un rôle assez important au temps des luttes entre les Ptolémées et les Séleucides, et sa puissance ressort des forces que dut déployer Antiochus VII Sidétès lorsqu'il y assiégea Tryphon [2]. A

1. Jos., XI, 1, 2, 5, 8; XII, 23.
2. I Mach., XV, 11-14.

l'époque de Pline, elle n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même.

Césarée. — Alors que Dora déclinait, une nouvelle et brillante cité s'élevait comme par enchantement plus bas sur la côte. Vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, le site n'était guère marqué que par une tour établie comme lieu de refuge par un aventurier grec, du nom de Straton. Hérode le Grand remarqua l'anse naturelle formée par les rochers qui portaient cette tour, et il résolut de créer un vaste port, pouvant offrir

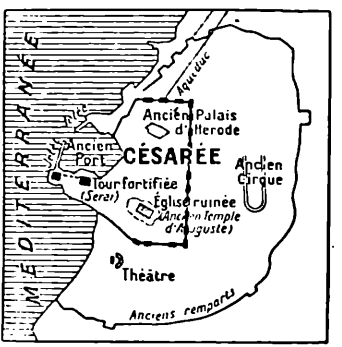


FIG. 5. — *Plan du port de Césarée.*

aux vaisseaux, sur cette côte inhospitalière, un abri sûr contre l'*africus* ou vent du sud-ouest. Il fallut pour cela d'immenses travaux, dont Josèphe nous a laissé une description enthousiaste, dans laquelle cependant il convient de faire la part de son exagération habituelle [1]. Au moyen d'énormes blocs jetés dans la mer, le monarque établit un soubassement capable de supporter un môle long de deux cents pieds. Autour du

1. Josèphe, *Ant. jud.*, X, IVx, 6; *Bell. Jud.*, I, xxi, 5-7.

hâvre ainsi obtenu il construisit des quais, des tours et des magasins. La ville environnait le port, bâtie en amphithéâtre, étalant ses temples, ses palais, ses statues colossales, ses monuments de toute sorte, parmi les maisons qui bordaient ses rues droites. Un théâtre, un amphithéâtre, un temple splendide, consacré à Auguste, achevaient de donner à la cité hérodienne l'éclat qui en faisait une des plus belles villes de Palestine. Par flatterie pour le maître de Rome, son puissant bienfaiteur, le roi l'appela *Césarée*. Josèphe la nomme Καισάρεια παραλιάς, « Césarée du bord de la mer », pour la distinguer de Césarée de Philippe, aujourd'hui Banias, aux sources du Jourdain. Le nom a persévéré sous celui de *Qaisârîyéh*.

Le vieux port est aujourd'hui entièrement ruiné, et le bassin lui-même ne laisse voir, sous la transparence des eaux, quand elles sont calmes, qu'une foule de débris, restes sans doute de la colonnade élevée sur les quais par Hérode. Le môle méridional, en grande partie détruit, garde encore des vestiges de la forteresse bâtie par les croisés et, selon toute vraisemblance, sur l'emplacement de la tour de Drusus et de celle de Straton. Des décombres amoncelés sur un espace de six kilomètres environ tracent le pourtour de l'antique cité. L'enceinte du moyen âge, dont les murailles existent encore en partie, était beaucoup moins grande que celle de la ville romaine, qui décrivait une ligne demi-circulaire autour du port et des petites baies environnantes.

Césarée garde les grands souvenirs de l'époque apostolique. Elle rappelle, en particulier, quelques-unes des plus belles pages de la vie de saint Paul [1].

Jaffa. — Mais, de tout temps, c'est Jaffa qui, malgré son abord difficile, a été le port de la Palestine. Son nom de *Yâfô* n'a pas varié dans la suite des siècles : égyptien, *Iapû* ou *Iopû*; assyrien, *Iapû*; grec, Ἰόππη; arabe, *Yafa'*. Il présente

1. Act., VIII, 40; IX, 30; X, 1; XI, 11; XII, 19-24; XVIII, 22; XXI, 8-16; XXIII, 23-33; XXV, 1, 4, 6, 13 ss.

une anse naturelle ouverte au nord, longue de 300 mètres, large de 100, fermée à l'ouest par une bande de récifs, avec une passe dangereuse, resserrée entre deux rochers proéminents. Ce bassin était assez vaste et assez profond pour recevoir les petits navires; les récifs même, reliés entre eux par une forte maçonnerie, pouvaient leur offrir un abri sûr. Mais les bâtiments plus considérables durent, comme de nos jours, mouiller au large. Aujourd'hui, à moitié ensablé, il n'abrite plus que les barques ordinaires et les petits voiliers.

FIG. 6. — *Plan du port de Jaffa.*

Cependant ce point de la côte offrait aux premiers marins des avantages qu'ils durent utiliser : plage de sable où ils pouvaient tirer leurs vaisseaux pendant la mauvaise saison, grottes le long du rivage pouvant servir de refuge, colline isolée, se présentant comme l'assiette naturelle d'une ville destinée à surveiller la mer et l'entrée du pays. Aussi place-t-on à Jaffa une des premières créations des Phéniciens. La ville actuelle étage gracieusement ses maisons sur les pentes de la colline. C'est dans ce port, on le sait, que le roi de Tyr, Hiram, envoyait les bois de cèdre nécessaires à la construc-

tion du Temple. L'antique cité, du reste, par sa situation, devait être mêlée à l'histoire des peuples orientaux; elle est surtout mentionnée dans la Bible à l'époque des Machabées et à celle de la prédication apostolique [1].

Les ports du sud. — Au-dessous de Jaffa, l'on ne trouve guère que des apparences de port. Un peu au sud du nahr Roubîn, se développe une petite baie entourée de rochers formant une sorte de jetée naturelle. Elle s'arrondit entre deux promontoires dont l'un, le méridional, paraît avoir été jadis fortifié. C'était autrefois l'établissement maritime de Jamnia, représentée aujourd'hui par Yebnéh, grand village situé à une certaine distance de la côte, mais primitivement l'une des deux villes de ce nom mentionnées par Pline [2]. C'est le Ιαμνειτῶν λιμήν, que Ptolémée place entre Joppé et Azot [3], le port que Judas Machabée brûla avec tous les vaisseaux qu'il contenait [4]. Le *Mînet Roubîn*, dont le premier mot n'est qu'une corruption du λιμήν grec, en marque l'emplacement. Quant à la ville qui s'étendait autour, elle a presque entièrement disparu; ses débris sont ensevelis sous d'énormes dunes de sable.

Plus bas, quatre kilomètres à l'ouest d'Esdoud, l'antique Azot des Philistins, est une rade aujourd'hui solitaire, progressivement envahie par les sables, qui ont effacé les limites de l'ancien port. On n'aperçoit plus que les ruines de la petite ville qui l'entourait et de la forteresse qui la commandait. L'endroit porte le nom de *Mînet Esdoud* ou *Mînet el-Qala'ah*, « port du Château », et répond à l' « Azot maritime » de certains auteurs [5].

1. Jos., XIX, 46; II Par., II, 16; I Esd., III, 7; Jon., I, 3; I Mach., X, 75, 76; XI, 6; XII, 33, etc.; Act., IX, 36, 38, 42, etc.
2. Pline, *Hist. nat.*, V, XIII.
3. Ptolémée, *Géographie*, V, XVI.
4. II Mach., XII, 9.
5. Reland, *Palæstina*, Utrecht, 1714, t. I, p. 215.

Il faut descendre jusqu'à Ascalon pour trouver des ruines assez considérables, les plus importantes avec celles de Césarée, entre Beyrouth et Gaza. Cette vieille cité, une des cinq satrapies des Philistins, se retrouve, au cours de l'histoire, avec la même dénomination : héb. : *'Aŝqelôn*; égypt. : *Asqalna*; assyr.: *Is-qa-lu-na*; grec : Ἀσκάλων; arabe: *'Asqalân*. Suivant Guillaume de Tyr, qui en a laissé une très juste description, elle formait, sur le rivage, un demi-cercle dont la corde ou le diamètre courait parallèlement à la mer, tandis que l'arc ou la circonférence était tournée à l'orient du côté de la terre ferme [1]. Le port n'occupait que les trois quarts de la corde d'arc, vers le sud. Entre les deux môles qui le formaient et qui avaient été bâtis avec grande quantité de colonnes granitiques, couchées encore sur la plage ou dans la mer, le rivage ne décrit pas une anse, mais une ligne presque droite. Complètement ouverte vers l'ouest, cette rade était par là même très peu sûre. Ce point de la côte était le *maïoumas Ascalonis* ou le port d'Ascalon, et les fouilles récentes ont confirmé l'existence en ce lieu d'une antique ville qui se développa bien avant l'ère des Philistins et poursuivit son évolution de siècle en siècle. On se demande cependant si le véritable site de la célèbre cité qui faisait partie de la Pentapole philistine ne serait pas plutôt à quelque distance dans l'intérieur des terres, probablement à *El-Medjdel* [2]. L'exploration du terrain donnera peut-être un jour la réponse. S'il en était ainsi, Ascalon serait analogue aux grandes villes de la côte philistine, Gaza, Azot, Jamnia, qui, toutes, s'élevaient à plusieurs kilomètres de cette côte, sur laquelle chacune avait son port, son *maïoumas*, formant une petite ville indépendante.

C'est la solitude complète au *maïoumas* de Gaza. La ville

1. Willelm. Tyr., *Hist. rerum transmarinarum*, XVII, 22, *Patr. lat.*, t. CCI, col. 696-697.

2. Clermont-Ganneau, *C.-R. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1895, p. 380; et *Etudes d'archéologie orientale*, II, p. 2 ss. Sur les fouilles d'Ascalon, voir *Revue biblique*, 1922, p. 99-111.

existe encore sous le nom de *Ghazzéh*, reproduisant l'héb. : *'Azzâh;* égypt. : *Gazatu;* assyr. : *Ha-zi-ti*. Elle compte parmi les plus grandes et les plus belles de la contrée, reposant au milieu de magnifiques jardins, à environ quatre kilomètres de la côte. Vers le nord-ouest, dans un endroit appelé *El-Minéh*, le littoral, décrivant une petite courbe, forme une anse peu prononcée, qui voit cependant encore aujourd'hui aborder quelques barques. On ne remarque aucune apparence de digue dans cette rade, qui d'ailleurs devait être fort peu sûre, étant ouverte à tous les vents, excepté à ceux de l'est et du nord-est. C'est là, sur les collines sablonneuses qui la dominent, que se trouvait sans doute le comptoir maritime ou *maïoumas* de Gaza. La cité philistine, bien qu'éloignée de la mer, avait cependant un port dont l'existence est attestée par les historiens et les géographes de l'antiquité[1]. Il y eut même plus tard un évêché distinct de celui de la ville.

On voit comment l'homme s'est rendu maître de la nature sur cette rive inhospitalière, *importuosa ripa*, suivant une ancienne description, et comment, dès qu'il l'a quittée, la nature a repris ses droits, en démolissant l'œuvre de l'homme. Malgré ces obstacles, la voie de mer lui offrait des avantages sur celle de terre, hérissée elle aussi de ses difficultés, plus longue et souvent moins sûre. Les relations commerciales l'obligèrent à chercher, à créer des centres de trafic, des « échelles » où ses vaisseaux viendraient se charger des produits apportés de l'intérieur des terres. C'est ainsi que les cités maritimes de Palestine durent en grande partie leur origine au cabotage qui se pratiquait le long de la côte. Si certaines villes, comme Jamnia, Azot, Gaza, peut-être Ascalon, s'étaient éloignées du rivage par crainte de la piraterie, elles n'en avaient pas moins leur port de commerce, comme nous l'avons vu. Il faut accorder aux Phéniciens une part importante dans la fondation de ces comptoirs maritimes. Egyptiens et Phi-

1. Diodore de Sicile, XX, LXXIV, 1; Ptolémée, *Geog.*, V, XVI; Strabon, XVI, p. 522.

listins, de leur côté, s'appliquèrent à mettre la contrée méridionale en relation avec l'Egypte, la Crète et les îles de l'Egée. Pour les Hébreux, destinés à être les gardiens de la vérité au sein du paganisme, et non pas, malgré leur aptitude, les colporteurs de la richesse, la mer était plutôt une barrière. Il est possible cependant qu'Aser et Dan se soient livrés au cabotage, et ce fut une gloire pour Simon Machabée de s'emparer de Joppé et de donner ainsi aux Juifs la route « des îles de la mer »[1]. Les Grecs, qui, même avant la conquête d'Alexandre, avaient fréquenté la côte palestinienne, y eurent ensuite une influence prépondérante, y imprimèrent une profonde empreinte, par le changement des noms de villes, l'établissement de nouveaux ports, la substitution de leur mythologie aux légendes sémitiques. Enfin l'hellénisation se poursuit à l'époque romaine, qui voit se fonder surtout le port et la ville de Césarée[2].

1. I Mach., XIV, 5.

2. Sur le littoral palestinien, cf. A. Legendre, *La côte méditerranéenne*, dans la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, Angers, 1900, p. 315-333; 595-613; F.-M. Abel, *Revue biblique*, 1914, p. 556-590.

LA PLAINE COTIÈRE

Jusqu'au Carmel. — Au sud du Carmel. — La plaine de Saron. — La Séphélah.

ENTRE le littoral et les montagnes occidentales s'étend une plaine côtière, qui, interrompue par l'éperon du Carmel, comprend une partie septentrionale correspondant aux monts galiléens et une partie méridionale correspondant aux monts judéo-samaritains.

Jusqu'au Carmel. — La même division cependant peut s'appliquer à la première, qui est coupée en deux par une pointe de rochers s'avançant jusqu'au rivage. La plaine qui avoisine la ville de Tyr, large en moyenne de deux kilomètres, est, en effet, bientôt fermée par la saillie qui forme le Râs el-Abiad ou « Cap blanc » [1] et le Râs en-Nâqoura. La route qui passe à ce dernier endroit était bien nommée par les anciens *Scala Tyriorum*, « l'Echelle des Tyriens » [2]. Aplanie aujourd'hui, elle n'était autrefois qu'une suite de marches taillées dans le roc. Très pittoresque, elle surplombe la mer d'une certaine hauteur. Du sommet du cap, la vue s'étend, d'un côté, jusqu'à Tyr, de l'autre, jusqu'à Saint-Jean d'Acre, qui

1. C'est le *Promontorium album* de Pline, *H. N.*, V, 17, ainsi nommé de la marne blanche dont il est formé.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, II, x, 2.

se détache sur l'azur de la mer, avec, comme fond de tableau, les pentes boisées du Carmel [1].

A partir de ce point, la plaine s'élargit à 6 kilomètres, parfois un peu plus, et, sur une longueur d'environ 8 lieues, descend vers le Carmel. Cette plaine de Saint-Jean d'Acre, dans laquelle débouche au sud-est celle d'Esdrelon, est fertile, sur tout dans les coins bien arrosés; elle possède de beaux jardins et des champs bien cultivés. Le sol, tantôt argileux, tantôt formé par un terrain noirâtre, ressemble à celui du Delta égyptien; près du rivage cependant, il devient inculte, sablonneux, couvert de broussailles épineuses.

Plusieurs fleuves traversent cette contrée : l'ou.el-Qarn au nord d'Ez-Zîb, le nahr Mefchoukh au sud; le nahr Séméríyéh au nord d'Akka, et le nahr Na'mân, au sud-est. Ce dernier, que l'on franchit au sortir de la ville, est l'ancien *Bélus*, qui s'échappe d'un marais, situé à quelques kilomètres et environné d'une épaisse ceinture de roseaux [2]. Il est aussi alimenté par quelques branches qui descendent des monts de la Basse Galilée. Plus bas, au fond de la baie, est l'embouchure du nahr el-Mouqatta' le fameux torrent de Cison. Avant d'arriver à la mer, il reçoit les eaux d''Aïn es-Sa'âdéh et de l'ou.el-Melek. A sec dans sa partie supérieure, excepté pendant l'hiver et après de grandes averses, il ne devient permanent que dans sa partie inférieure, 6 à 7 kilomètres avant d'arriver à la mer. « Son embouchure est curieuse. Sous la prédominance des vents sud-ouest, les dunes s'amoncellent graduellement, et leur progrès de ce côté force les eaux à se frayer un chemin, à chercher sans cesse de nouveaux débouchés plus au nord. Les lagunes qui existent maintenant derrière ces collines de sable, sur la rive gauche, sont peut-être le résultat d'un premier cours. Quand le vent vient de l'est, la rivière s'échappe à travers le sable vers la mer : mais, quand il souffle de l'ouest sur la côte, les eaux forment une véritable

1. C'est un des points frontières entre la Syrie française et la Palestine.
2. Ce marais est le *palus Cendevia* de Pline, *H. N.*, XXXVI, 26.

barre. On trouve en Palestine peu de vues aussi pittoresques et aussi complètement orientales qu'à l'embouchure du Cison. Les palmes, qui ne fleurissent que sur la côte, là où se rencontrent l'eau et le sable, à l'abri du froid, croissent le long des dunes et autour des lagunes. Une bordure de joncs et de plantes grasses couvre les rives, le long desquelles se tiennent des hérons gris, guettant le poisson, pendant que çà et là une aigrette blanche promène ses pas délicats, que des bandes d'oiseaux courent sur le sable ou à travers les marais. La large baie de Saint-Jean d'Acre, les pentes sombres et escarpées du Carmel, un premier plan de palmiers, forment le cadre de ce tableau »[1].

Au sud du Carmel. — La plaine maritime reprend au-dessous de la pointe du Carmel avec une largeur d'à peine 200 mètres, puis elle s'élargit bientôt : à 'Atlît, elle a plus de 3 kilomètres et elle se continue ainsi par Tantourah jusqu'à l'embouchure du nahr ez-Zerqâ, où elle est barrée par un petit éperon montagneux, El-Khachm. Cette partie septentrionale se compose de dunes tantôt sablonneuses, tantôt rocheuses, de terrains ici bien cultivés, là couverts de bois d'oliviers et de chênes.

A partir de ce rétrécissement, la plaine s'allonge et s'étend peu à peu, à mesure qu'elle descend vers le sud : sa largeur atteint une vingtaine de kilomètres autour de Jaffa. C'est, dans son ensemble, après les dunes de sable qui longent la côte, une vaste plage légèrement ondulée qui, aux dernières époques géologiques, émergea du sein des eaux, quand la mer cessa de battre le pied des montagnes calcaires d'Ephraïm et de Juda. Les hauteurs dont elle est parsemée vont de 50 à 60, 80 mètres et plus au-dessus du niveau de la mer. Elle est composée d'une arène fine et rougeâtre que la pluie ou de fréquentes irrigations transforment en véritable terreau extrêmement fertile. L'eau se trouve presque partout, à quelques

1. C. R. Conder, *Tentwork in Palestine*, in-8°, Londres, 1889, p. 97-98.

mètres de profondeur. Aussi, malgréla déchéance même physique du pays, la richesse de ses produits rappelle-t-elle l'Egypte. A certains moments de l'année, c'est, entre la barrière mouvante du sable, nuancé d'or et d'émeraude, et la barrière immobile des montagnes, une immense étendue tachetée du vert des arbres et des moissons naissantes ou du jaune des blés mûrs, ou des teintes foncées de la lande, le tout émaillé de myriades de fleurs. D'endroits en endroits, son uniformité est coupée par des villages placés sur de petits monticules, collines souvent artificielles, formées par les restes des anciennes habitations écroulées. Ils sont entourés de palmiers élancés, de figuiers, de sycomores et d'impénétrables haies de cactus. Plusieurs villes importantes, comme Jaffa, Ramléh, Lydda, Gaza, ont dè magnifiques jardins, qui rappellent la beauté primitive de la Terre Promise. Les vergers de Jaffa surtout sont célèbres; on croirait, en les parcourant, errer dans les fabuleux jardins des Hespérides.

La plaine de Saron. — Jusque vers l'embouchure du nahr Roubîn, au sud de Jaffa, et la ligne de petites collines qui passe par Ramléh pour rejoindre les hauts sommets, la plaine porte dans la Bible le nom de *Saron* [1]. Elle y est surtout connue pour sa beauté et sa fertilité. Isaïe associe « la magnificence du Carmel et de Saron » à « la gloire du Liban ». Pour représenter, au contraire, le pays dans le deuil et la tristesse, il dit que « le Liban est confus, languissant; Saron est semblable au désert, Basan et le Carmel perdent leur feuillage ». Pour montrer comment le pays redeviendra un jour agricole, c'est-à-dire pacifique et heureux, il annonce que « Saron deviendra une prairie pour les moutons » [2]. Elle possédait autrefois des

1. Le mot *Sârôn* est toujours accompagné de l'article et désigne ainsi une région déterminée, bien connue des Israélites, comme « l'Arabah », « la Séphélah ». Cf. I Par., XXVII, 29; Cant., II, 1, etc.

2. Is., XXXV, 2; XXXIII, 9; LXV, 10.

forêts, qui lui avaient fait donner le nom de Δρυμός [1]. On trouve encore quelques bois de chênes clairsemés.

La plaine de Saron est arrosée par plusieurs fleuves qui servent d'écoulement aux eaux descendues de la montagne. On rencontre, au nord de Qaisârîyéh, le nahr ez-Zerqâ, le *flumen Crocodilon* de Pline [2]. L'existence de petits crocodiles dans cette contrée est, en effet, attestée par les récits des voyageurs anciens et modernes. Au sud, le nahr el-Mefdjîr forme, non loin de son embouchure, un étang dont les rives sont couvertes de joncs et de roseaux. Plus bas, après le nahr Iskanderouneh, vient le nahr el-Fâliq, c'est-à-dire « la rivière de la fente ou de la coupure », ainsi appelée d'une coupure artificielle pratiquée à travers une colline rocheuse, qui lui barrait autrefois toute issue vers la mer, ainsi qu'au vaste étang bassat el-Fâliq, dans lequel ses eaux se perdaient. Les historiens des croisades le nomment *Rochetaillée*, « roche taillée ». Au nord de Jaffa, est le nahr el-'Aoudjâ, dont les nombreux affluents, avec leurs ramifications, prennent naissance au centre des montagnes et drainent une assez grande étendue de terrain.

La Séphélah. — Au sud de Jaffa, la plaine portait le nom de *Séphélah*. Employé avec l'article, le mot hébreu *haš-šefêlâh* indique, non pas une plaine en général, mais « la plaine », c'est-à-dire une région spéciale, qui, avec « la montagne », *har*, « le midi », *négéb*, « la vallée (du Jourdain), *'ârâbâh*, constitue un des traits caractéristiques de la topographie palestinienne [3]. C'est donc le *lowland* « le pays bas » de la Palestine. Cependant il ne serait pas exact de restreindre la Séphélah à la partie basse de la plaine côtière. Elle comprend aussi l'ensemble des collines peu élevées qui forment comme

1. Is., LXV, 10; Strabon, XVI, p. 758, signale aussi « un grand bois » entre le Carmel et Jaffa.
2. Pline, *H. N.*, V, 17.
3. Deut., I, 7; Jos., IX, 1; X, 40.

les premiers contreforts de la montagne judéenne. La preuve en est facile à tirer de Jos., XV, 33-47, où l'auteur sacré énumérant les villes de la tribu de Juda, place dans « la séphélah » des cités qui dominaient la mer de 300 à 400 mètres et occupaient un niveau moyen entre la plaine maritime et l'arête montagneuse, dont l'altitude va de 700 à 800 mètres. Telles sont Saréa (*Sarâ'a*), Azéca, Ceila (*Kh. Kîla*) etc. D'un autre côté, il ne faut pas restreindre à ces collines la dénomination de *šefêlâh*.

Cette contrée peut, en somme, se partager en trois zones parallèles. C'est d'abord la plage sablonneuse que nous avons signalée le long de la mer, région des dunes, mais susceptible de culture, où de gros bourgs et des villes comme Yebnéh (Jamnia), Esdoud (Azot) et Gaza sont entourées de jardins et de bosquets d'arbres fruitiers, bien que l'envahissement des sables et les ruines donnent souvent à cette partie un aspect désolé. Vient ensuite la large étendue de plaines boisées par endroits et arrosées par des rivières encombrées de roseaux. Elle est comme le prolongement du delta égyptien. Aussi, lorsqu'on vient de le quitter, n'est-on pas étonné de rencontrer les mêmes villages cachés dans un fourré d'arbres, avec des maisons bâties, non en pierre comme sur la montagne, mais en pisé, ou terre mélangée de paille hachée, ou en briques séchées au soleil. Le toit plat est fait d'une couche de terre où l'herbe pousse comme dans la plaine [1]. Cette architecture des plus primitives, due à l'absence de matériaux suffisants dans un terrain d'alluvions, explique la disparition de certaines villes.

Par sa situation et sa fertilité, la Séphélah devait attirer des étrangers comme les Philistins, dont elle fit la richesse et l'orgueil. Leurs cinq villes ou satrapies y étaient heureusement disséminées : Gaza, au sud-ouest, avec ses riches approvisionnements, remplissant, aux confins du désert, le même

1. C'est « l'herbe des toits », *fœnum tectorum*, dont parle le Ps. CXXVIII (héb., CXXIX), 6.

rôle que Damas au nord-est; Ascalon et Azot ouvrant des débouchés sur la mer et défendant le littoral; Accaron et Geth constituant des avant-postes au nord et à l'est. Elle était comme un grenier d'abondance auquel on avait recours au temps de la famine. A certaine époque de l'année, on n'y voyait plus qu'un immense champ de blé. Et c'est précisément au début de la moisson, à la fin d'avril ou aux premiers jours de mai, alors que le soleil desséchait la paille et les épis mûrs, que Samson lança à travers les récoltes prêtes à tomber sous la faux, ses trois cents chacals [1]. Toute l'histoire de ce héros, du reste, se rattache à l'ensemble de cette contrée. Il en est de même pour certains épisodes de la vie de David.

Vient enfin la région de la basse montagne, qui est en quelque sorte le premier étage du massif judéen. Elle s'étend comme en amphithéâtre au-dessus de la plaine. Il importe de remarquer la différence qui existe entre cette petite chaîne de hauteurs et celle qui borde immédiatement la plaine de Saron. De ce dernier côté, l'on monte par une pente plus ou moins prononcée jusqu'au sommet des monts de Samarie. Les collines étagées qui servent de contreforts au massif central ne font qu'un avec lui; elles constituent comme une série de terrasses qui l'appuient vers l'ouest. Au sud, au contraire, à partir d'Haditéh, l'ancienne Adiada, ou de Yâlo (Aïalon), les collines ne se rattachent pas aussi étroitement aux montagnes de Judée, elles en sont séparées par une série de vallées, tantôt larges, tantôt étroites, qui courent vers le sud, et laissent au massif moyen son groupement à part. Aussi quiconque les possédait n'était pas pour cela maître du territoire de Juda. Elles en formaient comme les avant-postes; c'était comme un rempart de bastions qui le défendait de ce côté; mais, pour arriver au cœur du pays, il fallait s'engager dans d'étroits défilés semblables à des fossés profonds, escalader les hautes murailles de la montagne. Les pentes du massif samaritain, au contraire, y donnent un accès direct. S'en emparer, c'était

1. Jud., XV, 1-5.

mettre la main sur le pays. Voilà pourquoi les collines de la Séphélah furent si souvent le théâtre des combats entre les Israélites et les Philistins, entre les Machabées et les Syriens.

De Jaffa à Gaza, la plaine est arrosée par de nombreux cours d'eau, qui se déversent dans la Méditerranée par trois canaux seulement. Le premier est le nahr Roubîn, dont les rives sont bordées de divers arbustes, notamment de lentisques et d'agnus-castus. Le second est le nahr Soukréir, et le troisième est l'ou.el-Hésy. Au-dessous de Gaza, l'ou. Ghazzéh est formé de deux grandes branches, l'ou. ech-Cheri'a et l'ou.es-Seba'; très large à son embouchure, il arrête quelquefois les caravanes à la saison des grandes pluies.

Cette plaine maritime a eu une importance historique facile à comprendre : elle a été la grande route des armées et des caravanes pour aller de la vallée du Nil aux rives de l'Euphrate. Aussi suffit-il de jeter les yeux sur une carte de la Palestine ancienne pour voir comment cette voie est jalonnée par les noms égyptiens et assyriens attachés à certaines villes [1]. C'est ce chemin que foulèrent les soldats d'Egypte, de Ninive et de Babylone, conduits par les Thoutmès, les Ramsès, les Sennachérib, ceux d'Alexandre, de Pompée, de Titus, de Saladin, et ceux de Napoléon. Gaza, au sud, était comme la clef de cette route, par là même aussi la clef de l'Asie.

On a retrouvé des tronçons des voies romaines qui traversaient cette plaine : d'Antipatris (*Qala'at Râs el-'Aïn*) à Lydda, avec embranchement, vers le milieu, du côté de l'est, par Deir 'Alla, Aboud et Tibnéh; de Lydda à Eleuthéropolis (*Beit Djibrîn*) par Nicopolis (*'Amouâs*) avec plusieurs embranchements qui devaient rejoindre la route de Jérusalem au nord et au sud; d'Eleuthéropolis à Bersabée [2].

Les débris des antiques civilisations sont longtemps restés, et beaucoup sans doute sont encore enfouis sous les *tells* ou

1. Cf. A. Legendre. *Carte de la Palestine ancienne et moderne*, Paris, 2e éd.

2. Cf. P. Thomsen, *Die römischen Meilensteine der Provinzen Syria. Arabia und Palästina*, dans la *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. XL, Leipzig, 1917, p. 76-81, avec carte.

collines de la plaine maritime. Les fouilles récentes ont cependant mis au jour, avec les restes de cités superposées, une énorme quantité d'objets qui éclairent d'une lumière toute nouvelle l'histoire, la religion, les mœurs et les arts des peuples qui se sont succédé dans la contrée. Telles sont les découvertes faites à Tell el-Hésy, l'ancienne Lachis, Tell Sandahannah, l'ancienne Marésa, Tell Djedeidéh, Tell Zakariyâ, Tell eṣ-Ṣâfy, Tell Djézer, l'ancienne Gazer. Sans renvoyer aux ouvrages spéciaux des explorateurs, comme Flinders Petrie et Macalister, et aux revues qui ont publié tous les détails, il nous suffit d'indiquer la belle synthèse que le P. H. Vincent a faite de tous ces travaux dans son livre sur *Canaan* [1].

1. H. Vincent, *Canaan d'après l'exploration récente*, Paris, in-8°, 1907.

LES MONTAGNES DE GALILÉE

Description physique. — La population

DESCRIPTION physique. — L'arête montagneuse de la Palestine cisjordane s'étend entre la plaine maritime et le fossé central du Jourdain et de la mer Morte. Elle peut être considérée comme un prolongement du Liban, et, descendant en ligne droite, du nord au sud, elle s'avance jusqu'à l'extrémité méridionale de la contrée. Elle comprend trois massifs principaux, qui ont sans doute physiquement leurs caractères particuliers, mais sont surtout distincts historiquement.

Le massif septentrional est celui de la Galilée, qui, à l'époque de Notre-Seigneur, formait, avec la Samarie et la Judée, une des trois grandes divisions de la Palestine occidentale [1]. Josèphe nous décrit ainsi cette province : « Il ya deux Galilées, l'une haute et l'autre basse; la Phénicie et la Syrie les environnent. Au couchant, elles ont pour limites les frontières du territoire de Ptolémaïde et le Carmel, montagne appartenant autrefois aux Galiléens et maintenant aux Tyriens; au midi, la Samarie et Scythopolis (*Béisân*), jusqu'aux rives du Jourdain; à l'orient, l'Hippène et la Gadaritide, ainsi que la Gaulanitide et les frontières du royaume d'Agrippa; au nord enfin, Tyr et toute la région des Tyriens. La Galilée inférieure se

1. Luc, XVII, 11; Act., IX, 31.

développe en longueur depuis Tibériade jusqu'à Chaboulon (Χαβουλών, peut-être *Kaboul*, au sud-est d''Akka ou Saint-Jean d'Acre; d'autres lisent Ζαβουλών, peut-être *'Abilin*, un peu plus bas), qu'avoisine, sur la côte, Ptolémaïde; et, en largeur, depuis le bourg de Xaloth (*Iksâl*), situé dans la grande Plaine (Esdrelon), jusqu'à Bersabé (inconnue), où commence la Galilée supérieure. Celle-ci s'étend de là en largeur jusqu'à Baca, qui la sépare du pays des Tyriens, et, en longueur, depuis Thella (*Et-Téleil*, sur le lac Mérom), bourg voisin du Jourdain, jusqu'à Méroth » [1]. Plus loin, le même historien donne comme limite méridionale à la Galilée, non plus Xaloth, mais *Ginaea*, auj. Djénîn, au sud de la Plaine d'Esdrelon; c'est là, en effet, dit-il que « commençait la Samarie, située entre la Judée et la Galilée ».

Le massif galiléen, que nous prenons dans son ensemble, sans juger la question des limites septentrionales de la Galilée proprement dite, s'étend donc depuis le nahr el-Qâsimiyéh jusqu'à la plaine d'Esdrelon, et constitue en somme le vrai relief du pays. On y distingue deux groupes, de niveau et d'aspect différents, qui ont servi de base à la division du territoire en *Haute* et *Basse Galilée*. En suivant les Talmuds, qui nous semblent avoir mieux que Josèphe indiqué la limite entre les deux, la ligne de démarcation peut, en effet, se tirer de Saint-Jean d'Acre à l'extrémité septentrionale du lac de Tibériade, en passant par la vallée appelée Medjdel Keroum, qui court de l'ouest à l'est, à 250 mètres au-dessus de la Méditerranée. Les montagnes qui la dominent au nord sont sensiblement plus élevées que celles du sud. Elles forment un enchevêtrement de hauteurs où se remarquent des sommets dépassant 1.000 mètres : djébel Heider (1049 m.), djébelet el-'Arous (1073 m.), dj. Djermaq (1199 m.), dj. 'Adâthir (1006 m.). Autour de ce faîte rayonnent de moindres élévations, comme les monts de Safed (838 m.) vers l'est, puis, en remontant vers le nord, le dj. el-'Asî (910 m.), le dj. Hou-

1. Josèphe, *Bell. jud.*, III, III, 1.

nîn (900 m.), et, en retournant vers l'ouest, le dj. Djamléh (800 m.), le Râs Oumm Qabr (715 m.), le tell Belât (616 m.). Quelques contreforts occidentaux se profilent même jusque sur le bord de la Méditerranée. C'est ainsi qu'au Râs el-Abiad et au Râs en-Nâqoura, la plaine côtière est barrée par une ligne de rochers qui vont de 300 à 400 mètres (dj. el-Mouchaqqah 363 m.).

Ce faîte, avec ses prolongements, forme quatre versants : vers le sud-est, plusieurs ouadis descendent des monts de Safed à la côte nord-ouest du lac de Tibériade. Plus haut, d'autres s'en vont, dans la direction de l'est, aboutir au Jourdain ou au lac Houléh. Mais il en est qui se dirigent vers le nord pour tomber dans le nahr el-Qâsimiyéh. A l'ouest, ils viennent, nombreux, déchiqueter la côte méditerranéenne. Les principaux, en allant du nord au sud, sont les ouadis el-'Ezziyéh, el-Qarn, le nahr Mefchoukh et le nahr Sémiriyéh.

Des sentiers raides, parfois taillés en escaliers et d'une ascension pénible, courent le long de ces chaînons du groupe septentrional. Les flancs abrupts sont néanmoins boisés, parfois tapissés de vignes, et portant des terrasses successives soutenues par de gros murs. Du sein de ces broussailles, au milieu d'épais fourrés de chênes verts, d'arbousiers et de caroubiers, surgissent aux yeux de l'explorateur des arasements de murs d'enceinte, de tours et de maisons, de décombres de villes ou de forteresses, perchées sur des cimes élevées, des vestiges de temples, de synagogues et d'églises. Le roc est percé de tombeaux, de citernes, de magasins souterrains, de pressoirs. Il y a là des ruines de toutes les civilisations, depuis l'époque cananéenne jusqu'à la domination des croisés.

Le second groupe des hauteurs galiléennes est de moitié moins élevé; les principaux sommets n'atteignent pas 600 mètres. Au-dessous de la ligne de démarcation que nous avons indiquée, c'est-à-dire de la vallée de Medjdel Keroum, le pays se relève en un haut plateau, nommé ech-Chagour, qui s'étend vers l'est juqu'au lac de Tibériade; puis, entre des montagnes qui la dominent de 350 à 400 mètres, s'étend la

vaste plaine de Baṭṭôf, marécageuse à l'est, mais très fertile ailleurs, longue de 14 à 15 kilomètres, et large de près de 4 kilomètres, à 150 mètres au-dessus de la mer. Elle est séparée, au sud, d'une autre moins importante par le dj. Tour'ân (547 m.). Un niveau plus élevé encore (560 m.), se trouve au nord-est de Nazareth. Aux environs de la ville, la montagne est nue, mais elle se couvre de buissons à mesure qu'elle descend vers l'ouest. Les collines occidentales et méridionales forment le rebord de la plaine côtière et de la plaine d'Esdrelon. Au sud-est de la même ville, s'élève le dj. eṭ-Ṭour ou Thabor (562 m.), de nature calcaire, avec la forme d'un cône tronqué, les flancs arrondis et verdoyants, revêtus de chênes, de térébinthes, de lentisques et d'autres arbres et arbustes. Le terrain qui s'étend ensuite vers le Jourdain et le lac de Tibériade est un plateau ondulé qui s'abaisse au nord-est en un autre moins élevé, le Sahel el-Alma, dont l'une des extrémités rejoint au nord le Qarn Haṭṭîn (316 m.), colline rocheuse de forme arrondie, terminée par deux éminences au nord-ouest et au sud-est.

De ces hauteurs descendent, dans la direction de l'ouest, des ouadis qui forment le versant méditerranéen : d'er-Raméh et de Medjdel Keroum, l'ou. Cha'ib ou ou. Halzoun; des monts qui dominent au nord-ouest la plaine de Battôf, l'ou. 'Abellin, tous deux affluents du nahr Na'mân. Plus bas, l'ou. el-Melek, affluent du Cison ou nahr el-Mouqatta', sépare les basses collines qui bordent la plaine d'Esdrelon des hauteurs de Chefâ'Amr. Au sud, ils s'en vont vers le Cison; au sud-est et à l'est, vers le Jourdain : tels l'ou. el-Bîréh, qui se forme dans les environs du Thabor, et l'ou. el-Fedjdjâs, qui atteint le Jourdain peu après sa sortie du lac de Tibériade. Enfin, à sa partie nord-ouest, ce lac reçoit : l'ou. el-Hamâm, qui naît près de Qarn Haṭṭîn, l'ou. er-Rabadiyeh et l'ou. el-'Amoud, dont l'une des branches descend de Safed.

La Galilée se rattache au Liban, on peut dire comme la racine à l'arbre. C'est à cette dépendance qu'elle doit en partie la fertilité qui la met, aujourd'hui encore, bien au-dessus de la

Samarie et de la Judée. Le Liban, en effet, emmagasine l'humidité que lui envoient les vents d'ouest saturés des vapeurs de la mer; il tient en réserve les neiges de l'hiver, et dispense jusque dans ses racines les trésors amassés en son sein. De là viennent, avec des pluies un peu plus abondantes, les nombreuses sources qui arrosent la contrée. En outre, la température est douce sur la côte, chaude dans la vallée du Jourdain, et toujours fraîche dans la montagne. L'air y est vivifiant. Autrefois surtout, forêts, prairies, champs cultivés, plaines couvertes de blé et d'orge, jardins, vergers, vignobles, fontaines, lacs et rivières, cités nombreuses et prospères, donnaient à cette région un aspect aussi varié qu'attrayant. Les bénédictions de Jacob et de Moïse, relatives aux tribus du nord, font allusion à ces richesses [1]. Au 1er siècle de notre ère, ce petit coin de la Palestine était ravissant. La description qu'en a laissée Josèphe, en tenant compte de son habituel enthousiasme, en fait une véritable merveille : douceur du climat, beauté de la nature, fécondité inépuisable du sol, tout y était réuni. Le lac de Tibériade surtout était l'orgueil de la contrée [2]. La fertilité de la Galilée n'est pas moins vantée par les Talmuds [3]. Malgré sa déchéance, le pays garde encore des vestiges de son ancienne beauté. Les forêts y sont plus rares; mais on trouve, outre les arbustes et les plantes aromatiques, de nombreuses espèces végétales, l'olivier, le figuier, le noyer, le palmier, le cèdre, le cyprès, le pin, le sycomore, le mûrier, l'amandier, le grenadier, le citronnier et de magnifiques lauriers-roses.

La population. — Avec de tels avantages, il n'est pas étonnant que la population, dans les temps anciens, ait été partout, sur les hauteurs et dans la plaine, nombreuse, riche et active. La vie était surtout concentrée sur les bords du lac de

1. Gen., XLIX, 13, 14, 20, 21; Deut., XXXIII, 18, 19, 23, 24.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, III, III, 2; X, 8. Pour la description du lac de Tibériade, voir 2e section, chap. III.

3. A. Neubauer, *La géographie du Talmud*, Paris, 1868, p. 180.

Tibériade. Une seule ville, Tabariyéh, renferme aujourd'hui dans ses murailles ébréchées le mouvement qui animait autrefois ces parages enchanteurs. Mais, à l'époque de N.-S., on rencontrait, en montant vers le nord, Magdala, la ville de Marie-Madeleine, Capharnaüm, la patrie d'adoption du Sauveur, Corozaïn, la cité maudite, Bethsaïde, la patrie de Pierre, d'André et de Philippe. Dans la Galilée supérieure, citons seulement : Séphet [1], aujourd'hui Safed, encore une des localités les plus importantes, bâtie sur une hauteur d'où l'on jouit d'une vue splendide; Mérôn (*Méiron*), presque toujours mentionnée dans les Talmuds conjointement avec Gouch-Halab, qui est l'ancienne Giscala, place fortifiée par Josèphe, la dernière qui tint contre les Romains, et est appelée maintenant *El-Djich* [2]. Les vieilles cités bibliques de Cadès ou Cédès de Nephthali, et de Cana d'Aser [3] ont subsisté jusqu'à nos jours sous les mêmes noms de *Qadès* et de *Qana*. Dans la Galilée inférieure : Ṣippôri, Sepphôris, cité très importante dont parlent souvent les Talmuds et Josèphe, prise par Hérode le Grand, brûlée par Varus, rebâtie par Hérode Antipas, actuellement encore comptant plus de 3.000 habitants, nommée *Seffouriyéh*. Les villes connues surtout dans le Nouveau Testament sont Nazareth et Cana de Galilée (*Kefr Kenna*).

Alors que la Judée est toujours restée un pays fermé, la Galilée a été un pays largement ouvert. Des routes la traversaient pour aller des côtes phéniciennes en Samarie, en Galaad, dans le Haurân, à Damas. Certaines lignes de trafic, quelques *khans* en ruine et des vestiges de voies romaines la jalonnent encore. Depuis les temps les plus anciens, Damas a eu ses débouchés vers la mer. Ils ont varié suivant les âges et les circonstances politiques. Tyr, Saint-Jean d'Acre et Khaïfa furent longtemps ses entrepôts préférés. Une route longeant le pied de l'Hermon, passait par Banias, traversait le Jourdain à

1. Tob., I, 1 (Vulg.).
2. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xx, 6; IV, II, 1-5.
3. Jos., XII, 22; Jud., IV, 6; Jos., XIX, 28.

Tell-el-Qadi et, par Abrikha, s'en allait en droite ligne à Tyr. Pour atteindre 'Akka ou Khaïfa, une autre descendait, dans la direction du sud-ouest, vers le *djisr Benât Ya'qoub*, au sud du lac Mérom, et s'engageait à travers la limite des deux Galilées, ou suivait le lac de Tibériade pour rejoindre la plaine d'Esdrelon. Une troisième, avec ses embranchements, passait le Jourdain au sud du lac de Génésareth et se rattachait au réseau de la grande plaine, qui fut comme le carrefour des nations anciennes. Celle qui, par les bords si fréquentés du lac, traversait les tribus de Nephthali et de Zabulon, était cette « voie de la mer » dont parle Isaïe, IX, 1, en annonçant les divines clartés que le Messie devait répandre sur ces contrées. D'autres routes suivaient la plaine maritime du sud au nord, ou s'engageaient à travers les collines dans la même direction.

La Galilée doit surtout à l'Évangile la place qu'elle tient dans l'histoire du monde. Elle a été le berceau de la foi chrétienne, le théâtre des actions et de la prédication du Sauveur pendant une bonne partie de son ministère. Est-il étonnant que tant de pages du Livre sacré reflètent la physionomie physique et morale de cette contrée? Les miracles, les discours, les paraboles de N.-S., les événements qui marquent chacune de ses journées, tout nous est un tableau faisant revivre à nos yeux les richesses et les beautés de la nature, les mœurs du pays. Rien n'échappe au regard et à l'esprit du divin Maître : le ciel, la terre, la mer, les champs de blé, les fleurs, l'herbe de la prairie, les poissons, les oiseaux, tout sert de base à ses admirables enseignements.

Le massif galiléen a pour fort avancé au sud-est le dj. Nebî Dahî. Nous en parlons au chapitre suivant.

LA PLAINE D'ESDRELON

La plaine d'Esdrelon. — Les villes.

La plaine d'Esdrelon. — Les montagnes de Galilée sont séparées de celles de Samarie par une vaste plaine, qui constitue l'un des traits caractéristiques de la Palestine cisjordane. Elle tire son nom de l'antique cité royale Jezraël (héb. *Yzre'ê'l*, auj. *Zer'în*), qui la commandait à l'est, au pied du Gelboé. Aussi est-elle également appelée « vallée de Jezraël ». Cependant une autre ville, non moins importante par sa situation du côté de l'ouest, lui donna aussi son nom; d'où l'expression « plaine de Mageddo ». Pour les derniers auteurs de l'Ancien Testament et Josèphe, c'est « la grande plaine »[1].

La plaine d'Esdrelon forme un triangle irrégulier, dont la base, longue de 35 kilomètres environ, s'appuie sur les pentes méridionales du Carmel et les bords des monts samaritains, et dont le sommet est au pied du Thabor. De ce sommet à Djénîn au sud, le côté oriental compte à peu près 25 kilomètres. La ligne septentrionale en a autant jusqu'à la gorge par laquelle s'engouffre le Cison, pour gagner la plaine de Saint-Jean d'Acre. Elle est bordée à l'est par deux petites chaînes.

1. Pour ces différents noms, voir Jos., XVII, 16; Jud., VI, 33; II Par. XXXV, 22; Zach., XII, 11; Judith, I, 8; III, 9; IV, 6; VII, 3; I Mach., XII, 49; Josèphe, *Ant. jud.*, XII, VIII, 5; *Bell. jud.*, III, III, 1, etc.

L'une est un rocher basaltique haut de 515 mètres, dont la nature volcanique est attestée par un cratère ouvert à la partie septentrionale; il s'appelle dj. *Nebî Daḥî*, du nom d'un santon musulman, qui a son tombeau sur le sommet, ou, chez les chrétiens, *Petit Hermon*, dénomination qu'il a reçue par suite d'une fausse interprétation du Ps. LXXXVIII, 12 (héb. LXXXIX, 13). Son vrai nom biblique est « colline de Môréh » (Vulgate : *collis excelsus*), près de laquelle étaient campés les Madianites quand Gédéon les battit avec ses trois cents hommes [1]. Il s'avance comme un immense promontoire, d'où l'on peut surveiller toute la contrée; la vue y est, en effet, très étendue et très belle. L'autre chaîne est le dj. *Fouqou'a* ou le Gelboé, dont nous parlons plus loin.

Ainsi bornée à l'est, la plaine se prolonge, du même côté, en plusieurs vallées latérales. La première, vers le nord, est comprise entre le Thabor et le dj-Daḥî : la seconde, plus bas, court entre le dj.Daḥî et le dj.Fouqou'a; la troisième est un cul-de-sac en forme de fer à cheval, au sud de cette dernière montagne.

Il y a deux versants bien distincts : du côté de la Méditerranée, la plaine s'étend en pente fort douce, avec une altitude moyenne de 80 mètres; mais, vers le Jourdain, le sol s'affaise rapidement, et le torrent qui coule au pied des collines est bientôt plus bas que le niveau méditerranéen. C'est le long de ces pentes brusques que coulent l'ou.ech-Cherrar et l'ou.el-Bîréh, et, plus bas, le nahr Djâloud. Le seuil, qui se trouve à peu de distance au nord-ouest de Zer'în, est à une altitude d'environ 120 mètres. Quant à la plaine proprement dite, elle est traversée d'un bout à l'autre par le torrent de Cison ou nahr el-Mouqatta', dont les ramifications la pénètrent comme les veines dans le corps humain.

Aussi est-il impossible d'avoir une idée complète de la grande vallée sans y joindre la description du fleuve qui en fait partie intégrante. Le *naḥal Qîšôn*, qui fut témoin de deux

1. Jud., VII, 1.

grandes scènes de l'histoire biblique : la défaite de Sisara [1] et la destruction des prophètes de Baal par Elie [2], est le produit du drainage des eaux de la plaine et des montagnes qui l'environnent. Il est formé de deux branches principales, qui, partant de points opposés, se rencontrent et s'unissent, vers le milieu de la plaine, pour prendre la direction du nord-ouest. L'une, la plus éloignée, descend des pentes septentrionales des montagnes samaritaines, du côté de Djenîn, et prolonge sa pointe jusqu'à l'arc dessiné par le Gelboé, dont elle égoutte les flancs occidentaux. Sa direction est du sud-est au nord-ouest. L'autre a son origine aux environs d'Iksâl. Elle a aussi pour affluents les torrents qui descendent des pentes occidentales du dj.Dahî, et elle se dirige du nord-est au sud-ouest. Cependant le Cison est entretenu, non seulement par des torrents temporaires, mais encore par des sources assez abondantes, comme celle de Djenîn et celles qui se rencontrent en assez grand nombre aux environs et au-dessus d'El-Ledjdjoun.

Son cours en somme se rapproche des monts de Samarie; puis, en quittant la plaine d'Esdrelon, il se trouve resserré entre le Carmel et les collines qui sont les derniers prolongements des monts galiléens, et sur lesquelles est bâti El-Ḥarṭiyéh, l'ancienne *Haroseth des Nations*, résidence de Sisara[3]. Durant la saison des pluies ou après de violents orages, il reçoit les eaux impétueuses que lui amènent les torrents, et il transforme certains bas-fonds en marécages dangereux. Les voyageurs qui ont traversé ces parages en de pareilles circonstances n'oublient pas les difficultés et les émotions qu'ils éprouvèrent en voyant leurs chevaux s'enfoncer dans la vase, et comprennent mieux les embarras de l'armée de Sisara. Le Cison coule quelquefois dans un lit profond, entre des berges taillées à pic. D'autres fois, son lit se subdivise et forme de

1. Jud., IV, 7, 13; V, 21; Ps. LXXXII (héb., LXXXIII), 10.
2. I (III) Reg., XVIII, 40.
3. Jud., IV, 2.

grands marais, recouverts de joncs et de roseaux. Nous avons décrit plus haut son embouchure dans la Méditerranée.

L'aspect général de la plaine d'Esdrelon est celui d'une vaste campagne tantôt unie, tantôt ondulée. La terre argileuse et noirâtre est d'une très grande fertilité; elle se crevasse profondément sous l'influence des rayons solaires, comme elle se détrempe sous l'action des pluies. En grande partie sans culture aujourd'hui, elle offre d'amples espaces recouverts de hautes herbes et, de chardons géants, qui portent de belles fleurs d'un bleu violacé, fourrés où courent lièvres, chacals et gazelles. Les arbres y sont rares, excepté autour des hameaux et près des sources abondantes, dont plusieurs sont remarquables. Cette large plaine doit son origine en partie aux phénomènes volcaniques et aux éruptions basaltiques d'où sont sortis les cônes environnants, en partie, aux effets de dénudation ou au passage de grandes nappes d'eau qui ont déblayé le sol des alentours et laissé les quelques tertres dont elle est parsemée. Jacob chantait la merveilleuse fertilité de ce territoire, lorsqu'il représentait Issachar, à qui il échut, comme « un âne robuste, couché dans ses parcs, voyant que le repos est doux et le pays agréable »[1]. On comprend la fascination que la plaine exerça de tout temps sur les enfants du désert ou les Bédouins. Madianites, Amalécites et fils de l'Orient ou Arabes nomades, après avoir passé le Jourdain, venaient dresser leurs tentes noires au milieu des champs d'Israël et couvraient le pays comme des nuées de sauterelles, ravageant sans merci toutes les récoltes [2].

Les villes. — S'il y a quelques villages épars au milieu de la plaine, les autres sont surtout rangés le long de ses bords. Il en fut de même dans les temps anciens, où les principales villes cherchèrent un appui du côté de la montagne, soit au sud, soit à l'est. Ainsi, dès la plus haute antiquité, rencontrons-

1. Gen., XLIX, 14-15.
2. Jud., VI, 33; VII, 12.

nous, au-dessous de la pointe méridionale du Carmel, la cité célèbre de Mageddo (héb. *Megiddô*), mentionnée sur les monuments de l'Egypte sous les formes *Makṭa*, *Maketi* ou *Magidi*, dans les inscriptions cunéiformes sous celles de *Ma-gi-du* ou *Ma-gid-da*, *Ma-ki-da*. Ce nom fut plus tard remplacé par celui de *Legio*, donné aux résidences fortifiées, occupées par les légions romaines, et qui a subsisté jusqu'à nos jours dans *El-Ledjdjoum*. C'est sur une colline située à quelques centaines de mètres de ce dernier point que des fouilles récentes ont découvert l'emplacement de l'antique cité. Elle s'appelle *tell-el-Moutesellim* : on y peut suivre, depuis les temps les plus reculés, les différentes phases de l'histoire. Mageddo, en effet, était déjà, avant l'entrée des Israélites en Canaan, une place importante, qui devint l'un des plus puissants boulevards de la domination égyptienne en Syrie. Son roi fut vaincu par Josué, qui cependant ne put expulser les Cananéens de la ville et les rendit simplement tributaires. Elle fut témoin de la défaite de Sisara et de la bataille dans laquelle Josias, roi de Juda, tomba sous les coups de Néchao, roi d'Egypte, auquel il voulait barrer la route dans sa marche vers l'Assyrie [1].

Le nom de Mageddo est constamment associé à celui d'une autre vieille cité cananéenne, qui défendait également la plaine d'Esdrelon, et s'appelait Thanach (héb. *Ta'anâk*). L'antique dénomination, qu'on trouve dans les listes de Thoutmès III à Karnak et dans celles de Sésac sous la forme *Ta'anaka*, dans les lettres d'El-Amarna sous celles de *Ta-ʿa-n[u-k]a*, subsiste encore de nos jours dans le nom du pauvre village de *Ta'annouk*, situé sur les pentes d'une colline oblongue, au sud-est d'El-Ledjdjoum. Les récentes explorations ont fait découvrir sur cette colline, avec l'enceinte de la vieille forteresse, de nom-

1. Pour les principaux points de l'histoire biblique de Mageddo, cf. Jos, XII, 21; XVII, 11; Jud., I, 27-28; V, 19-22; II (IV) Reg., IX, 27-28; XXIII, 29-30. Pour les fouilles, voir G. Schumacher, *Tell el-Mutesellim*, t. I, gr. in-4°, de XV-192 p., avec de nombreuses illustrations et album de planches, Leipzig, 1908.

breux et très anciens vestiges des civilisations égyptienne, cananéenne et juive [1]. Comme Mageddo, Thanach faisait partie du territoire échu à Issachar, mais elle fut donnée à Manassé occidental et devint une ville lévitique [2].

Au sud-est de *Ta'annouk*, la ville de Djenîn représente bien, par son nom, sa position, ses eaux abondantes et des beaux jardins l'ancienne *Engannim* (héb. *'En-Gannîm*, « source des jardins »). C'est la Γινάία, *Ginaea*, de Josèphe, la *Gi-na* des lettres d'El-Amarna, peut-être la *Ganôtu-Asnah* des pylônes de Karnak. Appartenant à la tribu d'Issachar, elle fut donnée, avec ses faubourgs, aux Lévites, fils de Gerson [3]. Située au croisement des routes qui reliaient et relient encore la Judée à la Galilée, elle a certainement vu passer la Sainte Famille dans ses voyages à Jérusalem. Elle compte actuellement près de trois mille habitants. Bien qu'elle occupe un point important et un site délicieux à l'entrée de la grande plaine d'Esdrelon, elle ne figure guère dans l'histoire.

Une autre cité, qui eut un moment d'éclat sous les rois d'Israël, mais aujourd'hui complètement déchue de sa splendeur, est celle-là même qui a donné son nom à la plaine, Jezraël. Elle n'est plus que le misérable petit village de *Zer'în* [4], qui étale ses masures sur le dernier contrefort nord-ouest du Gelboé. La situation, belle et pittoresque, a aussi son intérêt comme clef de la route qui, des rives du Jourdain conduit, par la vaste et fertile vallée, en Galilée et en Samarie, au Carmel et en Phénicie. A cet avantage se joint une

1. Cf. E. Sellin, *Tell Ta'annek*, gr. in-4° de 123 pages, avec planches et plans, fasc. IV du vol. L des *Mémoires* de l'Académie de Vienne, Vienne, 1904; *Eine Nachlese auf dem Tell Ta'annek in Palâstina*, avec un appendice de M. le Dr Fr. Hrozny, in-4° de 41 pages, ill. et pl., fasc. III du vol. LII des mêmes *Mémoires*, Vienne, 1906.

2. Jos., XII, 21; XVII, 11; XXI, 25; Jud., I, 27; V, 19.

3. Jos., XIX, 21; XXI, 29.

4. La chute du *yod* initial et le changement de *el* en *in* sont des phénomènes connus dans l'onomastique palestinienne. Ex. : *Ible'âm*, *Jéblaam* = *Bel-'améh*; *Bêt-'êl*, *Béthel* = *Beitîn*.

richesse inappréciable en Palestine, celle de l'eau. A trois kilomètres à l'est, jaillit une source remarquable, *'Aïn Djâloud*, qui est probablement la *Fontaine de Harad*, près de laquelle Gédéon campa avec ses soldats avant de livrer bataille aux Madianites [1]. Plus près du village, également à l'est, coule une autre source appelée *'Aïn el-Maïtéh*, « la source morte », parce qu'à la suite d'éboulements du terrain elle semblait avoir disparu. Elle forme aujourd'hui un ruisseau, et c'est là que vont puiser les habitants de Zer'în. L'histoire de Naboth montre qu'on cultivait la vigne sur les coteaux de Jezraël [2]. La ville n'acquit sa célébrité que sous Achab et son successeur Joram.

Signalons seulement, en remontant vers le nord, à l'appui du Petit Hermon, les villes connues de Sunam (héb. *Ŝûnêm*), auj. *Sôlâm*, patrie d'Abisag « la Sunamite » et de l'hôtesse d'Elisée [3]; Naïm, auj. *Naïn*, où Notre-Seigneur ressuscita le fils unique de la veuve [4] : Endor (héb. *'En-Dôr*), auj. *Endour*, où Saül alla consulter la pythonisse avant la bataille de Gelboé [5].

Les routes commerciales et militaires forment dans la plaine d'Esdrelon un réseau qui s'ajoute à sa fertilité pour en faire une des contrées prédominantes de la Palestine. L'une de ces voies, qui va de Djenîn à Nazareth, continue le chemin séculaire qui mène de Jérusalem à Tibériade et à Damas. Une autre la traverse d'un bout à l'autre, de l'ouest à l'est, pour aller des ports de Khaïfa et de Saint-Jean d'Acre au Jourdain et dans le Haurân, en passant par Zer'în et Béisân. C'est la voie ferrée actuelle. Une troisième, débouchant des montagnes de Samarie, puis de l'ancienne Mageddo, la traverse en diagonale pour rejoindre la première, coupant celle qui longe le pied des

1. Jud., VII, 1.
2. I (III) Reg., XXI, 1.
3. I (III) Reg., I, 1-4; II (IV) Reg., IV, 8-37.
4. Luc, VII, 11-17.
5. I Sam., XXVIII, 7-25.

hauteurs de Djenîn au Carmel. On a découvert quelques vestiges de la voie romaine qui passait par Legio.

Mais la grande plaine fut surtout un champ de bataille. Elle ressemble bien, en effet, à un immense amphithéâtre créé tout exprès pour la rencontre des peuples, au carrefour où se croisent les routes qui reliaient autrefois les grands empires de l'Orient. Les sommets qui la dominent à l'est, le Thabor, le Petit-Hermon, le Gelboé, constituent d'excellents postes d'observation et des forteresses naturelles. Dès la plus haute antiquité, des places fortes, échelonnées tout autour, en gardaient les différentes issues. Jéconam et Haroseth des Nations défendaient à l'ouest l'étroit passage par lequel s'échappe le Cison; Mageddo et Thanach commandaient la route qui débouche dans la plaine de Saron; Engannim, celle qui monte vers Jérusalem. A l'est, Jezraël et Bethsan se tenaient comme deux forts protecteurs aux deux extrémités de la vallée qui descend vers le Jourdain. Enfin Casaloth (*Iḳsâl*) protégeait l'entrée des montagnes du nord.

C'est donc là que s'entrechoquèrent les armées : celles du pharaon Thoutmès III combattant contre Mageddo [1] ; celles de Débora et de Barac contre Sisara; celles de Gédéon contre les nomades de l'Orient; celles de Néchao contre Josias, comme y passèrent les armées syriennes et romaines, celles des croisés et de Bonaparte.

1. Cf. G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, Paris, 1897, sq. t. II, p. 256-259.

LES MONTAGNES DE SAMARIE

Le massif principal. — Chaînes secondaires. — Les vallées. Les villes.

Les monts de Samarie forment le système central de la Palestine. Il ne fait qu'un physiquement avec celui de Judée. On peut cependant trouver une ligne de démarcation dans les limites assignées au sud de la province par les auteurs juifs. « La Samarie, dit Josèphe, comprise entre la Judée et la Galilée, commence au bourg de *Ginaea* (Djenîn), situé dans la Grande Plaine, et se termine à la toparchie d'Acrabathène ». A la frontière méridionale, il place « le bourg d'*Anuath-Borcéos*, limite de la Judée vers le nord [1]. En venant, de Scythopolis *(Béisân)*, au nord-est, on rencontrait « près de *Coréa* l'entrée du territoire judéen [2] ». La Mischna indique comme frontière des deux provinces « le village de 'Utânê [3] ». Le nom de l'ancienne Acrabathène et de son chef-lieu subsiste aujourd'hui dans celui d'*'Aqrabéh*, au sud-est de Naplouse. On reconnaît Borcéos dans *ḫh. Berqît*, selon certains auteurs, ou, suivant d'autres, dans *Beroukin*, deux villages situés au sud-ouest d'Aqrabéh. Anuath est peut-être *ḫh. 'Aïn 'Aïnah*, à une petite distance de *ḫh. Berqît*. 'Utânê est très probablement *Deir Ghoussânéh*, au sud et tout près de Beroukin. Enfin il est permis

1. Josèphe, *Bell. jud.*, III, III, 4, 5.
2. Josèphe, *Bell. jud.*, I, VI, 5.
3. Gittin, VII, 8; cf. Ad. Neubauer. *Géographie du Talmud*, p. 56-57.

de chercher Coréa à *Qerâoua*, à l'est d'"Aqrabéh, dans les environs de Tell el-Mazar. Ces différents points jalonnent suffisamment une ligne qui, du Jourdain, passant vers le *Râs Oumm el-Kharroubéh*, s'infléchissait légèrement dans la direction du sud-ouest pour aboutir à la plaine de Saron, vers Qala'at Râs el-'Aïn, qui représente l'ancienne Antipatris, ville frontière de Judée.

Le massif principal.—Le massif central, ainsi délimité, porte, au nord-est, une sorte de corne, qui décrit un arc de cercle irrégulier, dont la convexité est tournée vers la vallée du Jourdain. C'est le dj. Fouqou'a. du nom d'un village situé sur le versant occidental, le Gelboé biblique, dont l'antique dénomination, *Gilbôa'* survit encore dans celle de *Djelboun*, localité placée vers le sud de la chaîne. Sa longueur est de 13 à 14 kilomètres environ, sa largeur de 5 à 8 kilomètres; son point le plus élevé est 516 mètres au-dessus de la Méditerranée, hauteur égale à celle du dj. Dahî, inférieure à celle du Thabor. En réalité cependant, il n'est élevé au-dessus de la plaine d'Esdrelon que de 300 à 400 mètres, tandis qu'il domine de 600 à 700 mètres la vallée du Jourdain. Divisé en plusieurs plateaux et sommets par des vallées plus ou moins profondes, escarpé au nord, avec des couches de terrain singulièrement tourmentées, il a, vers l'est, des pentes extrêmement raides, tandis qu'à l'ouest il s'abaisse doucement vers la plaine. Il est principalement composé de calcaire mélangé, à l'ouest et au nord, d'une craie tendre et blanche. Nu et sans eau sur les plateaux supérieurs, il possède cependant çà et là de belles sources. Le blé et l'orge croissent sur les pentes les plus douces et sur certains plateaux. On y trouve une dizaine de villages, avec des bouquets d'oliviers, de figuiers, et des jardins environnés de haies de cactus. Le Gelboé n'est mentionné dans l'Ecriture qu'à propos du combat de Saül contre les Philistins. C'est là qu'il tomba avec trois de ses fils, en particulier Jonathas, et un grand nombre d'Israélites. David pleura cette fin tragique, unissant dans les magnifiques accents de sa douleur son plus cruel ennemi et son

meilleur ami, lançant contre la montagne, témoin de leur chute, la célèbre malédiction : « Montagnes de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous ! etc. »[1].

Des flancs sud-ouest du dj. Fouqou'a, le massif se dirige vers le nord-ouest par une suite de collines dont la plus élevée, Cheikh Iskander, atteint 518 mètres. Il aboutit au dj. Mâr Elias, ou « montagne de saint Elie », ainsi appelé en souvenir des merveilles qu'y opéra ce prophète, mais plus connu sous le nom de *Carmel*, dont la signification « jardin, vigne » se joint à l'idée de fertilité et de beauté. Par l'abondance de sa végétation et le charme de son aspect, ce mont devint, en effet, l'image de la grâce et de la prospérité. Pour décrire la gloire que Dieu réserve à la terre de Juda, Isaïe dit que « la magnificence du Carmel et de Saron lui est donnée »[1]. Ruinée, au contraire, et désolée, elle sera comme « le Carmel dépouillé de son feuillage »[2]. Cette petite chaîne de montagnes, la plus régulière de la Palestine, s'étend sur une longueur de 20 à 25 kilomètres, avec une largeur moyenne de 8 à 10 kilomètres. Isolée au sud-est par l'ou.Milḥ, elle s'abaisse vers la mer en un promontoire escarpé, qui forme le môle de la partie méridionale de la baie de Saint-Jean d'Acre. Elle a 552 mètres de hauteur au sud d'Esfiyéh, 514 mètres à El-Mouhraqah, et 150 mètres seulement là où se dresse le couvent. Abrupte du côté de la plaine d'Esdrelon, elle descend plus doucement du côté de l'ouest en collines boisées, entremêlées de pâturages, de champs cultivés, et coupées de vallées sinueuses. Dans ces vallées jaillissent des sources souvent assez fortes pour donner naissance à des ruisseaux. Le chêne-vert, le pin, le lentisque, le poirier sauvage, le laurier croissent en abondance dans la partie nord. Près de Khaïfa, sous le travail des colons allemands, les pentes ont retrouvé leur parure de vignes. Mais les fourrés sont, comme

1. II Sam., I, 21; voir, pour tout l'épisode : I Sam., XXVIII, 4; XXXI, 1-13; II Sam., I, 1-27; I Par., X, 1-14.
2. Is., XXXV, 2.
3. Is., XXXIII, 9.

un véritable désert, peuplés d'animaux sauvages : renards, chacals, gazelles, hyènes et sangliers.

Le Carmel est surtout célèbre dans la Bible par l'histoire du prophète Elie. C'est là que, convoquant tout Israël, les 450 prêtres de Baal et les 400 prophètes d'Astarté, il démontra, en se raillant, l'impuissance des faux dieux, et, par un sacrifice miraculeux, fit éclater et acclamer la puissance du vrai Dieu. Les prophètes de Baal, saisis sur son ordre, furent tués près du Cison, qui coule au pied de la montagne. La tradition locale a gardé le souvenir de ces événements, indiquant le lieu du sacrifice à *El-Mouhraqah*, « l'holocauste », à l'extrémité méridionale et sur l'un des points les plus élevés de la chaîne, et le site du massacre à *tell el-Qasîs*, « la colline des prêtres », monticule situé sur les bords du Cison. C'est du haut du Carmel qu'on vit monter « un petit nuage comme la paume de la main d'un homme, qui s'élevait de la mer », à la prière d'Elie, et qui, couvrant bientôt le ciel, mit fin, par une pluie bienfaisante, à une longue sécheresse [1]. Le prophète Elisée se retirait aussi de préférence sur cette montagne; il s'y trouvait lorsque la Sunamite vint l'implorer pour son fils mort [2].

De l'extrémité méridionale du Gelboé part une arête qui se dirige vers le sud-sud-ouest, avec le Râs Ibzîq (733 m.), le Râs el-'Aqra (680 m.), le dj. Eslâmiyéh (938 m.), et le dj. et-Tour (868 m.), comme sommets principaux. Ces deux derniers, à peu près au centre de la chaîne montagneuse de la Palestine, se font vis-à-vis, dominant, l'un au nord, l'autre au sud, la belle vallée où s'étend Naplouse.

Le dj. Eslâmiyéh ou dj. Sitti Slîmah, ainsi appelé du nom d'une femme musulmane dont le tombeau y est vénéré, est l'Ebal (héb. *har 'Ebâl*) biblique, « la montagne des malédictions », au pied de laquelle se tenait une partie des Israélites pour l'imposante cérémonie prescrite par Moïse et accomplie par Josué lors de la prise de possession de la Terre promise [3].

1. Sur l'histoire d'Elie au Carmel, cf. I (III) Reg., XVIII.
2. II (IV) Reg., II, 25; IV, 25.
3. Deut., XI, 26-32; Jos., VIII, 33-35.

On y éleva un monument de pierres enduites de chaux, sur lesquelles furent gravées les paroles de la Loi, c'est-à-dire probablement les principaux articles qui venaient d'être acclamés par le peuple, et un autel de pierres brutes, sur lequel on offrit des holocaustes au Seigneur [1]. Beaucoup plus dénudé, en général, que le mont opposé, l'Ebal a cependant, jusqu'à une certaine hauteur, une bordure de jardins. Malgré les rochers qui hérissent ses pentes abruptes, elles étaient autrefois cultivées par étages, comme l'attestent de nombreux murs de soutènement; aujourd'hui encore, elles ne sont pas complètement incultes, car, dans les endroits les moins escarpés et où les anciennes terrasses sont mieux conservées, on y sème du blé ou du dourah. Les flancs inférieurs et méridionaux renferment plusieurs anciens tombeaux creusés dans le roc, restes sans doute de l'antique nécropole de Sichem. On a récemment découvert vers l'extrémité occidentale de la ville moderne, sur un des premiers escarpements du mont, un vieil hypogée très intéressant [2]. Le sommet forme un plateau assez étendu, d'où la vue embrasse un bel horizon. On a cru retrouver, non pas sur ce sommet, mais sur une crête secondaire, l'autel de pierres bâti par Josué [3].

Le dj. et-Tour est le Garizim (héb. *Gerizzîm*) de la Bible [4], « la montagne des bénédictions », et d'où Joatham, échappé seul au massacre de ses frères, fit entendre son magnifique apologue, pour reprocher aux habitants de Sichem d'avoir élu roi Abimélech [5]. Formé presque entièrement de calcaire nummulite, il s'étend de l'est à l'ouest et projette assez loin ses racines vers le sud. Il se termine en un petit plateau

1. Deut., XXVII, 2-8; Jos., VIII, 30-32.
2. Cf. *Revue biblique*, 1920, p. 126-135; 1922, p. 89-99.
3. Cf. *Revue biblique*, 1926, p. 98-109.
4. Le mot *Tour* signifiant « montagne, hauteur », les Arabes l'appliquent à plusieurs monts célèbres, notamment au Sinaï, à la colline des Oliviers, et, comme on l'a vu, au Thabor.
5. Jud., IX, 7-20.

protégé à l'est et au nord par un escarpement qui constitue comme un gigantesque escalier sur la plaine orientale d'El-Makhnah. Ce plateau supérieur s'abaisse par une pente douce à l'ouest, et, vers le nord-ouest, une riante vallée, l'ou.Râs el-'Aïn, trace sur les flancs dénudés du mont un sillon de verdure, par où l'on monte de la ville sur le sommet. Du point culminant, on jouit d'un splendide panorama : au nord, par delà les monts de Samarie et de Galilée, se dressent dans le lointain les cimes neigeuses du Grand Hermon ou *dj.ech-Cheikh*; à l'est, au-delà de la plaine, apparaissent, derrière une chaîne de collines entrecoupées de vallées fertiles, les hauteurs qui resserrent le Ghôr; au sud, la vue s'étend sur les montagnes d'Ephraïm, et, à l'ouest, sur la plaine de Saron et les flots bleus de la Méditerranée. C'est sur le Garizim que les Samaritains bâtirent le temple dont ils voulaient faire le rival de celui de Jérusalem. Elevé au dernier siècle de la puissance perse, ou, suivant l'historien Josèphe, sous le règne d'Alexandre le Grand, ce monument fut renversé par Jean Hyrcan (132 av. J.-C.). Il avait duré deux siècles. La Samaritaine de l'Evangile y fait allusion en montrant du doigt la montagne, au bas de laquelle se trouve le puits de Jacob[1]. Il n'en reste aucune trace parmi les vestiges de l'antiquité que l'on rencontre encore sur le plateau supérieur.

Chaînes secondaires. — A cette arête principale que nous venons de décrire se rattachent des chaînons latéraux, qui, du côté de l'est, s'abaissent, avec leurs ramifications, vers le Jourdain, dont ils rétrécissent beaucoup la vallée : le Râs Djâdir (709 m.), le dj. el-Kebîr (795 m.); puis, dans une ligne inférieure, Râs Oumm Zôqah (256 m.), Zahret Homsah (218 m.), Râs Oumm el-Kharroubéh (210 m.), enfin Qarn Ṣarṭabéh (379 m.), avec ses deux cimes ou cornes de hauteur inégale. Du côté occidental, un chaînon part du dj. Eslâmiyéh, formant la paroi septentrionale de l'ou-Cha'îr, et a son point culminant à

1. Joa., IV, 20.

Cheikh Beyâzîd (724 m.), au nord de Sebastiyéh. Au sud du Garizim, l'enchevêtrement continue avec des hauteurs de 517 mètres à Djemma'în, de 668 mètres à Beroukîn. De ces parties supérieures descendent assez régulièrement à l'ouest les terrasses successives, coupées de petits chaînons et de vallées, qui forment la transition entre les hauts sommets et la plaine côtière.

Les vallées. — La Samarie est parsemée de vallées et de plaines plus nombreuses et plus spacieuses que celles de la Judée. De Djénîn un chemin assez étroit conduit dans le Sahel 'Arrâbéh, qui mesure d'est en ouest plus de dix kilomètres, avec six du nord au sud. Cette surface forme un vaste camp où pouvait s'étendre l'immense armée d'Holopherne. C'est, en effet, au nord de cette plaine que se trouvait Béthulie, identifiée aujourd'hui d'une manière très plausible avec *Cheikh Chibel*, sommet qui domine la vallée de 250 mètres. Tous les détails du récit biblique s'expliquent facilement avec cette identification [1]. Le Sahel 'Arrâbéh est aussi « la plaine de Dothaïn », sur un des côtés de laquelle était Béthulie. Or, Dothaïn (héb. *Dotân*) se retrouve encore aujourd'hui sous le même nom, au sud. C'est un monticule isolé, verdoyant, au pied duquel jaillit une source abondante. Les frères de Joseph, après avoir épuisé les pâturages d'El-Makhnah, près de Sichem, avaient conduit leurs troupeaux dans cette fertile vallée. L'endroit où ils étaient campés était aussi la route naturelle que devaient suivre les marchands madianites qui, après avoir franchi le Jourdain, s'être engagés dans la plaine d'Esdrelon, prenaient le chemin le plus direct pour gagner la plaine de Saron, et de là la vallée du Nil [2].

Le Sahel 'Arrâbéh se relie au sud-est à la prairie ou merdj el-Gharaq, dont le sol est fertile, mais que l'hiver transforme en marais. En descendant vers le sud-est et le sud, on rencontre la

1. Judith, VI, 7-10; VII, 1-11, etc.
2. Gen., XXXVII, 17-36.

Bouqei'a, la belle vallée de Fâr'a, et, près de Naplouse, le Sahel 'Askar, dont le Sahel Râdjîb et le Sahel Makhnah sont la continuation. Cette dernière contrée fut, à plusieurs reprises, le séjour des patriarches. Abraham y fixa ses tentes à son arrivée dans le pays de Canaan[1]. Jacob, revenant de Mésopotamie, s'y arrêta et creusa, dans le champ qu'il avait acheté, le puits qui porte son nom [2]. Joseph, à la recherche de ses frères, y passa, et, à son lit de mort, demanda qu'on y transportât sa dépouille mortelle [3]. C'est là, dans ce cadre des souvenirs historiques, devant ce panorama des montagnes et des vallées, près de ce *Puits de Jacob* ou *de la Samaritaine* que recouvre la crypte d'une vieille église, qu'il faut lire la magnifique scène décrite par saint Jean, dans son Evangile, IV, 1-42.

Le double versant des montagnes constitue le bassin de la Méditerranée et celui du Jourdain. A l'ouest, au-dessous du Carmel, les ouadis s'allongent peu à peu, suivant que la ligne de faîte s'éloigne de la mer. De leurs nombreuses ramifications naissent plusieurs fleuves que nous avons trouvés dans la plaine de Saron. Vers le nord, les bords de la plaine d'Esdrelon s'égouttent dans le Cison. A l'est, les torrents ont plus profondément creusé leurs lits. Des pentes septentrionales du dj. Fouqou'a et des pentes méridionales du dj. Dahî, le nahr Djâloud descend dans une belle et large vallée et passe au nord de Béîsân pour rejoindre le Jourdain. Au-dessous du cours en zigzag de l'ou.el-Mâlih, la montagne qui serre de près le Jourdain se fendille de courtes rigoles. Les torrents tombent ensuite des monts samaritains dans la direction du sud-est; ce sont les ouadis el-Bouqéi'a et el-Fâr'a. Ce dernier qui, dans la partie inférieure de son cours, prend le nom de ou.Djouzléh, a une source abondante et intarissable et des bords couverts de superbes touffes de lauriers-roses et de roseaux gigantesques.

On rencontre d'autres sources dans la montagne de Samarie:

1. Gen., XII, 6.
2. Gen., XXXIII, 18-20.
3. Gen., L, 24; Jos., XXIV, 32.

à Tell Dôtân et dans les environs, à Djeba, à Fendaqoumiyéh. Mais c'est Naplouse et le territoire avoisinant qui sont le plus riches sous ce rapport : on compte une quinzaine de fontaines dans l'intérieur de la ville; d'autres coulent en dehors et arrosent de magnifiques jardins. A l'est, au pied du Garizim, on trouve l'ʿAïn Dafnéh, puis l'ʿAïn Balâṭa; plus loin, au pied de l'Ebal, l'ʿAïn ʿAskar. A l'ouest, le pays n'est pas moins favorisé. Ainsi bien arrosé, il garde encore un reste de la beauté primitive que chantaient Jacob et Moïse en parlant du territoire destiné aux enfants de Joseph, Ephraïm et Manassé [1].

Les villes. — Un des caractères de la Samarie, c'est sa position centrale. Jérusalem a acquis une telle importance historique que facilement nous la regardons comme le centre naturel de la Terre Sainte. On peut cependant se demander comment une ville bâtie au sein d'un désert de pierres, d'un accès difficile, séparée des contrées environnantes, est devenue le cœur du pays, alors que ce rôle semblait plutôt convenir à Sichem. Placée presque à égale distance des frontières septentrionale et méridionale, de la Méditerranée et du Jourdain, plus rapprochée des ports tels que Césarée, Dora, Saint-Jean d'Acre, l'ancienne *Sekém* est reliée par de faciles débouchés soit à la plaine d'Esdrelon, soit aux régions transjordanes. Elle occupe une vallée des plus fertiles, protégée au sud et au nord par deux murailles de montagnes. Son nom actuel de *Nâblous*, Naplouse, est la reproduction du nom grec, Νεάπολις, qu'elle reçut lorsqu'elle fut presque complètement rebâtie à l'époque de Vespasien. C'est encore une ville importante. Cependant l'antique cité devait se trouver plus à l'est, à l'entrée de la vallée, vers le village de *Balâṭa*, où un petit tertre offrait une assise naturelle à une acropole destinée à commander les routes qui se croisent en cet endroit. De très intéressantes fouilles, qui ont déjà découvert un rempart, un palais, un sanctuaire, un temple, deux tablettes cunéiformes à peu près contempo-

1. Gen., XLIX, 22-26; Deut., XXXIII, 13-17.

raines d'El-Amarna, et une quantité d'objets, sont en train de jeter une vive lumière sur ce point [1].

Malgré les avantages naturels qui valurent à Sichem une longue prééminence, elle avait cependant un défaut, des plus graves : elle était ouverte au moindre coup de main. Aussi, après avoir été la première résidence des rois d'Israël, elle fut abandonnée pour Thersa. Celle-ci, aujourd'hui probablement le gros village de *Tallouza*, au nord-est de Naplouse, bien que située sur un point culminant, était également d'un accès trop facile, sans compter qu'elle manquait d'eau. Voilà pourquoi Amri transporta sa capitale sur la colline qu'il obtint de *Šémer* pour deux talents d'argent, et qui devint *Šomrôn*, Samarie. Il était difficile de trouver dans tout Ephraïm un emplacement comparable pour la force, la beauté, la fertilité. Au centre d'un vaste amphithéâtre de collines arrondies, les unes arides, les autres cultivées en terrasses, entourant une vallée ouverte du côté de l'ouest, s'élève, absolument isolé, un monticule oblong, qui se développe sur une étendue de plus d'un kilomètre. Les hauteurs environnantes le dominent généralement; de son sommet néanmoins, le regard plonge, vers l'occident, jusqu'à la plaine de Saron et la mer. Amri lui fit une enceinte de larges murailles, et Samarie, rivale de Jérusalem, fut pour Israël une forteresse inexpugnable, « un glorieux diadème », selon la parole d'Isaïe, XXVIII, 1. Plus tard, relevée, agrandie, embellie par Hérode, elle reçut le nom de *Sébaste*, qu'elle garde encore sous celui de *Sébastiyéh*. Les maisons du village, qui compte un millier d'habitants, sont construites en grande partie avec des matériaux provenant d'anciens édifices. La ville des rois d'Israël et de l'époque hérodienne a été bien mise au jour par les fouilles récentes de l'École américaine [2].

1. Cf. E. Sellin, *Die Ausgrabung. von Sichem*, dans la *Zeitschrift des Deut. Pal.-Ver.*, 1926, p. 304-327, avec plans et phot.; H. Vincent, *Revue bib.*, 1927, p. 419-425.

2. Cf. G.-A. Reisner, C. S. Fisher and D.-G. Lyon, *Harvard Excavations at Samaria* (1908-1910), 2 vol. gr. in-4°, Cambridge (U. S. A.), Harvard University Press, 1924. Cf. *Revue biblique*, 1925, p. 436-441.

En dehors de ces deux villes, qui jouent un rôle si important dans l'histoire du pays, il est à remarquer que la Samarie a gardé très peu de noms anciens, beaucoup moins que les deux autres provinces.

Elle fut cependant une contrée bien ouverte. Un réseau de routes la mettait en communication avec les grandes voies d'alentour. Elle offrait trois chemins pour franchir la région montagneuse qui sépare la plaine de Saron de celle d'Esdrelon. Le premier va de Soubbarîn, vers l'extrémité sud du Carmel, là où le mont se détache par une coupure des collines samaritaines, puis il atteint la plaine d'Esdrelon à *Tell Keimoun*; c'est celui que suivit Napoléon, dont l'objectif était Saint-Jean d'Acre. Le second quittait Saron à kh.es-Soumra, remontait au nord-est l'ou.'Ara, franchissait le col actuel d'Oumm el-Fahm, l'*Alouna* égyptien, et descendait à Mageddo. Mais il avait le grave inconvénient de se resserrer à tel point qu'il obligeait les troupes à s'allonger outre mesure. C'est pourtant celui que Thoutmès III voulut suivre, malgré l'avis de ses généraux. Le troisième et le plus fréquenté quittait la plaine de Saron plus au sud, et, par l'ou. Abou en-Nâr, se dirigeait vers Dothaïn et le Sahel 'Arrâbéh, pour aboutir à Djenîn. C'était le plus commode, et, en outre, le plus court pour gagner Bethsan et la vallée du Jourdain, c'est-à-dire pour se rendre d'Egypte à Damas. Une voie centrale reliait Naplouse à Jérusalem d'un côté, à Djenîn de l'autre. Une autre allait de là, dans la direction du nord-est, par Tell el-Far'a, Toubas, Teiâsîr, etc. rejoindre Bethsan-Scythopolis et continuait au-delà du Jourdain. Ces voies sont jalonnées par plusieurs bornes milliaires qu'on a retrouvées [1].

1. Voir, en particulier pour les voies romaines, Thomsen, *op. cit.*, p. 69-72. Aujourd'hui, une ligne de chemin de fer va de Naplouse à Afouléh, où elle rejoint celle de Khaïfa à Béisân; une autre, par *Toull Keram*, se raccorde avec celle de la plaine de Saron.

LES MONTAGNES DE JUDÉE

Le massif judéen. — Routes. — Jérusalem.

Le massif judéen. — Le massif judéen n'est séparé du précédent que par une ligne fictive, indiquée plus haut; il a cependant son caractère particulier. Il présente le spécimen le plus complet du *highland* palestinien. Sa ligne de faîte court presque directement du nord au sud, avec une légère déviation vers le sud-sud-ouest, se rapprochant beaucoup plus du Jourdain et de la mer Morte que de la Méditerranée. Aussi le versant est-il escarpé à l'est, tandis qu'il s'incline doucement vers l'ouest. Les points les plus élevés sont au nord et au sud.

On peut distinguer un premier groupe de hauteurs jusqu'à l'ou.eṣ-Ṣarâr, qui découpe profondément le terrain à l'ouest de Jérusalem. Au-dessous de Tell 'Asour, qui va jusqu'à 1011 mètres, le niveau supérieur du plateau est de 700 à près de 900 mètres. C'est une série de collines proéminentes, de tertres arrondis, aux flancs desquels s'étagent des vergers et des vignes, et dont un village couronne le sommet : Beitîn (881 m.), El-Bîréh (893 m.), Er-Râm (792 m.), Nebî-Samouîl (895 m.), Tell el-Foul (839 m.), El-Djîb (710 m.). Ce sont là comme les forts avancés de Jérusalem, assise elle-même sur une éminence dont le point culminant est à 775 (ou 790) mètres, et entourée immédiatement de hauteurs, comme le mont Scopus au nord (831 m.) et la montagne des Oliviers à l'est

(818 m.). Dans les contreforts orientaux, on trouve encore des sommets de 729 mètres, comme le dj. en-Nedjméh; mais, à la limite de la vallée du Jourdain, le dj. Qaranṭal n'est plus qu'à 98 mètres, le dj. Ektéif à 287 mètres. A l'ouest, on rencontre un premier étage de 500 à 600 mètres : Tibnéh (590 m.), Deir 'Ammâr (530 m.), Beit 'Our el-Fôqa (617 m.), puis un second de 200 à 300 mètres : Na'lîn (262 m.), Beit Nouba (203 m.), etc.

Au-dessous de Jérusalem, la crête se maintient au même niveau qu'au-dessus, avec Beit Djala (820 m.), Beit Laḥm ou Bethléhem (777 m.), le dj. Fouréidis (759 m.). Mais bientôt commence le massif hébronien, dont plusieurs points dépassent 900 mètres : Kh. Teqou'a (850 m.), Halhoul (997 m.), El- Khalîl ou Hébron (927 m.), Youtta (837 m.), El-Kourmoul (819 m.), Es-Semou'a (734 m.). En descendant vers le sud, il s'abaisse à 622 mètres, Kh. 'Attîr, pour rejoindre progressivement les grandes vallées, Bîr es-Séba' ou Bersabée (240 m.), Kh. el-Milh (369 m.). Les contreforts à l'est, assez rapprochés de la mer Morte, atteignent encore une hauteur moyenne de plus de 400 mètres : Qarn el-Hadjar (445 m.), Er-Rouéikbéh (447 m.), Roudjm el-Kourrât (422 m.), Kh. Soufr es-Sâni' (427 m.), Zahret el-'Arâ'iméh (439 m.). A l'ouest, on retrouve la même altitude à Sara'a (412 m.), Beit Nettif (462 m.); puis le terrain descend à 212 mètres à Tell es-Safiyéh, à 287 mètres à Beit Djibrîn.

Au milieu de ces montagnes dénudées et couvertes d'une maigre végétation, on trouve cependant des vallées fertiles, bien arrosées. Du côté de l'ouest, elles formaient des voies naturellement ouvertes vers le cœur du pays. Ainsi, vers le nord, s'étend celle qu'a rendue célèbre la parole de Josué : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon » [1]. Le village de Yâlo, aux environs duquel elle se développe, en rappelle encore le nom (héb. *'Ayyâlôn*), comme Beit 'Our el-Fôqâ et Beit'Our et-Taḥta représentent exactement celui de Bethoron, mentionné dans le même passage de Josué, et dont

1. Jos., X, 12.

les deux hauteurs sont encore distinguées comme autrefois : « Bethoron-le-Haut » *(Bêt Ḥôrôn hâ'élyôn)*, et « Bethoron-le-Bas) *(Bêt Ḥôrôn hat-taḥtôn*[1]. Plus bas, une vaste dépression s'engage profondément dans le massif montagneux : c'est l'ou. Sourâr ou Sarâr, couvert, à certaines époques, de moissons de blé et d'orge ou de hautes herbes entremêlées de fleurs. A travers serpente un torrent, dont les bords sont garnis d'arbustes verdoyants. On y reconnaît généralement la *vallée de Sorec*, où demeurait Dalila [2]. Nous sommes là, du reste, dans le pays où se passa une partie des scènes de la vie de Samson : Saraa (héb., *Ṣor'âh*; auj. *Sar'a*), où il est né, se voit longtemps de l'ouadi sur le sommet où se dresse le village, entre Esthaol (héb., *'Eštâ'ôl*; auj. *Achou'a*), au nord-est, Bethsamés *(Bêt Šémeš*; auj. *'Aïn Chems)*, au sud, et Thamna (héb., *Timnâh*, auj. *Tibnéh*), au sud-ouest. Plus bas encore est l'ou.es-Sant, sillonné par un torrent, le long duquel croissent par endroits de belles touffes d'agnus-castus. C'est probablement la *vallée du Térébinthe*, où campaient les Israélites lorsque David tua Goliath [3]. Les Philistins étaient campés entre Socho (héb. *Sôkôh*; auj. *Chouéikéh*) et Azéca (héb. *'Azêqâh*; auj. peut-être *Tell Zakariyâ*, au nord-ouest du précédent).

Dans l'intérieur du massif montagneux, signalons seulement à l'ouest de Jérusalem, la belle vallée de *Qolouniyéh*, toute plantée d'oliviers et d'arbres fruitiers de toute espèce, celles qui entourent Bethléhem, le champ des Pasteurs, où retentit le *Gloria in excelsis*, les champs de Booz, témoins de la plus gracieuse et de la plus touchante des idylles, l'histoire de Ruth la Moabite. Plus loin, l'ou.Ourtâs forme comme une oasis au milieu de la contrée pierreuse, et rappelle la beauté des jardins de Salomon. Hébron elle-même est bâtie dans une de ces gracieuses vallées, entre deux chaînes de collines verdoyantes.

Sur le versant oriental, les torrents, moins longs, ont plus

1. Jos., XVI, 3, 5.
2. Jud., XVI, 4.
3. I Sam. (Reg.), XVII, 2, 19; XXI, 9.

profondément coupé le terrain. Ainsi, au sud de Jéricho, l'ou. el-Qelt débouche d'une vallée creusée entre des rochers à pic, percés de nombreuses grottes, et aboutit au Jourdain à un kilomètre au-dessous de Qasr el- Yehoud. Un certain nombre se déversent dans la mer Morte et ajoutent leurs eaux à celles du fleuve. Au sud de Râs Fechkhah tombe l'ou.en-Nâr ou « torrent de Cédron ». La vallée qu'il suit prend son origine vers le nord-ouest de Jérusalem, au pied du mont Scopus, à une altitude d'environ 760 mètres. Peu profonde et assez large au début, elle court un certain temps dans la direction de la cité, pour tourner ensuite à l'est; après quoi elle descend à angle droit vers le sud et, par un fossé profond, sépare Jérusalem de la montagne des Oliviers. Appelée alors ou.Sitti Maryam, elle prend, au sortir de la ville, le nom de ou.en-Nâr, « vallée du feu ». Se dirigeant vers le sud-est, elle devient de plus en plus escarpée; le lit du torrent, à quelques endroits, est un véritable abîme de plus de 100 mètres. On rencontre ensuite les ouadis ed-Déradjéh, 'Aréidjéh, el-Khabera, Nimréh, Hathrourah, Zouéirah.

Les pentes méridionales s'égouttent par des ouadis qui vont dans la direction de l'ouest, du sud-ouest et du sud, en former de plus considérables, comme l'ou. ech-Cherî'a et l'ou. es-Seba'. Ces deux branches s'unissent pour constituer l'ou. Ghazzéh, qui a son embouchure au-dessous de Gaza.

A cet aperçu général ajoutons certains caractères particuliers qui distinguent cette contrée des précédentes. Le sol de la Judée, nu et rocailleux, domaine des buissons et des chardons, contraste étrangement avec celui de la Galilée, et, si le contraste est frappant aujourd'hui, il devait l'être plus encore au 1er siècle de notre ère. Dans la Galilée, la nature était partout riche et luxuriante, la terre très fertile, l'eau abondante, les champs bien cultivés, le pays bien boisé. Dans la Judée, les montagnes dominent, abruptes, arides, incultes, et l'impression générale est celle de la sécheresse et de la désolation. Autrefois cependant, il y avait dans ce pays des vignes renommées, de bons pâturages.

Le trait caractéristique de la Judée, c'est qu'elle est un pays fermé, et c'est en cela que consiste sa force. La Galilée a été la grande route des nations, la Samarie une contrée ouverte, principalement du côté du nord, la Judée est comme une province isolée. Au point de vue stratégique, elle a tous les avantages d'une péninsule. Elle se rattache, par sa partie septentrionale, à la chaîne montagneuse de la Palestine, mais, à l'est, un immense fossé la sépare des plateaux de Moab; au sud, le désert l'enferme comme un océan de mort, la Méditerranée et la plaine maritime forment la barrière occidentale. Au-dessus de cette triple enceinte, le massif judéen élève son amas compliqué de collines, de vallées et de torrents. La grande voie militaire et commerciale qui traverse la Séphélah, pour aller d'Egypte en Assyrie, passe assez loin des hauteurs qui la dominent à l'est pour ne pas laisser soupçonner la vie et les forces cachées au sein de cette région. La Judée n'avait donc rien pour attirer l'attention, la convoitise des conquérants.

Routes. — L'accès, du reste, en était difficile de trois côtés. Le Jourdain même une fois passé, comment arriver au plateau central? Il fallait escalader une hauteur de 1.000 à 1.200 mètres, par les sentiers que les torrents ont creusés. De Jéricho, qui est la clef du massif, du côté de l'est, trois routes montent vers le centre. La première, dans la direction du nord-ouest, va vers Machmas (héb. *Mikmâš*, auj. *Moukhmas*), Aï et Béthel (héb. *Bêt-'El*, auj. *Beitîn*). C'est celle que suivirent les Israëlites dès le début de la conquête [1]. Leur plan était bien conçu; ils arrivaient ainsi d'un seul coup au cœur du pays. La seconde, vers le sud-ouest, est la « montée d'Adommîm » [2], que les Arabes appellent aujourd'hui *'aqabet er-Rîḥâ*, la « montée de Jéricho ». Elle suivait autrefois une voie antique, aux pavés disjoints; elle est maintenant carrossable. C'est la route mentionnée dans la parabole du bon Samaritain [3], celle que pre-

1. Jos., VII.
2. Jos., XV, 7; XVIII, 18.
3. Luc, X, 30.

naient ordinairement les gens de la Pérée ou les pèlerins galiléens qui, pour éviter le territoire samaritain, venaient à Jérusalem par la vallée du Jourdain. Notre-Seigneur la suivit plus d'une fois. La troisième, plus au sud, après avoir longé le pied des montagnes, s'engage dans un dédale de ravins sauvages, et se bifurque pour aller, d'un côté vers Jérusalem, de l'autre vers Bethléhem.

La frontière méridionale offre un accès plus facile, mais elle est fermée par les chaînes et plateaux dont le *Négéb* est parsemé, par les contrées arides et nues qui la rendent inhabitable en beaucoup d'endroits. Bîr es-Séba' et Kh. el-Milh sont les deux grands carrefours par où passent les voies qui vont du midi à Hébron et aux pays environnants.

Du côté de l'ouest, la Judée a pour barrière protectrice la partie haute de la Séphélah, c'est-à-dire une région moyenne de collines qui s'étend entre l'arête montagneuse proprement dite et la plaine côtière. C'est une série de défilés qui forme un vrai terrain d'embuscades. Les larges vallées, signalées plus haut comme des voies naturellement ouvertes vers le cœur du pays, sont en somme faciles à défendre.

Ces routes naturelles furent transformées par les Romains, qui établirent en Judée un magnifique réseau de voies, dont on rencontre encore de nombreux vestiges, et qui reliaient à Jérusalem les différents points du pays.

Celle qui descendait à Jéricho et à la vallée du Jourdain suivait la route que nous venons d'indiquer, mais prenait un peu plus haut au sortir de Jérusalem. On y a signalé deux bornes milliaires. De Jéricho, qui était à l'est la place la plus importante, partaient deux voies, dont l'une allait directement au nord vers Bethsan-Scythopolis, et se bifurquait pour monter au nord-ouest jusqu'à Naplouse, et l'autre se dirigeait également au nord-ouest vers Tayibéh, l'ancienne Ephrem, pour rejoindre la route centrale de Jérusalem à Naplouse. Cette dernière est jalonnée par plusieurs milliaires : le III^{e} avec fragment d'inscription a été retrouvé près de Cha'fât; le V^{e}, qui porte les noms des empereurs Marc-Aurèle et Lucius Verus,

est un peu au-delà de l'embranchement qui se dirige vers El-Djîb; le XXV^e a été découvert aux environs de Loubbân[1].

Un embranchement de cette voie du nord passait par Bethoron, et continuait sur Lydda. Au sortir de Bethoron, une bifurcation se dirigeait sur Nicopolis par Beit Sira.

De Jérusalem, une autre voie s'en allait par Beit Iksa, Biddou, Beit Liqia, dans la direction du nord-ouest, croisée à Biddou par celle qui venait d'El-Djîb et descendait vers Qariet el'Enab. Une autre se dirigeait vers Qolouniyéh, Qariet el-'Enab, et se bifurquait d'un côté vers Yâlô, de l'autre vers Nicopolis.

Dans la direction du sud-ouest était la route de Jérusalem à Eleuthéropolis (auj. *Beit Djibrîn*) : elle est jalonnée, elle aussi, par des fragments de milliaires, les uns avec inscription, les autres anépigraphes. Eleuthéropolis fut elle-même un point central d'où partaient plusieurs voies : l'une allait rejoindre Hébron, l'autre descendait probablement jusqu'à Bersabée. Une troisième se dirigeait vers le nord du côté de Zakariyâ. Une quatrième allait au nord-ouest vers Dhikrîn et Tell es-Safiyéh[2].

Au sud, de Jérusalem à Hébron, l'ancienne voie se confond à peu près avec la route moderne, dont elle s'écarte seulement par endroits. On y a retrouvé plusieurs milliaires. Enfin, au sud-est, la ville sainte était reliée à Engaddi par une voie qui se confondait d'abord avec celle d'Hébron jusqu'à Bethléhem, puis, contournant le dj. Fouréidis, descendait sur le rivage de la mer Morte.

Jérusalem. — Malgré ce réseau de routes, la Judée n'en reste pas moins un pays naturellement fermé, une sorte de

1. Cf. *Revue biblique*, 1899, p. 420; 1901, p. 96-100; Thomsen, *op. cit.*, p. 74-79.

2. Cf. *Revue biblique*, 1895, p. 267; 1899, p. 421-422; 1900, p. 114, Thomsen, *op. cit.*, p. 79-85.

forteresse très difficile à prendre. Une armée a-t-elle réussi à franchir les étroits défilés, les passes montueuses qui conduisent au plateau supérieur, que va-t-elle trouver? Une ville entourée de collines qui constituent comme une enceinte de fortifications naturelles. En dehors d'une première ceinture qui la couvre immédiatement, et dont les principales forces

FIG. 7. — *Carte de Jérusalem et des environs.*

sont le mont Scopus au nord (831 m.) et la montagne des Oliviers à l'est (818 m.), Jérusalem est protégée, à une petite distance, par une série de forts avancés que nous avons signalés plus haut, Nébi Samouîl, Tell el-Foul, etc. Bien différente, par exemple, d'Athènes, qui s'étale au milieu d'une plaine fermée de trois côtés par des montagnes dont les masses superbes la dominent complètement, elle est resserrée dans un groupe compliqué de collines d'inégale hauteur, qui la rendent

d'accès difficile, *arduam situ*, comme l'appelle Tacite [1]. Elle occupe, de plus, un plateau allongé, entouré de trois côtés de ravins profonds, qui lui donnent l'aspect d'un promontoire. A l'est, c'est la vallée du Cédron; au sud, celle de Hinnom, *ou.er-Rebâbi*, qui remonte à l'ouest. Ces ravins, courant entre deux chaînes parallèles de hauteurs, avec, par endroits, un fond de plus de cent mètres au-dessous de la plate-forme du Temple, constituent comme les fossés naturels de Jérusalem, qui ne reste facilement accessible que du côté du nord. Le plateau lui-même n'a pas un niveau égal partout, mais il est irrégulièrement coupé par des vallées.

Enfermée dans de solides murailles, Jérusalem forcera l'ennemi à entreprendre un long siège, et l'étranger n'aura pour s'établir qu'un désert sans eau. Il est curieux de constater comment les plus grandes invasions de la Judée ne se sont faites que par des marches bien calculées et d'habiles précautions. Les envahisseurs ne se sont pas aventurés sur l'arête centrale avant d'en avoir bien occupé tous les abords, avant même de s'être rendus maîtres du reste de la Palestine. C'est ainsi que Vespasien commença par s'emparer de la Galilée et de la Samarie, puis il dépensa près d'un an à prendre, à fortifier Jamnia, Azot, Hadida à l'ouest, Béthel et Gophna au nord, Jéricho à l'est, Hébron et les autres forts au sud. Ce n'est qu'après avoir établi cette large ligne de circonvallation qu'il lança sur Jérusalem ses légions impatientes.

Cette contrée si singulière devait produire dans l'âme de ceux qui l'habitaient des sentiments tout particuliers, celui de l'isolement, d'où le particularisme qu'on remarque chez les Juifs, celui d'une certaine sécurité qui n'exclut cependant ni la vigilance, ni la discipline, ni la valeur, caractères essentiels d'une nation [2].

1. Tacite. *Hist.*, V, 11.

2. Sur les caractères de la Judée, cf. G.-A. Smith, *The historical Geography of the Holy Land*, Londres, 22e édit, p. 259-320.

CHAPITRE VII

LE DÉSERT ET LE *NÉGÉB*

Le midbâr. — Le négéb.

Le midbâr. — Le « désert » évoque à nos yeux l'aspect de vastes plaines déroulant leurs champs arides de sables jaunes ou de pierres grisâtres, sans eau, sans verdure, sans arbres, sans l'ombre d'un être humain, sinon celle du voyageur qui les traverse rapidement. Tels le Sahara ou les déserts africains dont on aperçoit, du haut des Pyramides, les régions désolées. Ce sont des pays non seulement inhabités, mais encore inhabitables. L'Ecriture ne connaît aucune de ces contrées, et la péninsule du Sinaï elle-même, où le peuple de Dieu erra pendant quarante ans, est loin d'avoir cette physionomie. Dans sa généralité, le désert biblique est une terre plus ou moins inculte, peu ou point habitée, plus ou moins désolée, vaste ou peu étendue; c'est le « steppe » ou la « lande », plutôt que la région des sables ou des cailloux.

Midbâr est le mot usuel, le plus fréquemment employé pour le désigner. Il vient de la racine *dâbar*, « mener » [paître], comme l'allemand *Trift*, « pacage », vient de *treiben*, « conduire » [le bétail]. L'étymologie en indique donc bien le sens. Il désigne une région non cultivée, mais apte à nourrir le menu bétail, brebis, chèvres etc. Loin d'être un terrain absolument stérile, le *midbâr* revêt parfois, surtout après les pluies printanières, la brillante parure d'une végétation que les prophètes et les poètes sacrés appellent « les beautés », c'est-à-dire « les oasis

du désert », *speciosa deserti* [1]. Mais à côté des bruyères ou de maigres arbustes, on y voit aussi les épines et les ronces et le bois desséché [2]. Si les cours d'eau n'y fécondent pas le sol, on y rencontre de temps en temps des sources rafraîchissantes, et les hommes ont eu soin d'y creuser des citernes pour y recevoir la pluie du ciel [3]. Tantôt il est inhabité, tantôt il n'est occupé que par l'Arabe nomade et pillard, terreur du paisible moissonneur; mais il possède aussi des villes, comme celles que Josué mentionne dans le désert de Juda [4]. C'est en même temps la demeure des bêtes sauvages : lions, tigres, serpents et scorpions, ou de certains oiseaux, comme le pélican et l'autruche [5].

En somme, le *midbâr* biblique est opposé au terrain cultivé, aux jardins fertiles [6]. C'est une région dont l'aspect, comparé à celui des champs ensemencés ou des plaines bien arrosées, est celui de la stérilité. Si ce n'est pas uniquement une nappe de sable, cependant tout ce qui constitue le charme des pays habités par l'homme, l'eau abondante, une luxuriante végétation, les cultures variées, les villes et leurs monuments, y fait défaut. Tantôt, comme vers Bersabée, à la limite du désert, le terrain se compose de blocs brisés d'un calcaire crétacé gris jaunâtre, entre lesquels poussent de maigres chênes épineux et des arbousiers. Les villages disparaissent peu à peu, et l'on ne voit plus que des plaines ondulées, des graviers et des rocailles qui se continuent au sud par le Bâdiet et-Tîh, « le désert de l'Egarement. » Tantôt, comme dans le désert de Juda, c'est une chaîne de collines, déchiquetée par des ouadis presque toujours desséchés, dont le lit est rempli de cailloux; ce ne sont que ravins et grottes sauvages, qui servent

1. Ps. LXIV (héb. LXV), 13; Jer., IX, 10; XXIII, 10; Joel, I, 19; II, 22
2. Jer., XVII, 6; Jud., VIII, 7, 16; Eccli., VI, 3.
3. Gen., XVI, 7; XXXVII, 22; II Par., XXVI, 10.
4. Jos., XV, 61, 62.
5. Job, XXIV, 5; Jer., II, 24; Deut., VIII, 15; Ps. CI (héb. CII), 7; Lam., IV, 3.
6. Is., XXXII, 15.

d'asile aux chacals et aux pigeons, rochers escarpés escaladés par d'agiles bouquetins. Cependant, sur les parois de ces rochers, on trouve souvent de gracieuses gerbes de fleurs qui se cachent dans une anfractuosité, des arbustes où les oiseaux font leurs nids. Pendant la plus grande partie de l'année, dans ces régions brûlées, le sol semble mort; mais vienne la pluie, la vie apparaît soudain. Le fond des vallées surtout s'enrichit d'une végétation qui, bien qu'assez maigre, nourrit néanmoins de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons, les chameaux et les ânes.

Tel était le *désert de Juda*, district sauvage et en grande partie inhabité qui comprend le versant oriental des montagnes de Judée, à l'ouest de l'Arabah, de la mer Morte et du Jourdain, jusque vers Jéricho [1]. Il est appelé « désert de Judée » dans l'Evangile [2]. Il en renferme plusieurs particuliers qui portent le nom des cités voisines. Ce sont, en allant du nord au sud, les déserts : de Jéricho, ou la partie de l'Arabah qui se trouve dans les environs de cette cité; de Thécué, à l'est de Kh. Teqou'a, localité située au sud de Bethléhem; de Jéruel, entre le précédent et la mer Morte; de Ziph, à l'est de Tell ez-Zîf, au sud d'Hébron; de Maon, à l'est de Kh. Ma'în; d'Engaddi, dans les environs de 'Aïn Djedî, sur la rive occidentale de la mer Morte [3].

C'est dans cette région, qui tient du steppe, de la lande, du maquis, et principalement dans les déserts de Ziph, de Maon et d'Engaddi, que David, poursuivi par Saül, chercha un refuge, avec ses compagnons. Les forêts de ce temps, d'épais fourrés, les nombreuses grottes qui percent le sol, leur offraient un abri [4]. C'est le territoire occupé aujourd'hui par les Arabes *Djâhalîn*, qui, au fond des vallées, dans les étroits

1. Jos., XV, 61; Jud., I, 16; Ps. LXII (héb. LXIII), 1.
2. Matth., III, 1.
3. Jer., XXXIX, 5; II Par., XX, 16, 20; I Sam., XXIII, 15, 24, 25, XXIV, 2.
4. I Sam., XXIII, XXIV.

espaces où s'est réunie quelque terre végétale, sèment l'orge ou le doura, ramassent les produits de la récolte dans les silos creusés dans le roc dès les temps les plus anciens, et conservent la provision d'eau dans des citernes fermées par de grandes pierres.

La tribu de Juda possédait dans « le désert » six villes, dont une seule a subsisté, au moins par son nom, et dont l'emplacement est des plus curieux. C'est Engaddi. Le nom hébreu, *'En Gedî*, « source du chevreau », s'est maintenu jusqu'à nos jours exactement sous la même forme et avec la même signification dans l'arabe *'Aïn Djedî*, « la fontaine du chevreau.» C'est actuellement une oasis située entre l'ou.Seder au nord et l'ou. el-'Areidjéh au sud, et qui occupe un plateau étroit, espèce de terrasse suspendue à plus de 120 mètres au-dessus du rivage de la mer Morte. Ce plateau est entouré à l'ouest et au nord par un immense cirque de rochers, qui ressemblent beaucoup à ceux de la Gemmi, dans le Valais, et sont formés par un calcaire rose, très dur et très poli, reposant sur de puissantes couches dolomitiques. Le chemin de Bethléhem, qui se déroule en lacets le long de ces falaises, descend par une pente effrayante, dangereuse même pour les bêtes de somme. La source naît sous un rocher presque plat et peu épais, comme la dalle d'un dolmen celtique. Les eaux, très pures, ont une température assez élevée, 27 degrés, et, malgré leur grande limpidité, sont très chargées de carbonate de chaux. A sa sortie de terre, le ruisseau coule au milieu d'un épais fourré d'arbustes et de plantes à l'aspect tropical, de roseaux gigantesques. Des palmiers autrefois très nombreux, comme l'attestent Josèphe et Pline [1], il ne reste rien aujourd'hui, pas plus que des vignes qui faisaient la célébrité d'Engaddi [2]. Des murs en pierres sèches, régulièrement alignés sur les flancs des collines méridionales, rappellent seuls l'existence antérieure de ces vignobles. Les seules ruines que l'on rencontre aujourd'hui en

1. Josèphe, *Ant. jud.*, IX, 1, 2; Pline, *Hist. nat.*, V, 17.
2. Cant., I, 13.

cet endroit sont celles d'un moulin et de deux bassins antiques assez profonds, situés entre le plateau et la plage. Du plateau la vue est splendide, sur la mer Morte, que l'on aperçoit à peu près dans toute son étendue, sur les monts de Moab, qui se dressent à l'est avec la ville et le château-fort de Kérak, et vers le sud, jusqu'à la sombre montagne de *Sebbéh*, sur laquelle était bâtie la ville forte de Masada. Cette région, sur laquelle plane le silence du désert, a, sous les feux du soleil couchant ou les rayons argentés de la lune, quelque chose de très impressionnant.

Le Négéb. — Au désert se rattache le *Négéb*, qui, dans sa plus grande étendue, en possède les caractères, dont le nom même, par son étymologie, « être sec », en indique un des principaux traits. Mais le sens étymologique a en quelque sorte disparu pour faire place à celui de « midi », dérivé de la situation même du pays. Dans un grand nombre de passages de l'Ancien Testament, *Négéb*, en effet, ordinairement accompagné de l'article, est devenu le nom propre de la région qui s'étend au sud de la Palestine, depuis la pente montagneuse qui descend au-dessous d'Hébron jusqu'à Cadès. Les limites exactes en sont difficiles à déterminer, surtout au nord et au sud, car, de l'est à l'ouest, elles allaient de l'Arabah à la Méditerranée. Nous trouvons cependant un solide point d'appui dans l'énumération des villes de Juda, dont les premiers groupes renferment précisément les cités du *Négéb* [1]. La plupart sont malheureusement inconnues, mais celles qui sont identifiées d'une façon certaine ou probable peuvent servir de jalons à la frontière septentrionale. Signalons : Siceleg, généralement cherchée aujourd'hui à Kh. Zouheiliqéh, à l'est-sud-est de Gaza; Remmon, Kh. Oumm er-Roummâmîn, au nord de Bersabée; Carioth ou Carioth-Hesron, Kh. el-Qoureitein, au sud d'Hébron; Adada, 'Ad'adah, à l'ouest de la mer Morte, à la

1. Jos., XV, 21-32.

hauteur de la pointe méridionale de la *Lisân*; Molada, Kh. el-Milh, à l'est de Bersabée; Bersabée, Bîr es-Séba'. Au sud, nous n'avons que quelques points de repère : Harma ou Horma, identifiée avec Sbaïta, à environ quarante-cinq kilomètres au sud de Bersabée; et Cadès, 'Aïn Qedeis, à trente-cinq kilomètres au sud de la précédente.

Le *Négéb* comprend une arête montagneuse qui s'étend entre les plaines côtières de la Méditerranée et les pentes accidentées qui s'inclinent vers l'Arabah. L'ensemble du massif se compose de chaînons enchevêtrés, séparés par de nombreuses et parfois larges vallées. Il est pénétré par une multitude d'ouadis qui se ramifient et viennent former à l'ouest et à l'est quelques grands déversoirs, comme l'ou. Ghazzéh, l'ou. el-Abiad, qui lui-même tombe dans l'ou. el-'Arîch, ou « Torrent d'Egypte », l'ou. Fiqréh qui débouche au sud de la mer Morte, etc. Ces torrents malheureusement n'amènent aucune fertilité, car ils sont à sec la plus grande partie de l'année. Le Négéb est vraiment « le [pays] desséché ». On trouve cependant dans les vallées quelque végétation, quelques pièces de culture; les Arabes nomades peuvent y élever leurs troupeaux. Ainsi, jusque dans le sud, dans la région de Cadès, les Bédouins labourent un certain nombre de bas-fonds où ils sèment de l'orge, du blé et des lentilles, et, si la pluie vient, les récoltes sont généralement belles. Dans le désert de Bersabée, on voit, au printemps, de grands troupeaux de chèvres noires, de moutons noirs et blancs, et des bandes de chameaux qui y cherchent leur pâture. Aux prairies plus ou moins verdoyantes succèdent des vallées pierreuses où l'herbe ne pousse pas. Mais on rencontre, en certains districts, des sources dont l'eau limpide et claire, parfois agréable à boire, parfois un peu salée, donne l'illusion de la vie. Telles sont celles qui se trouvent échelonnées, à l'extrême frontière méridionale, sur une ligne qui comprend : 'Aïn Qedeis, 'Aïn el-Qedeirat, el-Qeseiméh, el-Moueiléh. Le pays garde encore des traces d'aqueducs, quelques ruines, de vieilles tombes, des murs de soutènement, qui retiennent les terres sur la pente des montagnes. Les puits et les

réservoirs avaient aussi leur importance sur une terre aussi désolée; témoins ceux de Bersabée.

C'est la flore désertique qui domine dans le *Négéb*. Ses traits caractéristiques sont une quantité de petits buissons gris et épineux, de genêts, de labiées grises aromatiques, de plantes du printemps, brillantes, mais petites et qui durent peu, de chardons qui survivent à la verdure disparue. Les montagnes n'ont plus que des groupes clairsemés d'arbres, de chênes au feuillage épineux, d'arbousiers, etc.

Nous sommes là sur la terre des nomades, le séjour préféré des patriarches. Abraham, Isaac et Jacob aimèrent à fixer leurs tentes dans les environs d'Hébron, de Bersabée, de Gérare, le long de la route qui descendait en Egypte [1]. Ce fut aussi le séjour des gens qui, comme les *'Avvîm* ou Hévéens « demeuraient dans les douars (héb. *ḥaṣêrîm*) » [2], c'est-à-dire dans des sortes de campements protégés par une clôture en pierres et branches épineuses entrelacées. Il est curieux de constater que plusieurs des localités mentionnées dans le *Négéb* empruntent leur dénomination à ce mode de campement des tribus pastorales: Asergadda (héb.: *Ḥăṣar Gaddâh*), Hasersual (héb.: *Ḥăṣar Šû'al*), Hasersusa (héb.: *Ḥăṣar Sûsâh*). On rencontre encore fréquemment dans le pays de ces enceintes de pierres.

Le Négéb est donc actuellement le désert avec son silence et son aridité, surtout si on le compare à la région qui s'étend plus au nord, dans les environs d'Hébron et de Gaza; mais il mérite moins ce nom, en face du Bâdiet et-Tîh, qui l'avoisine au sud. Il est ainsi en quelque sorte un pays de transition entre les grandes solitudes sinaïtiques et l'entrée de la Judée, où la vie, pourtant bien amoindrie aujourd'hui, commence à paraître. Au point de vue topographique, du reste, il formait à Juda une excellente barrière, difficile à franchir pour un envahisseur qui aurait voulu atteindre par là Hébron et Jérusalem.

1. Gen., XII, 9; XIII, 1, 3; XX, 1; XXIV, 62; XXXVII, 1; XLVI, 5.
2. Deut., II, 23.

Autrefois cependant, il renferma des centres importants, et il garde encore des traces des civilisations qu'il vit fleurir, en particulier à Sbaïta, Mechriféh, 'Abdéh [1]. Les stations romaines sont marquées principalement par Elusa, *Khalasah*, et Eboda, *'Abdéh*. Ces différents points, et, plus bas, *El-Qeseimeh*, jalonnent les quelques routes que suivaient les caravanes pour se rendre de l'Arabie, du golfe d'Aqabah, de Nakhel aux ports de la Méditerranée, ou vers Hébron. Dans un pays d'accès aussi difficile, les voies, en effet, ne peuvent être indifféremment tracées; elles le sont naturellement par le terrain lui-même. Il faut suivre les vallées où il y a chance de trouver de l'eau et quelque végétation. Les sommets ne peuvent être franchis que par certaines passes ou *naqbs*. On trouve encore des traces de ces voies antiques.

1. Voir, en particulier sur *'Abdéh*, de très intéressantes découvertes dans la *Revue biblique*, 1904, p. 402-424; 1905, p. 74-89. Sur le *Négéb* et ses ruines, lire dans la même revue, R. Tonneau. *Excursion biblique*, 1926, p. 583-604.

DEUXIÈME SECTION

LE FOSSÉ CENTRAL

CHAPITRE PREMIER

LA VALLÉE DU JOURDAIN

La vallée du Jourdain. — Les sources. — Les villes.

Le trait caractéristique du Pays biblique, avons-nous dit, c'est l'énorme dépression qui en sépare les deux parties. Nous avons à étudier la vallée elle-même, le fleuve qui l'arrose et les lacs qu'il forme.

La vallée du Jourdain. — Cette dépression se rattache à un phénomène géologique qui a ébranlé une immense étendue de terrain. La vallée du Jourdain n'est qu'un tronçon de ce qu'on appelle le *Fossé syrien*, c'est-à-dire la profonde fissure qui, du golfe d'Aqabah, passe par l'ouadi Arabah, le bassin de la mer Morte et du Jourdain, la plaine de Cœlé-Syrie, entre le Liban et l'Anti-Liban, et se prolonge jusque du côté de l'Oronte, pour finir aux plis extérieurs du Taurus [1]. Pour nous en tenir à la ligne spéciale qui nous occupe, disons seulement que l'examen des couches terrestres révèle, dans l'unique plateau primitif, une dislocation postérieure au dépôt des couches crétacées et faite directement du nord au sud. Si ce n'est pas le résultat de l'effondrement d'une clef de voûte,

1. Le *Fossé syrien* n'est lui-même qu'un tronçon du *Fossé syro-africain*, qui, de la Syrie septentrionale, s'étend à l'Afrique centrale, tranchant ainsi la croûte terrestre sur 1/6 de sa longueur. Cf. D. Laferrière, *La faille du Jourdain et le fossé syro-africain*, dans la *Revue biblique*, 1924, p. 85-106.

c'est du moins quelque chose de fort analogue. Il y a ici plus qu'une faille [1].

La vallée ainsi creusée est par endroits d'une telle désola-

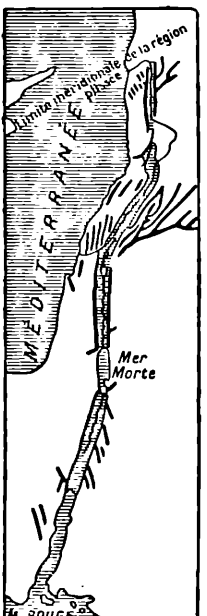


FIG. 8. — *Carte schématique du Fossé syrien*, d'après SUESS.

tion qu'elle a reçu en hébreu le nom de *'ărâbâh*, dont l'idée générale est celle de « région déserte, stérile », de « steppe ».

1. Cf. Ed. Suess, *La face de la Terre (Das Antlitz der Erde)*, traduction faite sous la direction de E. de Margerie, Paris, 1905, t. I, p. 477.

Avec l'article, *hâ-'ărâbâh*, ce nom s'appliquait à la vallée dans toute sa longueur, des pentes méridionales de l'Hermon au golfe Elanitique, sur la mer Rouge, et la partie inférieure, de la mer Morte au golfe d'Aqabah s'appelle encore *ouadi el-'Arabah*. Le grec Αὐλών, employé par les Septante au premier verset du Deutéronome et par Eusèbe[1], désigne aussi une sorte de couloir entre deux montagnes. Les écrivains arabes n'ont pas été moins heureux dans le choix de l'expression *El-Ghôr* pour qualifier la dépression jordanienne, expression que Freytag rattache à la racine *ghâr* avec la signification de *terra depressa*, « terre basse »[2]. Elle a été restreinte à la partie septentrionale, c'est-à-dire du lac de Tibériade à la mer Morte, comme l'antique dénomination hébraïque à la partie méridionale.

Prenons la vallée du Jourdain à l'extrémité nord de la Palestine, au merdj 'Ayoun, ou « la plaine des sources », ainsi appelée des sources qu'elle renferme, et qui forment des ruisseaux bordés çà et là de saules, de peupliers et de mûriers.

Elle descend de là dans la région appelée ardh el-Houléh, « la terre de Houléh », qui s'étend depuis la colline de Tell el-Qadi, au nord, jusqu'au djisr Benât Ya'qoub, « le pont des Filles de Jacob », au sud. Bordée à l'est et à l'ouest par deux murailles parallèles de montagnes, d'un côté celles du Djôlân, de l'autre celles de Nephthali, cette contrée sert de bassin de drainage à toutes les eaux qui descendent des hauteurs environnantes. Aussi n'est-elle, en somme, qu'un immense marais, solidifié à sa partie supérieure par le dépôt graduel des détritus des collines voisines, mais humide et bourbeux à mesure qu'on avance vers le sud, où elle se creuse en forme de cuvette pour constituer le petit lac dont nous parlerons. Cependant entre celui-ci et les hauteurs occidentales, un assez vaste terrain, propre à la culture, présente des champs de blé et des pâturages, qui sont séparés par de grands espaces laissés en friche, couverts de roseaux et de carex. La terre, d'un noir rougeâtre,

1. *Onomastica sacra*, éd. P. de Lagarde, Goettingen, 1870, p. 214-215.
2. Freytag, *Lexicon arabico-latinum*, Halle, 1835, t. III, p. 301.

paraît très fertile. Elle tient son humidité des nombreuses sources qui jaillissent de tous côtés à la surface du sol, et dont les deux plus importantes sont l'Aîn el-Mellâhah et l'Aîn el-Belâtah. Cette plaine de Houléh a vingt-cinq kilomètres dans sa plus grande longueur et dix en moyenne de largeur.

Au-dessous, la vallée, encaissée entre les monts de Safed à l'ouest et ceux du Djôlân à l'est, se restreint tellement qu'elle n'est plus qu'un étroit canal qui livre passage aux eaux du Jourdain jusqu'au lac de Tibériade. Au nord-est de celui-ci, elle s'élargit en une petite plaine d'alluvions, plate et fertile, El-Batihah, qui sert d'estuaire au fleuve et d'écoulement aux torrents qui descendent vers le lac, dominée par Et-Tell, l'ancienne Bethsaida-Julias. Sur le bord occidental, elle s'arrondit en l'ancienne plaine de Génésareth, appelée aujourd'hui *El-Ghoueir*, « le petit Ghôr », que nous décrivons plus loin.

Au sud du lac, la vallée atteint près de 6 kilomètres. Après s'être rétrécie avant d'arriver à Beisân, elle s'ouvre aux environs de cette ville jusqu'à 13 kilomètres, pour se retrécir encore en avançant vers le midi. Mais en se rapprochant de la mer Morte, elle s'élargit et finit par avoir de 19 à 23 kilomètres. Elle se développe ainsi comme une plaine extrêmement allongée, déprimée vers son centre, où serpente le lit tortueux du Jourdain. Le fleuve, en effet, l'a creusée au point d'y créer des étages successifs. L'étude géologique de la contrée prouve qu'il avait autrefois un volume d'eau beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Il reste de son ancien cours des falaises formées de sable d'un blanc jaunâtre, auxquelles on a donné le nom de terrasses.

La bande supérieure de terrain qui s'étend au pied des deux chaînes parallèles tient tour à tour du steppe aride, de la plaine caillouteuse, du champ d'arbustes et de la campagne cultivée. Trop élevée au-dessus du fleuve pour qu'il puisse la féconder, elle ne doit sa fertilité en certains endroits qu'aux irrigations qui amènent l'eau des sources ou des torrents. Ceux-ci, au sortir de la montagne, sont souvent canalisés et

servent à arroser les champs de blé et d'orge ou d'autres céréales. De là, ces grandes plaques de verdure qui, à travers la plaine, tranchent sur la couleur des marnes et du sable.

Plus bas, est une ligne plus ou moins élevée de mamelons blanchâtres, couverts d'arbustes salifères, de maigres herbes, de buissons épineux.

Enfin l'étage inférieur comprend la dépression qui sert de lit au Jourdain et contient les fourrés des deux rives. Les Arabes l'appellent *Ez-Zôr*, « la coupure ». Cette coupure vient du déplacement du fleuve, qui a rongé les flancs du Ghôr, tantôt à droite, tantôt à gauche, et en a emporté les débris dans son cours. Sa largeur varie de 400 mètres à 3 kilomètres. Le sol de cette basse plaine est très fertile, excepté dans la partie méridionale, où, à quatre kilomètres en amont de l'embouchure du fleuve, il est d'une complète stérilité par suite des matières salines qui y sont mêlées. Des deux côtés du Jourdain s'étend une véritable forêt vierge, formée d'arbres entremêlés de broussailles et de ronces, repaire des sangliers et des vipères. On y remarque surtout de hauts peupliers, de gros tamaris, des saules aux troncs noueux, des térébinthes.

Les sources. — Sur plusieurs points, la vallée du Jourdain est pourvue de nombreuses et belles sources, qui la rendraient très prospère, si elle était bien cultivée. Sans parler des origines du fleuve, qui présentent ce qu'on peut rêver de plus frais, il y a, depuis le merdj 'Ayoun jusqu'au lac Houléh, une succession de sources qui surgissent du pied des montagnes occidentales, 'Aïn Talhah, 'Aïn edh-Dhaheb, 'Aïn Harb, 'Aïn el-Belâtah, 'Aïn el- Mellâhah, etc. Sur les bords du lac de Tibériade, on trouve 'Aïn et-Tabghah, 'Aïnet-Tîn, 'Aïnel-Medaouarah, 'Aïn el-Fouliyéh. Elles se multiplient aux environs et au sud de Béisân. Il y en a, en particulier, un groupe remarquable du côté d'El-Fatour : celle qui porte le même nom, puis 'Aïn ed-Deir, plus abondante, poissonneuse et très limpide, 'Aïn ech-Chemsîyéh, et 'Aïn el-Beida, ombragée de zaqoums. Une tradition qui semble avoir été bien en faveur

au IV^e siècle place en cet endroit l'*Ænon* évangélique, le lieu où baptisait saint Jean [1]. L'Evangile, en effet, nous dit que le Précurseur avait choisi cet endroit « parce qu'il y avait là beaucoup d'eau », et c'est ce qu' indique le grec Αἰνών qui représente un pluriel ou un adjectif araméen, dérivé de *'aïn* et signifiant « un lieu abondant en sources ».

Les sources reparaissent lorsque la plaine, un instant rétrécie, reprend de la largeur, au nord et au sud de Qarn Ṣarṭabéh; un peu au-dessus de Kh. el-Faṣâ'îl, du sein des rochers, il en jaillit une qui se partage en deux ruisseaux et fertilise ce coin de la vallée. Quelques minutes au-dessous de l'endroit où l'ou.Noua'îméh débouche des collines occidentales, il y en a deux autres très abondantes: la première, 'Aïn en-Noua-'îméh, sourd de terre avec une grande force et forme immédiatement un ruisseau, qui coule dans l'ouadi du même nom; à quinze pas au sud, jaillit la seconde, 'Aïn ed-Douk. A une petite distance au nord-ouest du village actuel de Jéricho, au pied d'un monticule qui se rattache au dj.Qarantal, on voit l''Aïn es-Soultân, dont l'eau claire et légèrement tiède coule en abondance dans un vieux bassin de pierres de taille. Jadis elle alimentait plusieurs aqueducs, qui partaient de là pour répandre au loin dans la vallée la fertilité et la vie. On l'appelle encore *Fontaine d'Elisée*, en souvenir du prophète qui, au nom du Seigneur, assainit son eau en y jetant du sel [2]. Les bords du ruisseau qui s'en échappe sont couverts de tamaris et de *zizyphus spina Christi*. Plus bas dans la plaine est l''Aïn Hadjlah, qui jaillit au milieu d'un petit bassin de forme circulaire, qu'environne un fourré de broussailles et d'arbres nains; le ruisseau qu'elle forme était autrefois canalisé et fertilisait le sol où elle se perd maintenant.

Du côté de l'est, les sources sont moins nombreuses. On en trouve qui entretiennent l'humidité et une certaine végétation dans le sol; quelques unes sulfureuses et salées bai-

1. Jos., III, 23.
2. II (IV) Reg., II, 19-22.

gnent, dans un terrain marécageux, des touffes de roseaux et des tamaris.

Les villes. — Chose étonnante et presque unique dans l'histoire, cette vallée, arrosée par un fleuve aux eaux abondantes, aux rives extrêmement fertiles, coupée de torrents qui peuvent s'étendre en canaux, enrichie de sources qui humectent le sol, cette vallée n'a vu surgir que quelques villes. Nous ne parlons que du Ghôr. Et encore semblent-elles avoir fui les bords immédiats du fleuve, qui n'en possédèrent jamais une seule, petite ou grande. La raison en est sans doute la chaleur torride, qui, des débuts du printemps à la fin de l'automne, fait une fournaise de cette profonde dépression. Il faut ajouter à cela l'inutilité d'un cours d'eau tortueux et rapide qui, n'ayant jamais été navigable, n'a pu servir aux transports, aux échanges, au commerce. Peut-être aussi les bêtes sauvages, dont les fourrés qui l'entourent ont de tout temps été le repaire, en ont-elles éloigné l'homme. Les villes ont donc cherché sur des plateaux plus élevés, à l'abri des contreforts montagneux, des sites moins brûlés et plus sûrs, un air plus sain.

Du côté de l'ouest, deux cités importantes ont été, dans les deux plaines qui élargissent la vallée au nord et au sud, les clefs de la Palestine cisjordane : Bethsan et Jéricho.

Bethsan (héb. *Bêt Še'ân*, « maison du repos » ou, par contraction, *Bêt Šân*), connue dès le XIV^e^ siècle avant notre ère sous le nom assyrien de *Bît-sa-a-ni*, appelée *Scythopolis* après une invasion des Scythes au VII^e^ siècle, a repris avec les Arabes son antique dénomination, *Beisân* reproduisant l'hébreu, en passant probablement par le talmudique *Bêšân* ou *Bayšân*. Eloignée du Jourdain de 7 kilomètres environ, élevée d'une centaine de mètres au-dessus du bas-fond où il serpente, Beisân occupe une situation stratégique des plus remarquables, gardant, d'un côté, les passages du fleuve, et, de l'autre, les routes qui montent vers la plaine d'Esdrelon. Les courants d'air que lui envoie cette plaine la garantissent des ardeurs

tropicales, et, avec le nahr Djâloud, de nombreux canaux lui amènent une eau abondante et saine. Les ruines dont le sol est parsemé, anciennes murailles, hippodrome, théâtre, nécropoles, colonnes éparses, montrent l'étendue et l'importance de l'antique cité. Les fouilles pratiquées actuellement sur son acropole, le *tell el-Ḥoṣn*, la colline de « la forteresse », apporteront de nouvelles lumières sur ses lointaines origines [1]. Après les gloires du passé, Beisân était tombée dans la plus profonde obscurité. Elle se relève aujourd'hui, grâce au chemin de fer de Khaïfa à Damas.

Jéricho (héb. *Yerêḥô* et *Yeriḥô*, auj. *er-Riḥâ*, ou *Erîḥâ*) fut bâtie primitivement, non pas là où se trouve le village actuel, mais plus haut, au nord-ouest. Des fouilles pratiquées en 1907-1909 sur le mamelon Tell es-Soultân, qui domine à l'ouest la fontaine de même nom, ont mis au jour les vestiges de l'antique cité cananéenne, détruite par Josué [2]. De forme elliptique, elle était protégée par une double enceinte, très puissante, dont les soubassements ont été retrouvés sur les deux tiers du périmètre. Elle possédait au nord une acropole, munie d'une double muraille. Ces découvertes archéologiques confirment les données de l'Ecriture sur l'histoire de la ville, qui, renversée vers le XV^e^ siècle avant Jésus-Christ, fut rebâtie vers le IX^e^ [3]. La Jéricho d'Hérode se trouvait plus bas, sur le bord de l'ou. Qelt. Ce roi l'agrandit et l'embellit de monuments somptueux; il en fit une ville de plaisance pour lui et ses amis. A la beauté des édifices, en effet, s'ajoutaient

1. Cf. *Revue biblique*, 1922, p. 111-115; 1923, p. 430-441; 1926, p. 124-126, compte rendu des fouilles américaines à Beisân.

2. Jos., VI.

3. Voir I (III) Reg., XVI 34, ce qui est dit de la reconstruction de Jéricho par Hiel de Béthel. Sur les fouilles, cf. *Revue biblique*, 1908, p. 120-122; 1909, p. 270-279; 1910, p. 404-417; et l'ouvrage de E. Sellin et C. Watzinger, *Jéricho; die Ergebnisse der Ausgrabungen*, in-4° de 190 pages, avec planches et figures. Leipzig, Hinrichs, 1913, t. XXII des publications scientifiques de la *Deutsche Orient-Gesellschaft*.

les charmes de la nature : magnifiques jardins arrosés par de nombreux canaux, ombragés par des plantations de palmiers, qui avaient fait donner à la ville le nom de *civitas palmarum* [1], rafraîchis par de grandes piscines qui tempéraient les ardeurs de l'été. Un hippodrome et un théâtre donnaient à la cité hérodienne l'aspect d'une brillante cité. Notre-Seigneur dut y passer plusieurs fois, en prenant, comme les Galiléens qui voulaient éviter le territoire des Samaritains, le chemin de la Pérée pour monter à Jérusalem. Les Evangiles ne mentionnent que son dernier passage, avec l'épisode de Zachée et la guérison des deux aveugles [2]. La mosaïque de Mâdaba représente Jéricho comme une ville importante, flanquée de tours carrées et environnées de palmiers.

Au nord de cette antique cité, les périodes hasmonéenne et hérodienne virent s'échelonner dans la plaine plusieurs villes aujourd'hui disparues ou dont on ne retrouve que quelques traces. *Archélaïs*, fondée par Archélaüs, fils d'Hérode le Grand, semble avoir été, d'après Josèphe [3], au bout de l'aqueduc de Neara, ce qui nous mène dans la région de Kh. el'Aoudjéh et-taḥtâni. La carte de Mâdaba la place, en effet, dans le voisinage et au sud de la suivante, dont le nom a parfaitement subsisté. *Phasaélis* est l'une des fondations d'Hérode le Grand dans la vallée du Jourdain, à laquelle il voulut attacher le nom de son frère Phasaël. Son intention était d'en faire le centre d'une exploitation agricole au milieu d'une terre jusque là déserte et inculte. Il réussit. Josèphe et Pline vantent les palmeraies de Phasaélis, le goût succulent de ses dattes, le parfum de ses roses [4]. Le Kh. Faṣâ'îl, avec ses ruines assez étendues, en reproduit le nom et en marque le site. Plus haut, le Qarn Ṣartabéh, qui attire le regard de tous les points de la vallée et dont le sommet offre un si beau panorama, con-

1. Jud., I, 16; III, 13.
2. Luc. XVIII, 35-43; XIX, 1-28; Matth.. XX, 29-34.
3. Josèphe, *Ant. jud.*, XVII, XIII, 1.
4. Josèphe, *Ant. jud.*, XVIII, II, 2; Pline. *Hist. nat.*, XIII, 2, 9.

serve les vestiges de la forteresse de l'*Alexandreion*, construit par Alexandre Jannée, qui lui donna son nom. Elle tint tête quelque temps aux Romains et finit par être rasée. Elle resta en ruines jusqu'au jour où Hérode en confia la restauration à son frère Phéroras. Elle devint la cachette de ses trésors et le tombeau de ses deux fils, Alexandre et Aristobule, qu'il avait fait assassiner. Enfin, au nord de ce point, était *Coréa*, dont le nom subsiste encore en celui de Qerâouâ, aux environs de Tell Mazâr.

Sur la rive gauche, la vallée du Jourdain posséda, principalement dans la partie inférieure, plus fertile, quelques vieilles cités. Bethjésimoth (héb. : *Bêt-hayešîmôt*, « maison des déserts ») fut une des villes de Séhon, roi d'Hésébon, qui échut à la tribu de Ruben [1]. Elle se retrouve aujourd'hui dans *Kh. Souéiméh*, à 2 kilomètres au nord-est de la mer Morte, et n'est plus qu'un amas de pierres sur lequel viennent quelquefois camper les Bédouins de la contrée. Bétharan (héb. *Bêt hârân* et plus justement sans doute, *Bêt hârâm*, « la maison de la hauteur »), prise également sur Séhon par les Hébreux, fut cédée à la tribu de Gad [2]. On l'identifie avec *Tell er-Râméh*, mamelon qui s'élève au-dessus de la plaine, au nord de Kh. Souéiméh. C'est la *Beth-Ramthâ* araméenne, la *Livias* romaine, Abelsatim (héb. *'Abêl haššiṭṭîm*, « le pré des acacias », appelée aussi par abréviation *Šiṭṭîm*), est une localité près de laquelle les Israélites campèrent avant de franchir le Jourdain [3]. On la cherche à Tell Kefrein. Plus haut encore était Bethnemra (héb. *Bêt Nimrâh* ou simplement *Nimrâh*), une des « villes fortes » données aux Gadites, et voisine de Betharan [4]. On la retrouve sous le même nom de Tell Nimrîn, mais elle n'est plus qu'un monticule portant quelques débris de pierres taillées, un tronçon de colonnes et quelques tombes musul-

1. Jos., XII, 3; XIII, 20.
2. Num., XXXII, 36; Jos., XIII, 27.
3. Num., XXXIII, 49.
4. Num., XXXII, 4, 36; Jos., XIII, 27.

manes. Le Tell ed-Dâmiéh, situé à un kilomètre et demi à l'est du gué de même nom, représente la ville d'Adom (héb. *'Adâm*) auprès de laquelle les eaux du Jourdain « s'arrêtèrent et s'élevèrent en un monceau » quand les Hébreux passèrent miraculeusement le fleuve [1]. Suivant une ingénieuse conjecture relative au texte de I (III) Reg., VII, 46, c'est au « gué de 'Adâm » que Salomon fit fondre les colonnes et les ustensiles du Temple [2]. La Soccoth (héb. *Sukkôt*, « tentes ») dont il est question dans le même texte et ailleurs est identifiée par le Talmud avec *Tar'ala*, qui est l'actuel *Tell Deir 'Alla*. Enfin le plus considérable des abris fortifiés bâtis sur le Jourdain était, d'après Josèphe [3], *Amathus*. Connue dans le Talmud sous le nom de *'Amathô*, cette localité y est identifiée avec Saphon que le livre de Josué mentionne à côté de Soccoth [4]. Le Tell 'Amtâ ou 'Ammatâ actuel en conserve exactement le nom et quelques ruines.

Telle est toute la vie qui, jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, anima cette vallée du Jourdain. Quel contraste de solitude et de silence avec les grandes vallées du Nil, du Tigre et de l'Euphrate ! Il est vrai que les conditions physiques et conséquemment celles de la vie y furent tout autres. Il n'est donc pas étonnant que l'histoire y soit différente. Mais il faut ajouter aussi que, dans les desseins de Dieu, ce fossé matériel devait être également un fossé moral, une des barrières qui, avec la mer, les montagnes et le désert, devaient enfermer le peuple monothéiste dans un cercle étroit, à l'abri de la contagion païenne. Bien que deux tribus et demie aient, pendant un certain temps, prolongé à l'est le peuple de Dieu, le fleuve et sa vallée n'en ont pas moins été pour le gros de la nation une frontière protectrice contre le contact dangereux du

1. Jos., III, 16.

2. Cf. Lagrange, *Le livre des Juges*, Paris, 1903, p. 139, conjecture de Moore.

3. Josèphe, *Ant. jud.*, XIII, XIII, 3.

4. Jos., XIII, 27.

paganisme. Les enfants d'Israël eurent bien de la peine à résister au ferment cananéen qu'ils avaient laissé subsister au milieu d'eux; que fût-il advenu s'ils avaient été envahis par la splendeur de cultes plus entraînants, comme ceux de l'Egypte et de l'Assyrie?

CHAPITRE II

LE JOURDAIN

Les sources du Jourdain. — Le cours du fleuve. — Le Jourdain dans l'histoire.

POUR avoir une idée complète de la vallée du Jourdain, il faut suivre le fleuve depuis son origine jusqu'à son embouchure dans la mer Morte.

Le Jourdain porte en hébreu un nom bien caractéristique de son cours : *hay-Yardên* signifie « le descendant » (rac. *yârad*). La description qui suit en montrera toute l'exactitude. Si les Arabes, dans leurs vieilles chroniques, l'appellent *el-Ourdoun*, par une défiguration de l'hébreu, ils lui donnent depuis longtemps le nom de *Cherî'at el-Kebîréh*, « le grand abreuvoir ». Il naît des neiges éternelles de l'Hermon, que les anciens écrivains nomment *Djébel et-Teldj*, « Mont de la neige ». Cette montagne, sous les rayons du soleil, accumule dans ses flancs d'immenses réservoirs qui s'écoulent par les vallées et les canaux souterrains pour se répandre au bas de ses pentes en ruisseaux jaillissants. Parmi ces sources, on en distingue trois principales à l'origine du fleuve.

Les sources du Jourdain. — La première, la plus septentrionale, se trouve dans l'Anti-Liban, près du village d'Hasbéya, situé dans une des vallées latérales de l'ou.et-Teim. Elle sort, à 563 mètres d'altitude, du pied d'un rocher de basalte, d'où elle se précipite en cascade pittoresque pour former un large ruisseau, le nahr el-Ḥaṣbâni. Son cours im-

pétueux se dirige, à travers une gorge profonde, vers la plaine fertile qu'il arrose au pied des montagnes galiléennes. Il se grossit des nombreuses sources qui jaillissent de l'Anti-Liban et de l'Hermon, de plusieurs affluents qui lui apportent le tribut de leurs eaux.

La seconde prend naissance à une altitude de 153 mètres, à Tell el-Qadi, « la colline du Juge », qui est l'emplacement de l'ancienne ville de Dan (l'arabe *Qadi* = l'héb. *Dân*). A l'ouest de ce monticule, de forme quadrangulaire avec coins arrondis, s'échappe, entre les roches basaltiques, au milieu d'épais buissons de lauriers-roses, une large source dont l'eau est d'une fraîcheur glaciale et d'une extrême limpidité. Elle forme un ruisseau qui se précipite à travers un épais fourré de platanes, de vignes grimpantes, de roseaux gigantesques et de hautes herbes, et perce, au sud-ouest, les flancs de la colline. Vers l'angle nord-ouest, une autre aussi considérable répand ses eaux froides et transparentes dans un grand bassin entouré d'agnus-castus et de plantes herbacées de toute hauteur. Le ruisseau qu'elle produit va rejoindre le premier vers le sud, et tous deux réunis prennent le nom de *nahr Leddân*, mot qui semble n'être qu'une corruption de *ed-Dân* ou Dan. C'est cette branche de fleuve que Josèphe appelle « le petit Jourdain [1] ». Elle fournit, en effet, trois fois plus d'eau que le nahr Ḥaṣbâni, et deux fois plus que le nahr Banias, auquel elle se joint plus bas. Le Leddân n'est plus, à son confluent, qu'à 45 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La troisième est celle de Banias, à quarante minutes environ à l'est de Tell el-Qadi, à 329 mètres d'altitude. Banias, l'ancienne Panéas ou Césarée de Philippe, est une sorte de Tivoli où l'on entend partout le murmure des ruisseaux, des cascades qui tombent au milieu des fleurs, sous les grands peupliers, les platanes et les figuiers. Au nord-ouest du village, à la base d'un grand rocher calcaire, s'ouvre une large caverne, aujourd'hui obstruée par d'énormes blocs de pierre

1. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, 1, 1.

et portant encore les restes de niches et d'inscriptions qui la consacraient au dieu Pan. Au-dessous, à quelques mètres des éboulements, sourdent de divers côtés des eaux abondantes et claires. Elles donnent aussitôt naissance à un ruisseau qui, sous le nom de nahr Banias, se précipite, en mugissant, au milieu des débris de rochers et des ruines d'anciens édifices, puis se cache derrière un rideau d'épaisse végétation, pour aller, dans la direction du sud-ouest, rejoindre les deux autres. Le nahr Banias a une pente moyenne de 28 mètres par kilomètre.

Le cours du fleuve. — Le confluent des trois rivières se trouve à peu près à 8 kilomètres de Tell el-Qadi. Le Jourdain ne tarde pas alors à atteindre la plaine de Houléh, où il forme le petit lac de même nom. De ce lac à celui de Tibériade, sur une distance d'environ 16 kilomètres, la pente est très rapide, ce qui se comprend, puisque le niveau va de 2 mètres au-dessus de la Méditerranée à 208 au-dessous. Au djisr Benât Ya'qoub, « pont des Filles de Jacob », composé de trois arches en basalte, le fleuve a environ 25 mètres de largeur. A partir de là, la dépression s'accentue. Alors, mugissant, écumant, il se précipite vers le sud, le long de la gorge resserrée que laissent entre elles les montagnes de Safed et de Gaulanitide. Entré, 3 kilomètres avant d'arriver au lac de Tibériade, dans la plaine d'el-Baṭihah, il ralentit sa course et devient sinueux jusqu'à son embouchure, du côté de l'est, dans le second lac qu'il alimente.

Il sort de ce lac à son extrémité sud-ouest. Par ses nombreux méandres, il justifie la description de Pline : *Amnis... ambitiosus*, « fleuve sinueux » qui se montre aux habitants de ses bords comme s'il ne se rendait qu'à regret au lac Asphaltite, lac affreux où il finit par s'absorber et perdre ses eaux renommées, en les mélangeant à des eaux pestilentielles [1]. Ces sinuosités sont telles qu'elles font plus que tripler la lon-

1. Pline, *Hist. nat.*, V, 15.

gueur de son cours, qui, depuis sa sortie du lac de Génésareth jusqu'à la mer Morte, est, en ligne droite, de 104 kilomètres. Ses eaux agitées et plus ou moins limoneuses se précipitent avec rapidité et forment, aux brusques détours, des remous qu'il est dangereux de chercher à franchir à la nage.

Cependant « à sa sortie du lac de Tibériade, le Jourdain a toutes les allures d'une jolie rivière, claire, chantante, avec des îlots ornés d'arbustes et des rives arrondies couvertes de gazon »[1]. Il vient bientôt se heurter avec fracas aux piles d'un pont ruiné qui, à l'époque romaine, suivant la carte de Peutinger, mettait Gadara en communication directe avec Tibériade, et s'appelle aujourd'hui Oumm el-Qanâtîr, « la mère des arches ». A moins d'un kilomètre plus loin, se trouvent les ruines d'un autre pont, nommé djisr es-Sidd, dont six piles en pierres de basalte et ciment très dur émergent du fleuve. Plusieurs gués permettent le passage en cette région.

« Au-dessous du djisr es-Sidd jusqu'au confluent du Yarmouk, le Jourdain se montre déjà le plus capricieux des cours d'eau : tantôt il se resserre et bondit en cataractes, formant des rapides et des tourbillons, tantôt, comme pour reprendre haleine, il s'étend majestueusement entre des rives que sépare une distance supérieure à 60 mètres, se faisant alors guéable à l'instar des plus tranquilles rivières de plaine »[2]. Le *Yarmouk*, qui l'égale presque en grandeur, est son plus grand affluent oriental. C'est l'ancien *Hiéromax*, appelé aujourd'hui *Cheri'at el-Menadhiréh* « l'abreuvoir des Menadhiréh », nom d'une tribu qui campe sur ses rives. A un kilomètre et demi environ au-dessous de son embouchure, se trouve un vieux pont en pierres volcaniques, composé d'une grande arche en ogive et de deux plus petites. C'est le djisr el-Moudjâmi', « pont du rassemblement », ainsi appelé à cause des divers chemins qui y aboutissaient et de la fréquente réunion des

1. F.-M. Abel, *Exploration de la vallée du Jourdain*, dans la *Revue biblique*, 1912, p. 402.

2. F.-M. Abel, *ibid.*, p. 403.

caravanes qu'attirait aux alentours la présence de l'eau potable [1]. Ce fut de tout temps la route qui conduisit de Bethsan à Damas et longtemps le seul pont praticable entre le lac de Tibériade et la mer Morte. Deux torrents de montagne viennent ensuite apporter au Jourdain leur tribut : à l'ouest, l'ou. el-Biréh, qui descend du mont Thabor; à l'est, l'ou. el-Arab, qui s'échappe du pays de Galaad. Le nahr Djaloud, qui prend sa source au pied du Gelboé, le rejoint au-dessus de Béisân.

Le fleuve, dont les eaux tumultueuses se heurtent constamment à de brusques tournants et se mêlent à celles des nombreux ruisseaux de la plaine, perd peu à peu de sa limpidité. Continuant sa course, il rencontre ensuite, sur sa rive gauche, son plus grand tributaire après le Yarmouk, le *nahr ez-Zerqa*, le Jaboc de la Bible, qui coule impétueusement dans une large vallée, entre deux lignes de lauriers-roses. Un peu au-dessous de son embouchure, se trouve le gué connu sous le nom de Dâmiéh, en amont duquel on voit les ruines d'un vieux pont, aujourd'hui en dehors du lit actuel du Jourdain, preuve évidente d'un fait constaté en d'autres endroits, que le fleuve a souvent changé son cours dans le Ghôr. Plus bas, il reçoit un de ses principaux affluents occidentaux, l'ou. Far'a, qui prend sa source au nord-est de l'Ebal et du Garizim.

Le cours inférieur du Jourdain, à partir de Qarn Ṣartabéh, continue à être très rapide. Mais, à mesure que son lit s'élargit, allant de 37 ou 38 mètres à 75 mètres à son embouchure, avant de se diviser en deux branches, les remous diminuent avec la profondeur de l'eau, qui n'a plus qu'un mètre environ aux abords de la mer Morte. Ses affluents, sur la rive droite, sont : l'ou. Faṣa'îl, l'ou. el-Aoudjéh, l'ou.en-Nouaîméh et l'ou. el-Qelt; sur la rive gauche; l'ou.Nimrîn, l'ou.Kefrein et l'ou. Hesbôn. Depuis 1885, il existe sur le Jourdain, au nord-est de Jéricho, un pont de bois, situé près de l'embouchure de l'ou. en-Nouaîméh, sur la route du Salt. A une centaine de mètres en aval, on a, depuis la guerre, construit le

1. Immédiatement au sud se trouve le viaduc du chemin de fer.

pont Allenby, à armature de fer. Le fleuve déverse ses eaux dans la mer Morte par deux bras marécageux, et son apport serait, dit-on, de plus de six millions de litres par jour.

Le Jourdain n'est ni le fleuve jaune qui ne se distingue que par le mouvement du sable de ses deux rives, tel que l'a décrit Châteaubriand, ni la rivière aux eaux limpides qu'ont vue d'autres voyageurs. Son aspect varie selon certaines époques de l'année. Lorsque la fonte des neiges et les pluies torrentielles qui dévalent par tous les ouadis ont enflé son cours, il devient trouble, croît de plusieurs mètres, ronge l'argile de ses bords et transporte jusqu'à son embouchure, avec des arbres déracinés, une masse de débris. Mais, en été, ses eaux se clarifient, sans se dégager complètement du limon déposé sur les rives. Elles sont agréables à boire. Cependant, comme elles coulent assez longtemps sur d'anciens dépôts de la mer Morte, elles gardent, principalement dans le cours inférieur, une certaine proportion de sels qui les distingue de celles des autres fleuves.

La crue, produite par la fonte des neiges, jointe aux pluies de janvier et de février, arrive parfois, quand elle atteint son plein, à remplir tout le Zôr. Mais elle ne commence en cette partie que lorsque le lac de Tibériade, qui fait l'office de régulateur, a suffisamment élevé son propre niveau. C'est pendant cette période, à l'époque de la moisson, où « le Jourdain déborde par-dessus toutes les rives » [1], que les Hébreux durent le franchir, ce qui rendait le passage plus difficile et le miracle plus éclatant.

Le Jourdain dans l'histoire. — Singulier dans la nature, le Jourdain ne l'est pas moins dans l'histoire, par la gloire qui, d'un coup, l'a fait sortir de l'obscurité de longs siècles. A part l'événement miraculeux qui ouvrit un jour aux Israélites, à travers son lit desséché, les portes de la Terre Promise, rien de plus vulgaire que la place qu'il tient dans l'Ancien Tes-

1. Jos., III, 15. En raison de la chaleur qui règne dans la vallée du Jourdain, la moisson commence vers la fin d'avril.

tament. Il n'est, dans l'ensemble des textes où il est cité, qu'une ligne géographique destinée à déterminer certains points *supra, circa, trans Jordanem.* Il est le fleuve de séparation que « l'on passe » pour aller d'une rive sur l'autre. Voilà pourquoi les faits qui le concernent se concentrent autour de ses gués. Comme il n'eut jamais de ponts avant l'époque romaine, que ses rapides ne permirent jamais la navigation, qu'il semble même n'avoir jamais porté un simple bac, et que les relations étaient pourtant fréquentes entre les habitants des deux rives, un seul moyen de le franchir restait aux caravanes et aux troupes armées : profiter des endroits où le volume d'eau et la lenteur du courant laissent une voie sans danger.

Ces gués sont nombreux; on en compte plus de cinquante du lac de Tibériade à la mer Morte. Ils abondent surtout aux environs de la plaine de Béisân. On comprend dès lors comment Madianites, Amalécites, nomades de l'Orient envahissaient, par cette voie, la Palestine occidentale, et venaient camper dans la riche plaine d'Esdrelon [1]. Un des principaux, plus bas, est celui de Damiéh, à l'embouchure du Jaboc. C'est par là que dut passer Jacob dans son voyage de Mésopotamie, à l'aller et au retour. Moins nombreux sur le cours inférieur, il s'en trouve cependant quelques-uns qui reliaient la Judée au pays de Moab. Au-dessous de l'embouchure de l'ou. Nimrîn, près du pont de bois, est le makhadet el-Ghôraniyéh, le seul gué central du désert de Judée, établi sur une roche qui s'étend à travers le courant du fleuve, et de tout temps le plus fréquenté. Plus bas, en descendant vers la mer Morte, on rencontre le makhadet Ḥadjla, délaissé aujourd'hui à la suite d'un éboulement de la rive orientale, et le m. el-Ḥenou, dangereux pour ceux qui ne savent pas nager.

Malgré ces moyens de le franchir, le Jourdain n'en restait pas moins une véritable barrière contre l'envahissement de la Palestine par une multitude comme celle des Hébreux, encombrée de femmes, d'enfants et de troupeaux. Un autre obs-

1. Jud., VI, 33; VII, 12, 24.

tacle s'opposait à leur passage, la crue du fleuve [1], qui offre toujours un réel danger. Les habitants de Jéricho considéraient sans doute cet obstacle comme insurmontable, sans quoi, après avoir lancé des émissaires à la poursuite des espions hébreux vers les gués du Jourdain [2], ils auraient pris de solides précautions pour garder le passage et arrêter Israël.

Il fallait donc une intervention divine pour que le peuple hébreu pût accomplir une œuvre humainement impraticable. Le récit en est grandiose et tout imprégné du caractère surnaturel de l'événement, qui eut lieu vis-à-vis de Jéricho [3].

Chose étonnante, les chants inspirés d'Israël ne font qu'une brève allusion à ce fait miraculeux, qui, après celui de la mer Rouge, rappelait pourtant d'une manière si éloquente, la fidèle et puissante protection de Dieu [4]. Poètes et prophètes n'ont pas été plus inspirés par la luxuriante végétation des rives du Jourdain, qui, comme un énorme serpent vert, déroule au sein du pays ses anneaux tortueux. Il est seulement question, trois fois dans Jérémie, une fois dans Zacharie, de ce que la Vulgate appelle *superbia Jordanis* [5]. « L'orgueil du Jourdain », *ge'ôn hay-Yardên*, est, non pas sa crue, comme l'ont prétendu certains interprètes, mais la magnificence des fourrés qui l'entourent, les halliers d'où sortent les lions. La Genèse cependant célèbre la beauté et la fertilité du « cercle du Jourdain », *kikkar hay-Yardên*, c'est-à-dire de la partie inférieure de la plaine, qui « était, avant que Yahvé eût détruit Sodome et Gomorrhe, un pays entièrement arrosé, comme le jardin de Yahvé, comme la terre d'Egypte du côté de Soar » [6].

Pour donner au Jourdain une place désormais ineffaçable dans les annales religieuses de l'humanité, la gloire d'un fleuve

1. Jos., III, 15.
2. Jos., II, 7.
3. Jos., III, IV.
4. Ps. CXIII (héb. CXIV), 3, 5.
5. Jer., XII, 5; XLIX, 19; L, 44; Zech., XI, 3.
6. Gen., XIII, 10, 11, 12. Voir ce qui est dit plus loin de la mer Morte.

sacré, il fallait le baptême de Notre-Seigneur. On a, jusqu'à nos jours, cherché l'emplacement exact de cette scène. De bonne heure, la piété des fidèles s'en préoccupa. La tradition fixée aux environs de Jéricho, varia. Les indications des Synoptiques sont vagues, donnant comme théâtre de la prédication et du baptême de Jean, « le désert », ou « le désert de Judée », ou « toute la région du Jourdain » [1]. Seul saint Jean est précis, en disant que « les choses se passèrent à Béthanie, *au-delà* du Jourdain, où Jean baptisait » [2]. Mais, dès le temps d'Origène, qui lisait Bethabara, tout souvenir de cette Béthanie avait disparu. Ce qui est certain cependant, c'est qu'elle était à l'orient, et non à l'occident du fleuve. Il paraît très probable que le R. P. Féderlin, des missionnaires d'Alger, l'a retrouvée en 1908, à un endroit ruiné qu'il nomme *Kh. Tell el-Medech*. Ce tell est situé à environ 40 minutes du pont moderne de *Ghôraniyéh*, au nord-est, sur la rive droite de l'ou. Nimrîn, à environ 300 mètres du Jourdain. Il porte des restes de constructions et domine les ruines d'un village où apparaissent, émergeant à peine du sol, les arasements d'une centaine d'habitations, et dont le sol est parsemé de fragments de poterie ancienne. Ce lieu devait être primitivement un poste militaire, destiné à protéger les routes suivies par les caravanes, aboutissant au gué central du cours inférieur du Jourdain. A proximité du fleuve, il était censé faire partie du « désert de Judée » [3].

1. Marc, I, 4; Matth., III, 1; Luc, III, 3.

2. Jos., I, 28.

3. P. Féderlin, *Béthanie de Pérée*, dans la revue *Jérusalem*, Paris, 24 février 1909, p. 305-319, et tirage à part.

LE LAC HOULÉH ET LE LAC DE TIBÉRIADE

Le lac Houléh. — Le lac de Tibériade.

Le lac Houléh. — Le premier lac formé par le Jourdain est appelé *baḥr el-Ḥouléh*. C'est le « lac Sémechonite » de Josèphe, qui signale dans la même contrée Οὐλάθα, dont le nom semble bien l'équivalent de *Houléh* et de *Houltâ'* que mentionne le Talmud [1]. On le regarde généralement comme étant « les eaux de Mérom », près desquelles Josué rencontra et défit les rois confédérés du nord de Canaan [2].

Ce petit lac a la forme d'un triangle, dont la base serait au nord et le sommet au sud. Elevé seulement de 2 mètres au-dessus de la Méditerranée, il a de 5 à 6 kilomètres de long, et, en moyenne, autant de large, pendant la période des basses eaux; en hiver et au printemps, il déborde souvent à une grande distance. Sa profondeur varie de 3 à 5 mètres. L'eau en est très limpide, mais malsaine à cause des détritus organiques qu'elle renferme. Elle nourrit des poissons en très grande quantité; à sa surface nagent des pélicans, des canards, et surtout de nombreuses grèbes. Le rivage, dont il est très difficile d'appro-

1. Josèphe, *Ant. jud.*, V, v, 1; XV, x, 3; *Bell. jud.*, III, x, 7; IV, i, 1; A. Neubauer, *La géographie du Talmud*, p. 24, 27.
2. Jos., XI, 5, 7.

cher, est formé par un grand nombre de petits îlots couverts de roseaux élevés et de magnifiques touffes de papyrus, hautes de 2 à 3 mètres. Sur ces bords, où l'eau n'est pas profonde, des milliers de poissons s'agitent entre les feuilles énormes des nénuphars et des nymphéas. Les épais fourrés de roseaux et de papyrus qui entourent le lac deviennent une vraie forêt sur le terrain qui l'avoisine au nord. Là, ce sont des marécages parsemés de petits lacs, où il est impossible de s'aventurer, et à travers lesquels le Jourdain trace son cours sinueux. Le bahr el-Houléh a été étudié par un Anglais, Macgregor, qui monté sur une périssoire, a pu le parcourir en tous sens [1].

Le lac de Tibériade. — Bien autrement important par son étendue, sa beauté, son histoire, est le second bassin que forme le Jourdain. Appelé dans l'Ancien Testament *Yâm Kinnéréth* ou *Kinnᵉrôth* « mer de Cénéreth » [2], peut-être, d'après une étymologie contestable, en raison de sa forme qui imite celle du *Kinnôr*, la cithare antique, il porte, dans le Nouveau, les noms de « mer de Galilée » [3], « lac de Génésareth » [4], et « mer de Tibériade » [5]. C'est aujourd'hui le *bahr Tabariyéh*.

Sa forme est celle d'un ovale irrégulier, dont le grand diamètre est directement nord-sud. Renflé vers le nord, il ressemblerait assez, suivant la comparaison moins poétique d'un Anglais, à une poire, *pear-shape*, dont la queue serait tournée en bas. Il y a presque les dimensions du lac de Neuchâtel. Sa longueur est d'un peu plus de 5 lieues (20 kilom. 824), et sa largeur moyenne de plus de 2 lieues (9 kilom. 255). Sa plus grande profondeur ne dépasse guère 50 mètres, et elle va en diminuant vers le sud. Cependant, vers le milieu du grand bassin septentrional, en face de l'embouchure du Jourdain

1. Macgregor, *The Rob Roy on the Jordan*, Londres, 1869, p. 278-305.
2. Num., XXXIV, 11; Jos., XII, 3; XIII, 27.
3. Matth., IV, 18; XV, 29; Marc, I, 16; VII, 31; Joa., VI, 1.
4. Luc, V, 1.
5. Joa., XXI, 1.

d'un côté et de l'ou.es-Semak de l'autre, on a cru trouver des fonds de 250 mètres; mais il est possible que les sondes aient été influencées par le courant rapide du Jourdain, courant qui se fait sentir jusqu'à plusieurs kilomètres en avant dans l'estuaire. La saison des pluies élève d'environ 1 mètre le niveau du lac.

Cette magnifique nappe d'eau est admirablement encadrée par les montagnes d'alentour, qui rappellent celles dont les hauteurs encaissent le lac du Bourget. Du côté de l'est et du sud-est, s'étendent de hautes falaises, élevées de 300 à 400 mètres, qui portent le plateau du Djôlân, dont les cônes volcaniques se profilent jusqu'au Grand Hermon. Ces escarpements orientaux se dressent au-dessus de la mer en pentes arrondies, beaucoup moins tourmentées qu'auprès de la mer Morte. Ils ne sont coupés que par quelques ouadis, dont les deux principaux sont l'ou. Fîq, en face de Tibériade, et l'ou. es-Semak, à peu près en face d'El-Medjdel (Magdala). Au nord-ouest, le paysage est dominé par la montagne verdoyante qui porte Safed, dont les maisons blanches couronnent le sommet, *civitas supra montem posita*[1]. Plus bas cependant, le rivage occidental s'élargit et s'arrondit en une gracieuse plaine appelée aujourd'hui *el-Ghouéir*, « le petit Ghôr », qui faisait autrefois partie de « la terre de Génésareth » ou « Génésar »[2]. La côte se referme ensuite avec les collines d'El-Hamma et de Hattîn, et enfin, au-dessous de Tibériade, elle s'élève par plateaux successifs vers le Thabor. Ce versant de l'ouest laisse couler vers le lac des cours d'eau plus nombreux qui s'ajoutent au Jourdain pour l'alimenter.

Ces cours d'eau sont, en commençant par le nord : l'ou. el-'Amoud, qui descend de Meiron et de Safed; l'ou. er-Rabadiyéh, qui vient du nord-ouest, et l'ou. el-Hamâm, ou « des pigeons », dont les eaux cependant n'arrivent guère jusqu'au lac, utilisées, pendant l'été, pour l'arrosage des immenses jar-

1. Matth., V, 14.
2. Matth., XIV, 34; Marc, VI, 53,

dins potagers du village de Medjdel, et, pendant l'hiver, perdues dans la plaine. Cette « vallée des pigeons » tire son nom des nuées de pigeons sauvages qui nichent dans les crevasses et les cavernes des rochers.

Aux ouadis s'ajoutent plusieurs sources très puissantes. Ce sont d'abord celles d'"Aïn et-Tabgha, qui jaillissent du sol tout près du rivage, et avec une telle abondance qu'elles faisaient autrefois tourner plusieurs moulins. Leur température oscille entre 29° et 32° centigrades, et les chaleurs de l'été ne diminuent pas sensiblement la quantité d'eau qu'elles fournissent. L'"Aïn et-Tîn, la « fontaine des figuiers », ainsi nommée d'un gigantesque figuier sauvage qui l'ombrageait, prend naissance au pied d'une falaise escarpée, et, avant de se déverser dans le lac, forme une petite lagune couverte de roseaux et de papyrus. L'"Aïn el-Madaouarah, la « fontaine ronde », nom qui lui vient du bassin circulaire dans lequel ses eaux sont recueillies, sourd, non loin de Medjdel, au pied des collines qui bordent à l'ouest la plaine de Ghouéir, qu'elle arrose sur une longueur d'un kilomètre. C'est un véritable aquarium, où de nombreuses espèces de poissons se jouent dans ses eaux tièdes et limpides. Au sud de Medjdel, l'"Aïn el-Fouliyéh forme un large ruisseau qui se précipite avec bruit dans le lac. Enfin les dernières grandes sources qui se rencontrent sur la côte occidentale sont les sources thermales de Tibériade, situées à environ 2 kilomètres au sud de cette ville.

L'eau du lac, légère, « douce au goût et très agréable à boire », comme l'attestait déjà Josèphe [1], est ordinairement d'un beau bleu, mais, pendant l'été, elle reflète la couleur rouge sombre des pentes montagneuses, alors dénudées de toute verdure, et, avec un ciel couvert ou pendant un orage, elle devient d'un violet foncé. Elle a été de tout temps renommée pour l'abondance et l'excellence des poissons qu'elle nourrit. Les plus caractéristiques et les plus nombreux sont les *Chromis*, dont on compte huit espèces. La plupart incu-

1. Josèphe, *Bell. jud.*, III, x, 7.

bent leurs œufs gros et verdâtres et élèvent leurs petits dans l'intérieur de la bouche. Les principales espèces sont : *Chromis niloticus*, une des plus répandues dans tout le bassin du Jourdain; *Chromis Tiberiadis; Chromis Simonis; Chromis Flavii-Josephi; Hemichromis sacer*. Une seconde famille est celle des *Cyprinides*, dont les eaux de la Palestine renferment une vingtaine d'espèces. Une troisième, celle des *Silurides* n'est représentée que par une espèce, le *Clarias macracanthus*, qui atteint souvent 1 mètre et plus de longueur.

Il n'est pas rare de rencontrer dans la mer de Galilée, comme dans les autres, d'énormes bancs de poissons. C'est un de ces bancs que la toute-puissance du Sauveur amena un jour sous le filet de Saint Pierre, ou que sa science divine lui fit découvrir [1]. Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est que le caractère miraculeux du fait ressort admirablement de l'attitude des Apôtres. Ces hommes connaissaient leur lac depuis longtemps, et n'étaient pas sans y avoir réussi d'excellents coups de filet. Loin d'attribuer celui-ci au hasard ou à leurs efforts personnels, ils le regardèrent si bien comme l'effet de l'intervention surnaturelle de Jésus « que la stupeur les envahit », frayeur religieuse qui s'empare de l'homme en face du divin.

Ces eaux du lac sont parfois agitées par de violentes tempêtes. Les vents, en effet, tombent assez subitement sur cette cuvette entourée de montagnes, et, comme les mers intérieures, sujette à ces accidents. « Il n'est pas rare de voir dans l'espace d'une demi-heure sa surface, calme et lisse comme de l'huile auparavant, se couvrir de vagues écumantes. C'est surtout le cas pour la zone septentrionale, où les étroites vallées de l'ouest et de l'est établissent des espèces de cheminées à courant d'air très fort, par lesquelles les vents de l'est et de l'ouest se précipitent avec vigueur sur le lac... Quand le lac est agité, il l'est plus ou moins dans toute son étendue, avec cette différence que par les vents de l'est et de l'ouest le mouvement des vagues est plus accentué dans la partie nord, tandis que, par

1. Luc, V, 1-11.

le vent du sud, toute la surface s'émeut fortement, et il se produit des vagues de plus de 2 mètres de hauteur »[1].

Le niveau du lac de Tibériade, d'après les mesures les plus exactes, est à 212 mètres au-dessous de la Méditerranée. C'est à cette situation qu'est due la température exceptionnelle dont jouissent ses bords, et qui annonce déjà celle de la plaine de Jéricho et de la mer Morte. Pendant l'été, à l'ombre et vers le milieu du jour, elle oscille, en moyenne, entre 32° et 33° centigrades, avec des nuits assez fraîches. En hiver, elle descend à 10°, parfois jusqu'à 5°. Est-il étonnant qu'une terre ainsi rafraîchie par des eaux abondantes et chauffée par un soleil brûlant se couvre des plantes les plus variées? Aujourd'hui encore, malgré son délaissement, elle rappelle ce qu'elle fut aux jours de sa splendeur, alors que ses brillantes cités enfermaient une population active et adonnée au commerce. Le joyau en était la plaine de Génésar, le Ghouéir actuel. Voici le tableau qu'en trace Josèphe : « Sur le bord du lac de Genésar, s'étend une région du même nom, aussi admirable par sa nature que par sa beauté. Dans son sol fécond prospèrent toutes les sortes d'arbres qu'y plantent ses habitants. Son heureux climat est favorable aux plus divers : les noyers, arbres des froides régions, y poussent en grande quantité; de même les palmiers qui exigent la chaleur. A côté d'eux croissent les figuiers et les oliviers, qui aiment un air tempéré. On dirait que la nature a concentré tous ses efforts pour réunir en ces lieux ses produits les plus opposés, et comme une gracieuse dispute des diverses saisons de l'année, chacune d'elles revendiquant cette région comme sienne. Non seulement elle produit les fruits les plus variés, que l'on ne croirait pas y trouver, mais elle les garde au-delà de toute attente : ainsi elle fournit les plus excellents, les raisins et les figues, pendant dix

1. Dom Zéphyrin Biever, *Au bord du lac de Tibériade*, dans les *Conférences de Saint-Étienne*, 1909-1910, Paris, 1910, p. 120-121. Voir le récit de la tempête apaisée, Matth., VIII, 23-27; Marc, IV 35-40; Luc, VIII, 22-25.

mois sans interruption, et les autres fruits y viennent en même temps toute l'année »[1].

Cette splendeur n'est plus. Le noyer a disparu, l'olivier ne se trouve plus qu'à l'état sauvage au bord du lac, et la vigne n'est plus représentée que par quelques ceps; quelques palmiers seulement élèvent encore leurs têtes gracieuses au-dessus des jardins et de la ville de Tibériade. La nature cependant reste avec un fond de richesse qui récompenserait merveilleusement la main assez active et assez ingénieuse pour l'exploiter.

Tibériade est l'unique ville qui baigne aujourd'hui ses pieds dans les eaux du lac. Elle occupe l'extrémité d'une petite plaine qui s'étend sur une longueur d'une lieue environ, entre les collines occidentales et le rivage. Elle est fermée de trois côtés par une enceinte massive, flanquée de tours, mais, en bien des points, percée de vastes brèches. Fondée, entre l'an 20 et l'an 30 de notre ère, par Hérode Antipas, qui lui donna le nom de l'empereur Tibère, son protecteur, elle fut dotée de toute sorte de privilèges et devint la capitale de la Galilée. Somptueusement bâtie, elle était, avec son palais royal, son amphithéâtre, les bains chauds de l'antique Emmaüs, un séjour délicieux, qui attirait une foule d'étrangers. Après la ruine de Jérusalem, elle fut un des centres de réunion de la nation juive et le siège d'une école célèbre.

Alors aussi, dans la courbe de quatre lieues environ que forment les bords du lac, depuis cette ville jusqu'à l'embouchure du Jourdain, se trouvaient les cités dont parle l'Evangile : Magdala, la patrie de Marie-Madeleine; Capharnaüm, « la cité de Jésus »; Corozaïn. Elles étendaient sur la verdure de la plaine ou des collines leurs blanches murailles, le long de la côte occidentale, car, sur la rive opposée, les rochers n'offrent d'autre accès que les gorges par où se précipitent les torrents d'hiver. Sur la rive gauche du Jourdain était Bethsaïda-Julias. C'était donc, au lieu du silence et du désert d'au-

1. Josèphe, *Bell. jud.*, III, x, 8.

jourd'hui, l'animation et la vie, qui faisaient de cette contrée un des coins les plus ravissants et les plus importants de la Palestine.

Quelle est l'origine du bassin que nous venons d'étudier? Sa nature volcanique est incontestable. Les sources chaudes de Tibériade, les sources tièdes de Tabgha, la fréquence des tremblements de terre et la présence des basaltes qui couvrent la côte le démontrent suffisamment. Il a dû se former au moment où les puissantes masses volcaniques du Djôlân et celles de Safed se sont soulevées à travers les couches crétacées des plateaux environnants.

CHAPITRE IV

LA MER MORTE

Description de la mer Morte. — Régime des eaux. — Origine de la Mer Morte.

QUEL contraste entre le lac de Tibériade et la mer Morte, le dernier, le plus bas et le plus considérable des trois bassins que forme le Jourdain!

La mer Morte représente ordinairement à l'esprit l'image de la désolation, d'un « lieu d'horreur et de vaste solitude », où la nature, devenue l'instrument de la justice divine, a gardé l'ineffaçable empreinte de la malédiction. Tout contribue à donner cette idée : le nom même et les souvenirs qui se rattachent à ce petit coin de terre, les crimes des hommes que les éléments du ciel, unis à ceux de la terre, punissent par la plus effroyable catastrophe.

Il est certain que, si l'on compare ce lac perdu dans un désert à celui de Galilée ou à ceux près desquels on va, en France, en Italie et en Suisse, chercher des rives enchanteresses, un air pur et la gaieté, on peut dire qu'il y a la différence de la mort à la vie. Deux murailles de montagnes dénudées l'enferment à l'est et à l'ouest. Nulle ville sur ses bords, aucun mouvement de bateaux sur ses flots, à part le va-et-vient de celui qui, du nord, dessert la région du Kérak, nulle vie dans son sein. On croyait même autrefois que les oiseaux du ciel ne pouvaient s'aventurer au-dessus de cette mer empoisonnée sans être frappés de mort. C'est faux; mais il n'en est pas

moins vrai qu'il y a là le silence du désert, presque un tombeau.

Cependant la première impression n'est pas si triste; la réalité apporte un correctif à l'idée préconçue. Cette nappe d'eau tranquille, dont la limpidité, sur les bords, vous tenterait d'en boire, brille au soleil comme un miroir de cristal. Les crêtes qui l'entourent se reflètent dans ses flots tantôt bleus, tantôt verts, et, sous les rayons d'une lumière éblouissante et pure, les rochers prennent une variété de coloris, du rouge sombre à la blancheur éclatante, qui donne au tableau un aspect grandiose. L'aridité des montagnes et la teinte sévère des rochers nus sont adoucies çà et là par des bouquets de verdure, saules, tamaris, acacias, qui forment couronne autour des fontaines, sur les bords des torrents dans les bas-fonds bien arrosés.

La mer Morte est le plus ordinairement appelée dans l'Ancien Testament *yâm ham-mélaḥ*, « la mer de sel », en raison de la qualité de ses eaux [1]. Josèphe la nomme, en raison de l'asphalte qu'elle contient, « lac Asphaltite » [2]. Le nom de « mer Morte », motivé par l'absence de tout être vivant dans ses eaux, semble avoir été mis en usage, chez les Grecs, par Pausanias et Galien, et, chez les Latins, par Justin, ou plutôt par Trogue-Pompée, dont il résume l'ouvrage [3]. Les Arabes lui donnent communément celui de *baḥr el-Lût*, « mer de Lot », patriarche dont Mahomet a reproduit l'histoire dans le Coran, et dont le nom est resté pour eux comme inséparable de cette région maudite.

Description de la mer Morte. — De forme allongée, elle va directement du nord au sud, avec une légère inclinaison de la pointe septentrionale vers le nord-est. Cette forme serait régulière, bien arrondie aux deux bouts, si le bassin

1. Gen., XIV, 3; Jos., XII, 3; XVIII, 19, etc.
2. Josèphe, *Ant. jud.*, I, IX; IV, V, 1; IX, X, 1, etc.
3. Pausanias, V, 7; Galien, IV, 19; Justin, XXXVI, 3.

n'était divisé dans sa longueur en deux parties inégales par une presqu'île généralement appelée *el-Lisân*, « la Langue », parce qu'elle ressemble à une langue tirée et relevée du bout. C'est une bande de terre qui se détache de la côte orientale et coupe le lac aux deux tiers, projetant à son extrémité deux pointes orientées du nord-est au sud-ouest, et formant avec la rive opposée un détroit large de 4 à 5 kilomètres. La portion septentrionale du bassin est longue de 45 kilomètres; celle du sud constitue une lagune ovale, dont nous étudions plus loin la disposition particulière. Dans son ensemble, le lac a une longueur de 75 kilomètres, et sa plus grande largeur est de 16 kilomètres. Sa superficie peut être évaluée en moyenne à 926 kilomètres carrés. Deux chaînes de montagnes ou de collines le bornent à l'est et à l'ouest. D'un côté, elles tombent à pic, en plus d'un point, jusqu'à ses flots, qu'elles dominent de 1.000 à 1.200 mètres, profondément déchiquetées par d'étroites, quelquefois de larges fissures, qui servent de passage à de nombreux torrents; ce sont les monts de Moab. De l'autre, elles descendent en plan incliné, moins abruptes, mais plus arides, moins profondément coupées, mais ravinées aussi par les ouadis dont les eaux temporaires courent sur des lits de galets, à travers des ravins sauvages; c'est le désert de Juda.

Ses rives en zigzags longent le pied des falaises, ne laissant en certains endroits qu'un peu d'espace où l'on puisse cheminer. Au nord-ouest même, la masse imposante du Râs Fechkha, dont les rochers abrupts plongent dans la mer, ferme complètement la route côtière. A une demi-heure au nord de ce cap, une source du même nom, 'Aïn Fechkha, entourée de fourrés de roseaux, déverse dans le lac son eau légèrement sulfureuse, ayant une température de 27°. La route se rouvre au sud, et conduit bientôt à l'estuaire de l'ou. en-Nâr, l'antique Cédron, dont un bouquet d'arbres agrémente les dunes. Le littoral, courant ensuite au pied de la muraille des rochers arides, s'élargit en une petite plaine pierreuse, où débouche l'ou. el-Ghoueir, et au sud de laquelle l''aïn Ghoueir écoule

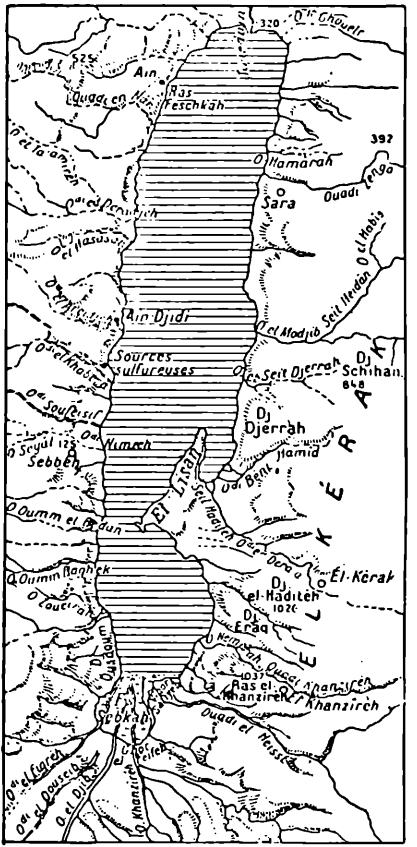


FIG. 9. — *La mer Morte.*

ses eaux abondantes sous une jungle de roseaux. Resserré de nouveau entre les parois de la montagne et la mer, il voit jaillir la source tiède d'"aïn Trabéh, une des plus chargées des éléments chimiques qui se retrouvent dans la mer Morte. Plus bas, l'ou. Darâdjéh creuse une large dépression agrémentée d'un bouquet de roseaux et de tamaris, puis une plage sablonneuse forme l'embouchure de l'ou. el-Ḥaṣaṣa.

Après le râs Fechkha, un éperon rocheux, qui descend à pic dans la mer, le râs Merṣed vient encore fermer le littoral, que coupe plus bas l'ou. Seder. Entre ce dernier et l'ou. el-Areidjéh la côte basse est dominée par le coteau d'"Aïn Djedi, l'ancienne Engaddi, au sommet duquel jaillit « la fontaine du Chevreau ». Il faut aller ensuite vers Sebbéh pour trouver la plage la plus spacieuse du bord occidental; elle s'étend de l'ou. Habra à l'ou. el-Hafâf sur une longueur de 12 à 15 kilomètres, atteignant jusqu'à 5 kilomètres de large. Elle est coupée par plusieurs lits de torrents, ou. Maḥras, ou. Seyal, ou. ez-Zounoud, qui n'enlèvent rien à la désolante aridité de cette région. Au-dessus de la plaine se dresse l'imposante masse du rocher escarpé, dénudé, dominant de plus de 500 mètres le lac Asphaltite, et qui porta autrefois *Masada*, dont la forteresse, réputée imprenable, fut le dernier rempart et le tombeau de la nation juive [1]. Ce rocher de Sebbéh garde encore des ruines impressionnantes. En avançant vers le sud, la montagne se rapproche de la mer et laisse passage à plusieurs ouadis, parmi lesquels l'ou. Oumm Bagheq est le seul endroit au sud d'Engaddi où l'on trouve de l'eau potable. Enfin, à la pointe sud-ouest, le lac est bordé par la montagne de sel qui conserve encore le nom de Sodome, le *dj. Ousdoum*. Isolée de la chaîne des monts de Judée, elle a 6 kilomètres de long, avec une base qui atteint 1 kilomètre de large et se compose d'une couche de sel gemme dont l'épaisseur varie de 20 à 50 mètres.

La baie méridionale confine aux marais salins de la Sebkhah, de 10 kilomètres de long, sur 6 de large, traversés par

1. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, VIII, IX.

une série de cours d'eau, dont les principaux sont l'ou. el-Djeib et l'ou. Fiqréh, qui, dans la direction du sud-ouest au nord-est, amènent les eaux de l'Arabah et des plateaux voisins.

En remontant vers le nord, à travers le Ghôr es-Ṣâfiyéh, la côte, bien qu'accidentée, est praticable. Elle est coupée par l'ou. el-Qerahy, terme de l'ou. el-Hésa, l'ancien torrent de Zared [1], à l'embouchure duquel on cherche l'emplacement de Ségor (héb. *Ṣô'ar*), ville de la Pentapole [2]. Plus haut l'ou. Nemeira rappelle par son nom même les « eaux de Nemrim » (héb. *mê-Nimrîm*) dont parlent Isaïe et Jérémie et qui se trouvaient au pays de Moab [3]. Au-delà du golfe du Ghôr el-Mezra'a, la plage s'élargit, et les ouadis Benî Ḥammidéh, Djerrah, Sebaiyéh, débouchant à quelque distance à l'intérieur des terres, répandent leurs eaux temporaires sur les terrains fertiles de la plaine. La structure géologique de l'ou. Benî Ḥammidéh, avec les dépôts arénacés qui en forment les parois, montre que le niveau de la mer Morte s'élevait à une certaine époque d'une centaine de mètres au-dessus du niveau actuel.

La montagne se rapproche ensuite de la mer, et c'est par l'énorme fissure d'une muraille à pic que l'ou. el-Modjîb y déverse ses eaux. Son embouchure ressemble à une porte flanquée de gigantesques pylônes, taillés dans des assises superposées de basalte, de marnes, de calcaires et de grès. C'est le torrent d'*Arnon*, qui formait la limite septentrionale du pays de Moab et le séparait du royaume des Amorrhéens, et, plus tard, marqua la frontière méridionale du territoire conquis de ce côté par les Israélites [4]. Il est, après le Jourdain, le plus puissant tributaire de la mer Morte.

La côte s'ouvre plus haut en un vaste amphithéâtre fermé à

1. Num., XXI, 12; Deut., II, 14.
2. Gen., XIX, 22, 23, 30.
3. Is., XV, 6; Jer., XLVIII, 34.
4. Num., XXI, 13, 24, 26; Jud., XI, 18, 22; Deut., II, 24, 36; III, 8, 12, 16, etc.

l'est par un rempart de montagnes dont les replis renferment des coulées de roches volcaniques. Des dépôts d'incrustation marquent les lits des anciens courants d'eau chaude, et des vestiges de constructions, une antique station balnéaire. Ce site, en effet, appelé *az-Zârah* représente *Callirhoé*, célèbre dans l'antiquité par ses eaux thermales [1].

A peu de distance au nord, le principal tributaire du lac après l'Arnon, le Zerqa Mâ'în, sortant d'un profond couloir de la montagne, termine son cours impétueux sur une plage de graviers, de sables et débris de roches diverses. Enfin, après les ouadis Heiléh et Menšaléh, l'ou. Ghouéir se jette dans la mer vis-à-vis d''Aïn Fechkha. A la pointe nord-est, il existe une source d'eau chaude, 'Aïn Souéiméh.

Le rivage nord de la mer Morte est un bas-fond stérile, imprégné de sel, plus ou moins boueux suivant la saison, qui peut être considéré comme le bassin aujourd'hui desséché d'une nappe d'eau, sorte de lagune formée par le mélange des eaux du lac avec celles du Jourdain. Il reste encore une partie de cette lagune, qui s'étend vers le fleuve, sur une longueur d'environ 4 kilomètres, et se cache derrière un épais rideau de roseaux. Cette « langue de mer » [2] avait pour pendant au midi celle de la Sebkha.

Régime des eaux. — La mer Morte reçoit ainsi toutes les eaux d'une région considérable; son bassin présente un développement de 360 kilomètres dans sa longueur, avec une largeur qui va jusqu'à 100 kilomètres. Il est difficile d'estimer exactement l'apport du Jourdain et des autres tributaires: Le courant du grand fleuve est marqué au milieu du lac par une traînée jaune qui s'épure à mesure qu'elle avance vers le sud, et il reste encore très sensible jusqu'à la Lisân. A lui seul, croit-on, il verse journellement, au moins à certaines époques de l'année, 6.500.000 tonnes d'eau, ou, selon d'autres éva-

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XVII, VI, 5; Pline, *Hist. nat.*, V, 16.
2. Jos., XV, 2; XVIII, 19.

luations, 95 mètres cubes par seconde. Un volume à peu près égal est fourni par tous les torrents réunis qui aboutissent au bassin, de l'ouest, du sud et de l'est. Si, en raison de la nature et de la déclivité des terrains, le versant judéen est plus aride que le versant moabite, il faut tenir compte aussi des eaux qui s'infiltrent dans la mer par des sources de profondeur.

On prétend que, s'il ne se produisait aucune évaporation, l'eau du Jourdain seule ferait monter le niveau du lac de plus d'un centimètre par jour [1]. Les conditions atmosphériques, vents et température, de même que la nature des matières contenues dans l'eau entrent ici en jeu. La chaleur intense qui règne, en été, dans cette profonde dépression, fermée à l'est et à l'ouest par de hautes parois de rochers, fait du lac une sorte de chaudière dont l'évaporation est extrêmement puissante. M. Lortet l'estime à la quantité d'eau fournie chaque jour par le Jourdain [2]. Mais elle est naturellement moins forte en hiver, alors qu'au contraire les torrents, nourris par des pluies plus ou moins abondantes, donnent un apport plus considérable. Le niveau monte donc généralement de décembre à avril. Il baisse progressivement dans l'autre partie de l'année, où les ouadis sont presque toujours à sec et les rayons du soleil brûlants. Il varie aussi selon les années sèches ou pluvieuses. Il est certain que, depuis trois quarts de siècle, il s'est élevé, comme le prouve la curieuse histoire de l'îlot appelé *Roudjm el-Bahr* « le monceau de la mer », situé à la pointe nord. En 1848, Lynch y trouve une petite presqu'île bien marquée; en 1851, M. de Saulcy, une petite île séparée de la terre par une eau peu profonde, que les chevaux traversent sans difficulté. En 1858, Tristram voit qu'on peut gagner l'île presque à pieds secs, par une rangée de pierres. De 1861 à 1864, le Frère Liévin constate que l'eau monte graduelle-

1. Cf. Max Blanckenhorn, *Studien über das Klima des Jordantals*, dans la *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, Leipzig, 1909, p. 95.

2. Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, dans le *Tour du Monde*, t. XLIII, p. 174.

ment et qu'il devient impossible d'aborder l'îlot autrement qu'à la nage. Depuis 1892, il a disparu.

Le niveau de la mer Morte, comme on l'a déjà dit, est de 392 à 393 mètres *au-dessous* du niveau de la Méditerranée et de la mer Rouge, fait géologique qui ne fut soupçonné ni par les anciens ni par les modernes jusqu'en 1837. La profondeur n'est pas moins étonnante que la dépression; elle présente des phénomènes qui aident singulièrement à découvrir l'origine du lac. Nous connaissons aujourd'hui cette profondeur, grâce surtout aux sondages pratiqués par l'expédition scientifique de Lynch [1]. En suivant le bord occidental, on trouve, jusqu'à 2 kilomètres de la côte, un fond qui se maintient à 25, 35 et 45 mètres, pour tomber immédiatement à 115, 210, 219, 283, et arriver, au point le plus enfoncé de la cavité, à 399 mètres. A moins d'un kilomètre de la côte orientale, au contraire, la profondeur est déjà de 100, 200 mètres, et la progression, beaucoup plus rapide que sur le côté opposé, descend vers le fond de la cuve par des pentes de 331, 336, 347 mètres. La ligne de dépression est donc bien plus accentuée à l'est qu'à l'ouest. Le point le plus profond est à la hauteur du Zerqa Mâ'în. En descendant vers le sud, du côté de la Lisân, les plus grandes profondeurs sont de 356, 344, 254 et 196 mètres. Elles se terminent à la presqu'île. A l'entrée septentrionale du détroit, en effet, au milieu même de la passe on n'arrive plus qu'à 102 mètres au maximum, et la dépression diminue graduellement à mesure qu'on avance vers le sud. A l'issue méridionale, elle n'est plus que de 5 à 6 mètres. Enfin, dans la cavité qui termine la mer, au sud de la Lisân, le fond, même au centre, n'est guère que de 4 mètres. Ce n'est qu'une nappe d'inondation, prolongement du gouffre qui, seul, par ses abîmes, ses courants et les mouvements de ses flots, mérite le nom de mer. Il y a donc deux parties bien dis-

1. F. Lynch, *Narrative of the United States' expedition to the river Jordan and the Dead Sea*, in-8°. Londres, 1849.

tinctes dans le lac Asphaltite. La première est une cuve très profonde, dont la pente est presque à pic au long de la côte orientale, et plus inclinée vers la côte opposée. La seconde n'est en somme qu'un petit étang. Avant de rechercher la cause de ce fait, voyons la nature des eaux du *Baḥr el-Lûṭ*.

Limpides au premier aspect, ces eaux n'ont cependant pas grande transparence, car le fond reste invisible à une petite profondeur. Leur teinte générale, légèrement verdâtre, est due probablement aux matières salines dissoutes ou tenues en suspension à l'état de fines particules. Elles offrent à la bouche un horrible goût, mélange de sedlitz, d'eau de mer et d'huile de pétrole. Elles laissent une efflorescence blanchâtre sur les mains, qui restent gluantes jusqu'à ce que qu'on les trempe dans l'eau douce. D'une densité considérable, elles renferment des chlorures de sodium, de magnésium, de potassium, de calcium, du bromure de magnésium et du sulfate de chaux. Les parties salines qui, dans les autres mers, sont dans la proportion de 4 %, sont ici de 26 1/4 %. On voit combien la Bible a raison d'appeler ce lac *yâm ham-mélaḥ*, « la mer de sel ». Il est reconnu depuis longtemps que les êtres organisés ne peuvent y vivre. Plusieurs voyageurs ont constaté à la surface le singulier phénomène de « la ligne blanche », large bande d'écume qui, en agitation constante et avec des bouillonnements, traverse comme un torrent impétueux la nappe immobile des eaux. On trouve toujours sur les bords une grande quantité de fragments de bitume rejetés par les flots, provenant soit de sources situées profondément sous les eaux, soit des gîtes bitumineux environnants.

Origine de la mer Morte. — Quelle est l'origine de la mer Morte? Se rattache-t-elle, comme on l'a cru souvent, à la catastrophe des villes maudites, Sodome et Gomorrhe? Un fait incontestable au point de vue géologique, c'est que, au moins dans sa partie septentrionale, la plus profonde, elle préexistait à la destruction des cités bibliques. L'étude du ter-

rain, faite par des savants compétents, permet de suivre les différentes phases de sa formation [1].

Les hauts pays de Juda et de Moab, qu'elle sépare aujourd'hui, formaient primitivement un plateau continu, légèrement incliné vers la Méditerranée, régulièrement constitué par des étages de roches volcaniques, de terrains carbonifères, de grès de Nubie, de calcaires cénomanien et sénonien, recouverts de dépôts marins. Or, l'examen stratigraphique, sur les deux rives opposées du lac, donne bien l'idée d'une dislocation, postérieure au dépôt des couches crétacées, et consistant en une traînée de plis brusques et de cassures, qui accompagnent le flanc oriental de l'anticlinal de Bethléhem. En effet, loin de se correspondre d'une rive à l'autre de la mer Morte, comme dans le cas où son bassin aurait été simplement creusé par érosion, les falaises occidentales et orientales du lac n'appartiennent pas au même niveau géologique, et c'est bien là la disposition générale des failles. Tandis que les strates du terrain, du côté de l'orient, gardent leur position horizontale, celles de l'ouest s'inclinent vers la dépression au point de cacher sous le calcaire cénomanien le grès de Nubie et les roches antérieures. De là cette disparité que présentent les deux murailles rocheuses qui ferment la mer Morte, et l'hypothèse qui conduit à l'effondrement d'une clef de voûte.

Le bassin ainsi formé reçut les eaux abondantes de la période pluvio-glaciaire, lesquelles, rongeant le sol du plateau moabite et les flancs de la chaîne judéenne, creusèrent les grands ouadis et leurs ramifications, et firent monter le niveau du lac bien au-delà des limites actuelles. Il s'étendait, en effet,

1. Voir surtout L. Lortet, dans le *Voyage d'exploration à la mer Morte* du duc de Luynes, Paris, t. III, *Géologie*. p. 241-268; Max Blanckenhorn, *Entstehung und Geschichte der Todten Meeres*, dans la *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, Leipzig, t. XIX, 1896. p. 1-59. Ce dernier travail a été analysé par M. de Lapparent dans la *Revue biblique*, 1896, p. 570-574. On peut lire aussi, surtout sur les alentours de la mer Morte, F.-M. Abel, *Une croisière autour de la mer Morte*, Paris, 1911, dont une partie a été publiée dans la *Revue biblique*, 1909 et 1910.

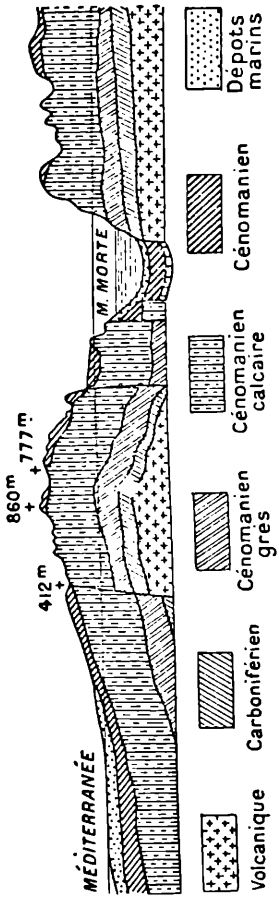


FIG. 10. — *Coupe géologique des environs de la mer Morte.*

au nord, jusqu'au lac de Tibériade, et, au sud, jusqu'à la ligne de partage des eaux de la mer Morte et du golfe d'Aqabah, c'est-à-dire jusqu'au seuil de 250 mètres d'altitude, situé à 110 kilomètres au sud du lac actuel, et qui empêchait toute communication entre la mer intérieure et la mer Rouge. Ce fait est suffisamment prouvé par des dépôts de son ancien lit en quelques endroits.

Après cela, le niveau du lac baissa de 300 mètres, tandis que ses eaux se concentraient au point de déposer le gîte de sel et de gypse que nous avons rencontré sous le nom de dj. Ousdoum, et qui n'est que le reste d'une masse autrefois plus étendue vers l'est. Cette croupe singulière, aux flancs raides et crevassés, se présente comme un hors-d'œuvre au milieu des terrains qui l'entourent.

Pendant qu'en Europe sévissait la seconde époque glaciaire, le niveau du lac remonta de 80 à 100 mètres, et la stagnation des eaux forma, à cette hauteur, une importante terrasse de cailloutis avec gros blocs, dont il est facile de suivre les traces sur les bords occi-

dentaux,en particulier près de Masada et au dj. Qarantal près de Jéricho. Pendant la seconde époque interglaciaire, eurent lieu les épanchements de lave qu'on remarque à l'embouchure de la vallée du Yarmouk et ceux à travers lesquels l'ou. Zerqa a creusé son lit.

A la période volcanique succéda un refroidissement de l'atmosphère, qui occasionna le retour de l'humidité. Alors se produisirent les curieuses dunes de la basse vallée du Jourdain, du Zôr, les dépôts de la Lisân et du nord de l'Arabah. Ces sédiments se présentent, en général, sous la forme d'innombrables feuillets de marne d'un gris clair alternant avec des couches extrêmement minces, de couleur et quelquefois de nature toute différente et souvent exclusivement composées de substances salines, gypse ou argiles salifères, mêlées irrégulièrement de soufre et d'asphalte. Peu cohérents, les terrains ont été découpés par les eaux dans tous les sens au point d'offrir parfois d'étranges aspects, comme ceux de cités détruites ou de forteresses démantelées.

En comparant la structure de la rive occidentale, opposée à la Lisân, et celle de la péninsule elle-même, on peut croire que, à une certaine époque, un même système de dunes fermait complètement la mer Morte au sud. Ce qui prouve en tout cas l'ancienne cohésion de la Lisân et de la côte occidentale, c'est le gué qui les reliait autrefois et que l'on pouvait traverser en n'ayant de l'eau qu'à mi-jambe. C'est le témoignage de Seetzen, Burckhardt, Irby et Mangles.

Il a donc fallu une catastrophe pour amener la destruction ou l'affaissement partiel des anciennes terrasses situées à l'extrémité méridionale du lac Asphaltite, et produire la lagune du sud. Nous arrivons ainsi au dernier épisode de ses origines, à la période historique qui nous met sous les yeux les évènements de la Genèse. En racontant l'expédition de Chodorlahomor et de ses alliés contre les rois de la Pentapole, le livre sacré nous dit que les armées se rencontrèrent « dans la vallée de Siddîm, qui est maintenant la mer de sel ». Or, ajoute-t-il, « la vallée de Siddîm avait beaucoup de puits de

bitume ». Plus loin enfin, il nous apprend que « Yahvé fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu d'auprès de Yahvé, du ciel. Il détruisit ces villes et toute la région (*kikkar*), tous les habitants des villes et les plantes de la terre »[1]. L'opinion la plus probable place ces villes au sud de la mer Morte, et il n'est plus permis de croire qu'elles occupaient l'emplacement même du lac, qui se serait alors formé par l'effondrement du sol. Il existait à l'époque d'Abraham, comme le prouve la géologie, mais il ne comprenait que le grand bassin du nord. La Pentapole devait embrasser dans ses limites le territoire qui confinait au sud de la mer Morte, y compris peut-être la Sebkha, et c'est cette plaine méridionale, autrefois vallée de Siddîm, que la catastrophe de Sodome a dû transformer en un lac peu profond. Les tremblements de terre firent vomir à la surface du sol le bitume, qui, au contact du feu du ciel, s'enflamma; les exhalaisons sulfureuses condensées retombèrent en pluie brûlante sur les villes, qu'elles consumèrent. La plaine s'affaissa et fut envahie par les eaux de la mer, s'échappant à travers la brèche creusée, au sud-ouest, sous la violence des commotions sismiques, par l'effondrement des terrasses qui la fermaient de ce côté. La Genèse, remarquons-le, ne dit pas que les villes maudites ont été submergées par cette mer; elle nous assure qu'elles ont été détruites par une pluie de soufre et de feu. Aussi M. Blanckenhorn conclut-il son important travail en déclarant que les indications de la Bible s'accordent très bien avec les données que fournit l'observation.

1. Gen., XIV, 3, 10; XIX, 24-25.

TROISIÈME SECTION

LA TRANSJORDANE

LA GAULANITIDE (DJÔLÂN)

Le Djôlân. — Sources et rivières. — Les villes.

Le pays qui s'étend à l'est du Jourdain et de la mer Morte n'est qu'un immense plateau parsemé d'éminences isolées, où s'élève sur un seul point un massif de montagnes volcaniques, le dj. Haurân. Mais ce plateau, vu de la Palestine cisjordane, a l'aspect d'une véritable chaîne. Cette disposition physique est très sensible, surtout lorsque, du fond de la vallée du Ghôr, on gravit les pentes abruptes qui l'encaissent à l'est. Après avoir, par exemple, traversé le Jourdain en face de Jéricho, il faut franchir les deux gradins de la montée avant d'atteindre le niveau supérieur où s'étendent les grandes plaines, c'est-à-dire que de 300 à 250 mètres au-dessous de la Méditerranée on arrive à une hauteur de 800 à 900 mètres au-dessus. Si l'on passe le fleuve au djisr el-Moudjâmi', au sud du lac de Tibériade, on va successivement de 150 ou 130 mètres au-dessous de la Méditerranée à 364 mètres au-dessus (Oumm Qeis ou Mqeis), 460 (Abîl), 490 (Et-Ṭourra), 550 (Der'ât), et même 982 ('Aére) au pied du dj. Haurân. La bande du plateau qui se développe de l'Hermon au nord à l'Arnon au sud est divisée en trois parties par deux fossés profonds, le Cheri'at el-Menâdiréh et le nahr ez-Zerqa.

Le Djôlân. — La première partie porte le nom de *Djôlân*. C'est l'ancienne Gaulanitide, qui, à l'époque romaine, était, avec la Batanée, la Trachonitide et l'Auranitide, une des quatre divisions de l'ancien royaume de Basan. Bornée au sud par le Yarmouk, elle s'appuyait à l'ouest sur le lac de Tibériade et le Jourdain, s'étendait vers le nord jusqu'au pied de l'Hermon, et confinait à l'est à la grande plaine du Haurân. Elle rentrait ainsi dans le royaume amorrhéen d'Og, que Josèphe appelle roi de Galadène et de Gaulanitide. Elle était divisée en Gaulanitide supérieure, avec Sogane comme capitale, et Gaulanitide inférieure, avec Gamala. Après la mort d'Hérode le Grand, elle appartint à la tétrarchie de Philippe[1]. Le nom survit dans celui de Sahem el-Djôlân, grand village situé à la limite sud-est de l'ancien pays, et représentant la ville de Gaulon (héb. *Gôlân*), mentionnée dans l'Ancien Testament comme cité de refuge dans la tribu de Manassé oriental, et cité lévitique[2].

Le Djôlân, dans son ensemble, est un plateau qui monte progressivement du sud vers le nord, avec une hauteur moyenne de 700 à 800 mètres au-dessus de la Méditerranée. Comme la Galilée, il est justement divisé, suivant la nature du terrain, en deux parties. La région supérieure, comprenant le nord et le centre, est une contrée pierreuse et sauvage, couverte d'un amas de lave que les nombreux volcans dont elle est parsemée ont répandue dans toutes les directions. Elle est, en effet, caractérisée par une chaîne volcanique d'un aspect singulier, dont les cônes, vus de la Cisjordane, font l'effet de pyramides. Cette chaîne se compose de plusieurs groupes de monts isolés, cratères de volcans éteints. L'un se trouve à l'est, près du nahr er-Rouqqâd; il commence au sud avec le Qouléi'ah (711 m.), se continue avec le tell el-Faras (948 m.), et se termine au nord avec le Ḥâmi Qourṣou (1198 m.), dont la

1. Josèphe, *Ant. jud.*, IV, v, 3; VIII, II, 3; XIII, XV, 4; XVIII, IV, 6; *Bell jud.*, II, XX, 6; III, III, 1, 5; X, 10; IV, I, 1.

2. Deut., IV, 43; Jos., XX, 8; XXI, 27; I Par., VI, 71.

lave atteint El-Qounéitrah. L'autre, qui est comme le prolongement de celui-ci, va dans la direction du nord-ouest et s'élève à 1294 mètres au tell ech-Cheikhah. Un troisième, qui rejoint le second au nord, court parallèlement au premier et comprend tell el-Ahmar (1238 m.), tell Abou en-Neda (1257 m.), tell Abou el-Khanzîr (1164 m.), et tell Abou Yousef (1029 m.). Mais, pour se faire une idée exacte de ces hauteurs, il ne faut pas perdre de vue le niveau du plateau, qu'elles ne dépassent guère en somme que de quelques centaines de mètres. Malgré l'âpreté de son caractère, cette région doit aux dépôts de laves et de cendres une certaine fertilité. Partout où, entre les rochers basaltiques, se trouve un peu de terre, une étonnante végétation fournit aux troupeaux d'excellents pâturages. Aussi les Bédouins recherchent-ils cette contrée, qu'ils appellent *belad er-rabia'*, « pays de verdure ».

Sources et rivières. — A la qualité de l'humus, il faut ajouter l'abondance des eaux. Le Djôlân, comme la Galilée, doit à son voisinage des grandes montagnes syriennes les nombreuses sources qu'il possède. Dans son pourtour oriental, en suivant le cours du nahr er-Rouqqâd, on en trouve plusieurs qui contribuent à alimenter cette rivière. Outre la fontaine initiale, 'aïn el-Beida, citons 'aïn el-'Asal, 'aïn Kôdana 'aïn er-Râfid, 'aïn el-Basâléh. Dans l'intérieur du plateau : 'Ayoun ez-Zouân, au milieu d'une fertile vallée; 'Ayoun Yousef, trois belles sources au pied du tell de même nom, dont les eaux s'en vont dans l'ou.ed-Delhamiyéh; d'autres, 'Ayoun Moukhladi, forment un ruisseau qui descend vers le lac Houléh. A l'extrémité occidentale, en se rapprochant du Jourdain : 'aïn Fît, au nord; plus bas, 'aïn et-Tinéh, 'aïn ed-Dourdâra, etc. Mais c'est principalement le territoire nord-est du lac de Tibériade qui est bien arrosé, grâce aux sources, 'aïn Mousmâr, 'aïn 'Aqel, 'aïn Oumm el-Ledjdjah, qui se répandent à travers la plaine.

En dehors des pâturages, il y a des parties cultivées qui produisent de bonnes récoltes en blé, orge, etc. Le sol dut être

autrefois couvert d'arbres forestiers, comme l'indique le nom de *Sindianéh*, « chêne vert », donné à certains sommets, et comme le prouvent les bois de chênes qu'on trouve encore au pied des tells Abou en-Neda et Abou el-Khanzîr, les taillis qu'on voit sur les pentes de tell el-Ahmar et Ḥâmi Qourṣou.

Le sud du Djôlân n'est pas pierreux comme le nord. La surface rocheuse disparaît graduellement et fait place au sol brun foncé, d'une grande richesse, qui domine dans la plaine du Haurân. Mais les pâturages diminuent, car l'herbe se dessèche très vite en été. Comme les sources permanentes manquent sur le haut plateau, les villages sont le plus souvent bâtis sur le bord de ce plateau, où se trouvent des fontaines abondantes. Bien que cultivée, cette région comprend encore beaucoup de bonne terre en friche. Dénudée dans la partie supérieure, elle devait être boisée autrefois, à en juger d'après certains noms de lieu qui renferment ceux du térébinthe (*boutm*) et du caroubier (*kharroub*), et d'après les vieux arbres isolés qui ont échappé à la hache des habitants.

Le Djôlân est particulièrement sillonné de torrents qui descendent de la ligne de faîte formée par les *tells* signalés plus haut. Le lac Houléh reçoit l'ou. Bedârous et l'ou. Daboura. Au nord-est du lac de Tibériade, à travers la plaine d'El-Bâṭihah, qu'ils inondent en hiver, quatre ouadis, eṣ-Ṣaffah, ed-Dâliyéh, es-Senâm et Djoramâyéh, déversent les eaux que leur envoient une foule d'embranchements dans la direction du sud-ouest et du sud. Sur la côte orientale, on rencontre l'ou. ech-Chouqéiyif, puis l'ou. es-Semak, qui coule au fond d'une large vallée, et, plus bas, l'ou. Fîq, appelé Enghîb à son embouchure. Mais la rivière la plus importante est le nahr er-Rouqqâd, qui contourne le Djôlân dans toute son étendue du côté de l'est. Parti des dernières pentes de l'Hermon, à une altitude de plus de 1.000 mètres, il reçoit bientôt les eaux de l'"aïn Beidâ. Son lit, d'abord peu profond, n'est plus assez large au moment de la fonte des neiges et des grandes pluies; il se creuse profondément au-dessous de Djisr er-Rouqqâd, où il est formé comme par deux murailles perpendiculaires. La val-

lée s'élargit ensuite, et la rivière coule assez rapidement jusqu'à ce qu'elle s'unisse au Cheri'at el-Menâdiréh; en été cependant, ses eaux s'évaporent avant d'arriver là. Le nahr er-Rouqqâd, dont le cours inférieur est bordé de lauriers-roses et d'autres arbustes, reçoit à l'est l'ou. Seisoun.

Le Djôlân possède le seul lac important de la région transjordane. C'est le Birket er-Rân ou er-Râm, le *Phiala* que Josèphe regardait comme une des sources du Jourdain [1]. Il est situé au sud-est de Banias. De forme elliptique très allongée, il est profondément encaissé entre des berges qui dominent sa surface d'une soixantaine de mètres. Entourée de roches basaltiques et de laves, la cuvette dont il remplit le fond a dû être formée par un ancien cratère. Il a 6 kilomètres de tour, et ne doit probablement son origine qu'à l'accumulation des eaux pluviales. A quelques mètres du bord s'étend une ceinture verte de joncs et de carex, tandis que la partie centrale, libre de végétation, paraît remplie d'une eau profonde. Cette eau, quelquefois d'un beau bleu foncé, devient, en hiver et au printemps, trouble et boueuse. Peuplée par des myriades de grenouilles et de sangsues, elle ne renferme pas de poissons.

Les villes. — Le pays a gardé peu de noms anciens. On cherche à Fîq, non loin du lac de Tibériade, la ville d'*Aphec*, où Achab remporta sur Benhadad II, roi de Syrie, une éclatante victoire, et où, plus tard, Joas, fils de Joachaz, roi d'Israël, vainquit Benhadad III [2]. Kefr el-Mâ, situé au nord-est, représenterait, selon certains auteurs, *Alimes*, mentionnée dans une campagne machabéenne avec Casphor, Casphon ou Casphîn, dont le nom est reproduit assez exactement par celui de *Khisfîn*, village qui se trouve au nord du précédent [3], mais l'identification est justement contestée. Sousiyéh, près de

1. Josèphe, *Bell. jud.*, III, x, 7.
2. I (III) Reg., XX, 26, 30; II (IV) Reg., XIII, 17, 25.
3. I Mach., V, 26, 36; II Mach., XII, 13.

Fîq, est, d'après M. Clermont-Ganneau, la *Sousitâ* des Talmuds, l'*Hippos* de Josèphe et de Pline [1]. A l'extrémité nord, Banias est Césarée de Philippe, c'est-à-dire la ville restaurée, embellie et dédiée à Tibère César par le tétrarque Philippe, aux environs de laquelle Notre-Seigneur conféra la primauté à saint Pierre, qui venait de confesser sa divinité [2]. A la pointe nord-est du lac de Tibériade, et-Tell est l'emplacement probable de l'ancienne Bethsaïde, que Josèphe appelle souvent *Julias*, parce que le même tétrarque l'avait transformée en une ville à laquelle il donna le nom de Julia, fille d'Auguste.

Cette région fut cependant bien habitée autrefois, comme le prouvent les vestiges de l'antiquité qu'on y rencontre. Elle possède de remarquables groupes de dolmens : aux environs du djisr er-Rouqqâd, jusqu'à 'Aïn el-Mou'allakah, où le sol pierreux fournissait de nombreux matériaux; plus à l'ouest, au-delà d'el-Qounéitrah; puis, en remontant vers le nord, à la hauteur du lac Houléh. Des ruines plus ou moins étendues, fragments de colonnes, restes de sarcophages et de statues basaltiques, inscriptions, marquent encore la place des vieilles cités. Ainsi en est-il à el-Ahmediyéh, el-Ahsêniyéh, el-'Al, ed-Dikkéh, Fîq, Kefr el-Mâ, Khisfîn, el-Qounéitrah, el-Yehoudiyéh. Parmi les ruines les plus remarquables, il faut signaler celles de Qala'at el-Ḥoṣn, plateau élevé et accidenté, d'où la vue domine le lac de Tibériade. Admirablement fortifié par la nature, il l'était aussi par une enceinte de murailles, dont il subsiste encore des arasements considérables. La ville affectait une forme ovale, et avait environ 1 kilomètre de long sur 350 mètres dans sa partie la plus large. Une rue droite centrale, très reconnaissable, la traversait dans toute sa longueur, c'est-à-dire d'est en ouest. D'énormes tas de matériaux, restes de maisons et d'édifices écroulés, jonchent le sol. On y a cherché la *Gamala* de Josèphe, l'héroïque cité qui, avant de succomber sous les efforts de Vespasien, lui opposa une si vive

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XIV, IV, 4; Pline, *Hist. nat.*, V, 15.
2. Matth., XVI, 13-19.

résistance [1]. Un grand nombre de traits correspondent bien à la description de l'historien juif; mais d'autres, comme l'absence d'une source au dedans et à l'une des extrémités de l'enceinte, et la position de la citadelle font douter de l'identification. Aussi quelques-uns placent-ils ici Hippos de la Décapole, Gamala devant être plutôt localisée à Djemlé sur la rive gauche du nahr er-Rouqqâd [2].

L'importance du pays est encore marquée par les voies romaines qui la sillonnaient. Une première, au nord, partant de Césarée de Philippe, se dirigeait vers l'est, pour remonter ensuite vers Damas. Une seconde descendant du même point vers le sud-est, se bifurquait à el-Qounéitrah avec celle qui, de Damas, allait rejoindre le Jourdain au-dessous du lac Mérom. A peu près à l'extrémité de cette dernière se rattachait une ligne, qui, traversant la contrée d'ouest en est, rejoignait, non loin du nahr er-Rouqqâd, celle qui passait par Khisfîn, el-'Al, Sousiyéh, pour aboutir au Jourdain au-dessous du lac de Tibériade [3].

1. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, 1, 3 as.

2. Sur les localités du Djôlân, voir R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, in-8°, Paris, 1927, p. 381-389.

3. Sur le Djôlân, voir G. Schumacher, *Der Dscholan*, dans la *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, Leipzig, t. IX, 1886, p. 167-368, avec cartes, plans et gravures; traduction anglaise, *The Jaulân*, in-8°, Londres, 1888; *Across the Jordan*, in-8°, Londres, 1886, p. 1-102.

LE PAYS DE GALAAD

L'Adjloun. — Rivières. — Végétation. — Ruines.

La seconde partie du plateau oriental s'appelle l'*Adjloun;* elle s'étend du Cheri'at el-Menâdirċh au nahr ez-Zerqa. La troisième, qui porte le nom de Belqâ, va de ce dernier à l'ou. Môdjib ou Arnon.

L'Adjloun. — L'Adjloun représente sans doute le pays que les enfants de Jacob avaient primitivement et d'une manière vague, appelé Galaad (héb. *Gil'âd*), en souvenir du monument de pierre (héb. *gal'êd*, « monceau de témoignage ») élevé par leur père comme témoin durable de son alliance avec Laban [1]. Mais le nom s'étendit ensuite et, dans sa plus grande extension, alla jusqu'à embrasser tout le territoire concédé à Ruben, à Gad et à la demi-tribu de Manassé, c'est-à-dire de Dan et de l'Hermon, au nord, à l'Arnon, au sud. Il englobait ainsi, avec le Djôlân et l'Adjloun, le Belqâ tout entier. Souvent aussi cependant Galaad est distingué des contrées situées au nord du Yarmouk, Gaulon, Argob et Basan, et de la région moabite, depuis Hésébon jusqu'à l'Arnon. Dans ces limites restreintes, qui sont celles de Galaad proprement dit, le pays renfermait l'Adjloun actuel et la partie septentrionale du Belqâ. On lui donne comme frontière méri-

1. Gen., XXXI, 45-54.

dionale l'ou. Kefrein ou, au plus bas, l'ou Hesbân. Le Jaboc le divisait en deux « moitiés », dont parle la Bible [1]. Sous la domination romaine, le nom de Galaad était tombé dans l'oubli, et la région faisait partie de la *Pérée*, c'est-à-dire l'« au-delà du Jourdain », πέραν τοῦ Ἰορδάνου, locution qui faisait revivre la vieille expression hébraïque : *'éber hay-Yardên* [2].

Le pays de Galaad, ainsi considéré dans sa stricte étendue, limité à l'ouest par le Jourdain, et, à l'est, par la « Route des Pèlerins », est une bande de terre longue d'une centaine de kilomètres et large de trente-cinq à quarante. Il se déploie comme une sorte de rectangle allongé parallèlement au Jourdain, depuis sa sortie du lac de Tibériade jusqu'à près de son embouchure dans la mer Morte. Le calcaire crétacé succède au terrain volcanique, dont on ne trouve plus de lambeaux que dans la contrée moabite.

La région septentrionale ou la première « moitié » de Galaad est un haut plateau irrégulier qui, de la coupure du Cheri'at el-Menâdiréh, monte graduellement vers le sud, de 364 mètres d'altitude à Mqéis, 460 à Abîl, atteint 589 à Beit er-Râs, 528 à Irbîd, et 614 à Tibnéh. Au-dessous de l'ou. Tibnéh, commence la chaîne appelée *dj. Adjloun*, qui s'étend jusqu'au nahr er-Zerqa, et dont le sommet le plus élevé est celui d'Oumm ed-Deredj (1261 m.). Le bord oriental est formé par le dj. ez-Zoumléh et des hauteurs dont quelques points vont de 700 à 900 mètres. La région méridionale ou le nord du Belqâ présente dans l'ensemble un niveau supérieur. Le Salt est à 835 mètres, Khirbet Sâr à 972, Oumm es-Soummâq, à 969. Le massif du dj. Djil'âd a le point le plus élevé au dj. Ocha' (1096 m.). A l'est, on trouve des sommets de 930 mètres (Kôm Yâdjouz) et de 957 (Râs el-Merqeb).

Le dj. Ocha' porte le nom du prophète Osée, parce qu'une croyance musulmane et chrétienne y place son tombeau. C'est là qu'il faut monter pour avoir un des plus beaux panoramas

1. Deut., III, 12; Jos., XII, 2, 5; XIII, 31.
2. Matth., IV, 15, 25; Marc, III, 7, 8; Jos., I, 28; III, 26; X, 40.

du pays. A mesure que l'on gravit les pentes de la montagne, la Palestine cisjordane apparaît dans une partie de son étendue, depuis Jéricho jusqu'au Thabor, surgissant peu à peu des profondeurs de la vallée du Jourdain. Vue au printemps, sous les tons variables de la lumière, elle présente un magnifique tableau. Les pics éloignés, comme le Garizim et l'Ebal, ne dessinent à l'horizon qu'un contour léger dans l'azur du ciel. Mais le massif se détache progressivement avec ses sommets pierreux, ses ravins qui le découpent en tous sens, ses pentes grises et dénudées, ou revêtues de larges tapis de thym et d'herbes sauvages, de buissons épineux et d'arbustes variés. En face, se dresse l'étrange pic de marne, Qarn Ṣarṭabéh, qui s'avance comme un éperon du côté de la plaine du Ghôr. Au fond de celle-ci, une ligne sombre promène ses méandres sur le vert des prairies ou des champs cultivés. Un filet d'or, suivant ses capricieux contours, la sépare comme ferait un ruban sur une longue bande d'étoffe. C'est le Jourdain avec sa double bordure d'arbres et de fourrés épais. A l'est du fleuve, l'œil suit les ondulations du terrain, couronné de crêtes, coupé de nombreux ouadis [1].

Rivières. — Le plateau est, en effet, découpé par des vallées ou torrents qui se dirigent en serpentant vers le Jourdain. La frontière nord est marquée par le cours d'eau le plus important de toute la Transjordane, le Cheri'at el-Menâdirèh, le *Yarmouk* du Talmud et des géographes arabes, le *Hieromices* de Pline, dont Hiéromax n'est qu'une fausse lecture [2]. Descendant du bord septentrional du Haurân, il arrive, après une longue course vers le sud, à Tell el-Ach'ari, où il prend alors la direction de l'ouest jusqu'à sa jonction avec le nahr el-'Allân, qui vient directement du nord. Jusque-là il porte le nom d'ou. el-Ehreir. Il forme ensuite une sorte de boucle qui du sud-ouest remonte vers le nord-ouest, le long de laquelle

1. Cf. C. R. Conder, *Heth and Moab*, Londres, 1889, p. 186-187.

2. Pline, *Hist. nat.*, V, 16; cf. E. Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, Leipzig, 1898, t. II, p. 123.

il reçoit, sur sa gauche, l'ou. Seisoun et l'ou. Chellaléh. Dans la courbe qu'il décrit après, il s'enrichit, sur sa rive droite, des eaux du nahr er-Rouqqâd. Il se précipite enfin, au sud-ouest, vers le Ghôr. C'est une rivière des plus curieuses avec ses multiples méandres et son lit profondément encaissé entre deux murailles de basalte et de calcaire. Obligée de se frayer un chemin au milieu d'un terrain volcanique très tourmenté, elle a dû se déplacer tantôt à droite, tantôt à gauche. Aussi la vallée, que suit le chemin de fer actuel, offre-t-elle des aspects d'un pittoresque parfois grandiose, torrents mugissants et gracieuses cascades, rocs éboulés au pied de pics hardiment élancés, revêtant les formes et les teintes les plus variées, oasis de verdure qui marquent l'embouchure de certains affluents, et où croissent palmiers, tamaris, vignes et lauriers. Sur le cours inférieur de cette rivière, au coude très prononcé qu'elle fait avant de tomber dans la plaine du Jourdain, l'endroit appelé *El-Ḥammêh* est remarquable par ses sources thermales, très renommées chez les Arabes, comme elles l'étaient chez les Romains.

Les torrents de l'Adjloun sont courts, parce qu'ils ne sont que les fossés par où s'égoutte l'extrémité occidentale du plateau syrien. Ce sont, en avançant vers le sud, l'ou. el-'Arab, l'ou el-'Amoud, l'ou. Yâbès. Ce dernier, que plusieurs regardent comme le « torrent de Carith », où se tint caché le prophète Elie [1], coule, bordé de platanes et de lauriers-roses, dans une vallée profonde et peu large, fermée à droite et à gauche, sur une grande partie de son étendue, par des rochers perpendiculaires, dont les flancs recèlent de nombreuses grottes. Les canaux qui en dérivent arrosent en maints endroits des vergers d'arbres fruitiers. Cette vallée a conservé le nom de la ville de Jabès-Galaad (héb. *Yâbêš Gil'âd*), dont le site n'a pas été retrouvé [2]. Plus bas l'on rencontre l'ou. Kafrendji et l'ou. Radjîb.

1. I (III) Reg., XVII, 3.
2. Jud., XXI, 8, 14; I Sam., XI, 1, 9; XXXI, 11; II Sam., II, 4, 5; XXI, 12.

L'Adjloun est séparé du Belqâ par le nahr ez-Zerqâ, ou « la rivière bleue ». C'est l'ancien Jaboc, près duquel Jacob eut avec un ange cette lutte mystérieuse dont il sortit vainqueur, et à la suite de laquelle son nom fut changé en celui d'Israël[1]. Il formait la limite méridionale du royaume d'Og, de Basan, et la limite septentrionale du territoire de Séhon, roi des Amorrhéens[2]. Il commence un peu à l'ouest de 'Ammân, se dirige au nord-est jusqu'au Qal'at ez-Zerqâ, où il reçoit les eaux abondantes de l''aïn ez-Zerqâ, fléchit ensuite au nord-ouest jusqu'à sa jonction avec l'ou. Djérach, décrit ses sinuosités d'est en ouest jusqu'à sa sortie des montagnes, incline enfin au sud-ouest pour aller, à travers le Ghôr, se jeter dans le Jourdain. Outre l'ou. Djérach, il reçoit encore sur son parcours plusieurs courants permanents, et, en hiver, de nombreux torrents; pendant cette saison, il devient même souvent infranchissable. Plus bas, viennent l'ou. es-Sidr, l'ou. el-Abyad, l'ou. er-Retem. Plus important est l'ou. Nimrin, qui prend naissance près du Salt, au cœur des montagnes du Galaad méridional, à une source abondante, qui forme un ruisseau bientôt grossi d'autres petits courants. Il s'appelle ou. Cha'îb avant d'entrer sur le territoire de Tell Nimrîn. Sur un parcours de 6 à 7 kilomètres, il arrose de nombreux vergers; mais, en approchant du Ghôr, son courant, plus rapide, n'arrose plus qu'une double haie de lauriers-roses. Tout au sud enfin, est l'ou. Kefrein, qui a pour affluents l'ou. eṣ-Ṣîr et l'ou. Ḥesbân.

Végétation. — Le pays de Galaad était jadis couvert de vastes forêts de chênes, de térébinthes, mêlés peut-être de quelques cèdres, ce qui fait que Jérémie le compare au Liban[3]. Elles formaient d'épais fourrés, dans lesquels Absalom trouva une mort tragique[4]. Elles produisaient diverses

1. Gen., XXXII, 22-32.
2. Jos., XII, 2; Jud., XI, 22.
3. Jer., XXII, 6.
4. II Sam., XVIII, 6-15.

résines et des baumes précieux, recherchés surtout des Egyptiens, comme le prouve l'histoire des marchands ismaélites qui achetèrent Joseph et l'emmenèrent sur les bords du Nil [1]. Que sont-elles devenues? Après avoir, à la suite des guerres qui dépeuplèrent la contrée, tout envahi, jusqu'aux ruines des antiques cités, elles sont peu à peu tombées sous le fer et le feu. On trouve encore certaines parties boisées qui rappellent les plus belles de la Palestine cisjordane. Mais des bois impénétrables d'autrefois, il ne reste plus rien. Si l'on rencontre parfois des chênes d'une hauteur et d'une envergure remarquables, ils sont rares. Cependant, près des sources et des cours d'eau, croissent des taillis d'arbres divers, des buissons d'arbustes, d'autant plus vivaces que le terrain est mieux arrosé.

Galaad fut aussi de tout temps un admirable pays de pâturages. A peine les Israélites y eurent-ils mis le pied, que ceux des tribus de Ruben et de Gad le convoitèrent pour leurs nombreux troupeaux et l'obtinrent en partage [2]. Salomon comparait la chevelure de la bien-aimée à un troupeau de chèvres suspendues aux flancs de la montagne de Galaad [3]. Aujourd'hui encore, lorsque l'herbe fait défaut ailleurs, les Bédouins y amènent en troupes innombrables leurs brebis, leurs chèvres, leurs bœufs et leurs chameaux. En certains endroits, l'herbe y croît avec une telle abondance qu'on dirait des champs ensemencés. Si l'on rencontre des terrains en friche, dénudés ou pierreux, l'on en voit aussi de cultivés sur les pentes douces, dans les plaines, où viennent facilement le blé, l'orge et d'autres céréales. La terre végétale, de couleur brunâtre, est fertile. Cependant la culture disparaît peu à peu à mesure qu'on avance vers l'est. Au printemps, le sol se couvre d'un tapis de verdure et de fleurs que les premiers rayons du soleil d'été flétrissent bien vite.

1. Gen., XXXVII, 26-36. Voir aussi Jer., VIII, 22; XLVI, 11.
2. Num., XXXII, 1, 29. Cf. Michée, VII, 14.
3. Cant., IV, 1; VI, 4.

En somme, cette contrée, moins habitée que celle qui lui fait pendant de l'autre côté du Jourdain, a un aspect plus sauvage et moins varié : ses hauts plateaux n'offrent pas le contraste des montagnes et des grandes plaines de la Palestine. C'est le même sol, qui prodiguerait ses richesses à un travail facile, à une main intelligente et active. C'est la terre du nomade, du pâturage, des vastes forêts d'autrefois, comme la cisjordane est la terre du sédentaire, des champs cultivés, de l'olivier et du figuier.

Ruines. — Mais Galaad l'emporte sur la Palestine par la splendeur des ruines qu'il renferme. Alors que, de l'autre côté du Jourdain, les vieilles cités, même gréco-romaines, ont disparu ou sont ensevelies sous un linceul de terre, elles étalent ici des richesses archéologiques qui font encore l'admiration du voyageur. Les conquêtes d'Alexandre amenèrent dans ce pays, avec de nombreux colons, la civilisation et l'art grecs, et la domination romaine donna aux monuments leur dernier lustre. Sur les points importants, les ressauts du terrain furent utilisés pour y établir des forteresses, autour desquelles s'élevèrent des villes dont les restes indiquent l'antique beauté.

Ainsi, sur l'éperon nord-ouest de ce massif, près du village actuel de *Mqéis*, Gadara constituait une place stratégique des plus importantes. Le plateau central qui la portait offre les vestiges de la citadelle avec ses tours d'angles, les restes de deux théâtres, situés l'un à l'ouest, l'autre au nord, le premier mieux conservé, avec ses gradins de basalte, formant un hémicycle au-dessous duquel s'ouvrent les vomitoires. En dehors de cette enceinte, on rencontre des sarcophages ornés de guirlandes de fleurs, des grottes funéraires dont l'entrée est parfois agrémentée de panneaux à moulures ou de différents motifs d'ornementation.

Plus au sud, sur le rebord de la vallée du Jourdain, *Kh. Fahil* représente le nom et le site de l'ancienne Pella. Une éminence porte encore les ruines des remparts. A l'ouest, sont celles d'une basilique et celles de la principale nécropole de

la ville. L'acropole, dont les arasements sont seuls visibles, se dressait sur une colline appelée aujourd'hui tell el-Hosn.

Mais c'est à *Djérach*, au sud-est de ce dernier point, à la frontière orientale du pays, qu'il faut aller pour contempler le plus bel ensemble de ruines. C'est là l'antique Gérasa, une des principales villes de la Décapole [1]. Au sein d'une vallée qui forme un magnifique amphithéâtre découpé dans la montagne, elle est traversée par un joli ruisseau, dont la rive occidentale est plus haute et plus escarpée que la rive orientale. C'est sur la première que se trouvent les monuments les plus remarquables. Si ces ruines n'ont pas la splendeur de Palmyre et de Baalbek, elles n'en offrent pas moins un aspect grandiose. Une enceinte, dont des blocs du beau calcaire du pays tracent encore le circuit, renferme, dans son étendue de 4 à 5 kilomètres, avec des pans de murailles écroulées, des rangées de colonnes dont les fûts élancés sont comme les jalons de pierre ou de marbre qui dessinent la belle ordonnance des vieux édifices, des rues et des places. Au sud, un temple périptère, un grand théâtre ouvert sur le panorama de la ville, un forum entouré d'une colonnade d'ordre ionique, d'où partait une longue « rue droite », qui, bordée de colonnes pour la plupart corinthiennes, traversait d'un bout à l'autre la cité et coupait deux autres rues à angle droit; plus haut, vers le centre, un vaste temple, précédé de propylées; au-dessus, un autre théâtre; en dehors de l'enceinte, vers le sud, un arc de triomphe à trois baies, tel est, en deux traits, le tableau de ces merveilles de l'antiquité, qui dorment à la lisière du désert.

Avec Djérach, les ruines les plus importantes à l'est du Jourdain sont celles d'*'Ammân*, à l'extrémité sud-est du pays. Nous sommes là sur un site biblique, et des plus anciens. Il est facile, en effet, de reconnaître dans 'Ammân le nom de l'ancienne capitale des Ammonites, Rabbath-Ammon (héb. *Rabbat benê-'Ammôn*, « la grande [ville] des fils d'Ammon »). Agrandie et embellie plus tard par Ptolémée Philadelphe, roi

1. Matth., IV, 25; Marc, V, 20; VII, 31.

d'Egypte, elle porta, chez les Grecs et les Romains, le nom de *Philadelphie*, qui ne fit cependant jamais oublier l'ancien, et disparut avec la conquête arabe. La nature du sol et sa situation aux confins du désert lui donnaient une grande importance stratégique. A l'époque de David, elle comprenait deux quartiers distincts : « la ville d'eau », c'est-à-dire la partie basse, arrosée par le seil 'Ammân, et la partie haute, où se trouvait la citadelle ou la résidence royale [1]. La colline de l'acropole, *el-qal'ah*, à une altitude de 878 mètres, domine la ville basse d'une centaine de mètres. Les gros blocs posés sans ciment qui constituaient le mur d'enceinte, flanqué de quelques tours, indiquent une haute antiquité. A l'intérieur, sont les restes d'un grand temple romain. Au bas, dans une vallée étroite, facile à fermer aux deux extrémités, les ruines se développent sur une longueur de plus d'un kilomètre : tombeaux, temples, portiques, thermes, palais et boutiques se succèdent au long de la rivière. Appuyé contre la colline qui la borde au sud, un théâtre bien conservé est précédé d'une grande place rectangulaire, jadis entourée de colonnes corinthiennes, dont quelques-unes encore debout, et à l'est de laquelle se trouve un petit odéon. Ces ruines ont beaucoup souffert des transformations qui, depuis plusieurs années, ont fait du village circassien une petite ville. Il en est, dans ce pays, des vieux monuments comme des arbres, ils ont eu pour ennemis, avec la main du temps, celle des hommes.

Très intéressants aussi sont les vestiges de l'antiquité à *'Arâq el-Emir*, au sud-ouest d''Ammân. Dans un cirque naturel de la montagne, bordé par un frais ruisseau, l'ou. eṣ-Ṣîr, un édifice rectangulaire, dont il subsiste des pans de murs composés d'énormes blocs bien appareillés et une frise représentant des lions sculptés en bas-relief, de curieuses chambres creusées dans la falaise rocheuse et d'autres témoins du passé marquent l'emplacement de cette Tyr, *Tyrus*, dont Josèphe

1. II Sam., XII, 26-29.

attribue la fondation à Hyrcan [1]. Mais il est très probable qu'elle remonte à une époque antérieure [2].

Avec 'Ammân, le pays de Galaad n'a conservé que quelques noms bibliques bien identifiés : Ephron [3], auj. *et-Taybéh*, gros village situé au centre du plateau allongé entre l'ouadi du même nom, au sud, et l'ou. Chômar au nord; Jegbaa (héb. *Yogbehâh*) [4], auj. *Adjbéihât* ou *Djubéihât*, à l'est du Salt; Jazer (héb. *Ya'zêr*) [5], auj. *Kh. Ṣâr*, à l'ouest d'"Ammân, point stratégique important, qui garde encore de nombreuses ruines; Bethnemra (héb. *Bêt Nimrâh* ou simplement *Nimrâh* [6], auj. *tell Nimrîn*, sur la rive gauche de l'ouadi du même nom, dont les eaux vives et limpides se jettent dans le Jourdain un peu au-dessus de Jéricho. *Es-Salt* est aujourd'hui le plus grand centre du pays, avec sa population d'environ douze mille habitants. Faut-il y chercher la Ramoth-Galaad (héb. *Râmôt-Gil'âd*) de l'Ecriture [7]? La question est très controversée.

Outre les grandes ruines que nous venons de signaler, il est une foule de restes de l'antiquité, plus ou moins importants, qui marquent les différentes périodes de l'histoire : primitives, hellénistiques, romaines, byzantines, chrétiennes, islamiques [8].

Les monuments mégalithiques, dolmens, menhirs, cercles, sont, comme dans le Djôlân, très nombreux en Galaad. Ainsi forment-ils une dense agglomération aux environs d'"Ammân,

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XII, IV, 11.

2. Cf. H. Vincent, *La Palestine dans les papyrus ptolémaïques de Gerza* dans la *Revue biblique*, 1920, p. 182-202.

3. I Mach., V, 46; II Mach., XII, 27.

4. Num., XXXII, 35; Jud., VIII, 11.

5. Num., XXI, 32; XXXII, 1, 3, 35; Jos., XIII, 25, etc.

6. Num., XXXII, 3, 36; Jos., XIII, 27.

7. Deut., IV, 43; Jos., XX, 8; II (IV) Reg., IV, 13, etc.

8. On trouve, pour l'Adjloun, la nomenclature de ces restes antiques dans D.-C. Steuernagel, *Der Adschlûn*, publié dans la *Zeitschrift des Deut. Pal. Ver.*, 1925, p. 84-90, ou tiré à part, Leipzig, 1927, p. 132-138.

sur les rives des ruisseaux qui donnent naissance au Jaboc, plus dense encore dans les hautes vallées et les plateaux du dj. Adjloun [1].

Dans un pays aussi recherché des Romains, il n'est pas étonnant de trouver les grandes voies de communication qu'ils savaient si admirablement établir. Une d'elles, au nord, se dirigeait de Gadara à l'ancienne Edraï, auj. *Der'ât*, et se prolongeait vers Bostra. Celle de Pella à Gérasa est jalonnée par plusieurs milliaires. Le Ier mille, qui est tout près de la ville basse, les IIIe, IVe, Ve et VIIIe sont marqués par des colonnes dont les unes portent une inscription et des chiffres, et les autres sont anépigraphes. Une borne milliaire, au nom des empereurs Marc-Aurèle et L. Verus, a été signalée à Adjloun, et une autre se rencontre au VIe mille, avec inscriptions. De Gérasa à Philadelphie, des bornes représentent les VIIe, VIIIe et IXe milles. Cette voie rejoignait celle qui, de Philadelphie, allait vers le nord. On a découvert sur cette dernière un certain nombre de colonnes marquant les IIIe, IVe, Ve, VIe, VIIIe, IXe, Xe et XIe milles. Le VIIe se trouvait à 'Aïn Yadjûz. Plusieurs des colonnes ont des inscriptions intéressantes [2]. La voie de Philadelphie continuait au sud vers Ḥesbân et le pays de Moab dans lequel nous allons entrer.

1. Voir le diagramme des monuments mégalithiques en Palestine dans H. Vincent, *Canaan*, p. 395; Steuernagel, *Der Adschlûn*, p. 51-63 ou 98-111.

2. Cf. Germer-Durand, *Exploration épigraphique de Gérasa*, dans la *Revue biblique*, 1895, p. 392-400; *Nouvelle expl. épigr. de Gérasa*, *ibid.*, 1899, p. 31-39. Etude reprise par R. E. Brünnow et A. von Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, t. II, p. 312 ss., Strasbourg, 1905. Voir aussi Steuernagel, *Der Adschlûn*, p. 63-70 ou 111-118; Thomsen, *Die römischen Meilensteine...*, dans la *Zeitschr. d. Deut. Pal.-Vereins*, 1917, p. 34-47, 59-67.

CHAPITRE III

LE PAYS DE MOAB

Les limites du pays de Moab. — Le plateau. — Torrents. — Sources thermales. — Ruines.

NOUS prenons le pays de Moab dans sa plus grande extension, c'est-à-dire dans les limites qui renferment, non seulement le territoire situé au sud de l'Arnon, héritage inaliénable de la nation moabite, que Moïse et les Hébreux durent respecter, mais encore celui du nord, que lui enleva le roi amorrhéen Séhon, et qu'elle reconquit plus tard. Nous dépassons ainsi la frontière orientale du « pays biblique »; nous restons toutefois sur le terrain biblique, où Moab tient une place importante, et nous complétons la description du pays lui-même, auquel se rattache cette région sud-est.

Les limites du pays de Moab. — Il n'est cependant pas facile de tracer d'une manière précise la limite septentrionale du territoire ainsi entendu. Comme beaucoup de limites, elle varia plus d'une fois. Quelques points de repère nous guideront. La partie inférieure de la vallée du Jourdain, de l'ou. Nimrîn à la mer Morte portait le nom d'*Arbôt Mô'âb*, comprenant des localités bien identifiées aujourd'hui : Bethjésimoth, *Kh. Souéiméh*; Betharam, *tell er-Râméh*, Abelsatim, *tell Kefrein*[1]. Isaïe cite parmi les villes de Moab : Hésébon,

1. Num., XXXIII, 48, 49; Jos., XIII, 27.

Ḥesbân, et Éléalé, *el-'Al*, au nord-est de la précédente [1], et Jérémie mentionne Méphaath, *Nef'a*, au nord-est d'el-'Al [2]. Cette dernière était sans doute à l'extrême limite du territoire moabite, car elle n'était séparée que de 10 kilomètres à peine de la capitale des Ammonites, Rabbath Ammon. Ces jalons nous suffisent pour tracer approximativement une ligne qui, partant du cours inférieur de l'ou. Nimrîn, passe par la partie supérieure de l'ou. Kefrein et par l'ou. Na'oûr, pour finir à l'est à la « route des Pèlerins ».

Le pays de Moab avait, au sud, une frontière naturelle dans la large et profonde déchirure qui, sous le nom d'ou. el-Ḥésâ, court à travers le haut plateau, et, dans la direction du nord-ouest, aboutit à l'extrémité méridionale de la mer Morte. On peut, d'une façon générale, justifier cette ligne de démarcation par les raisons suivantes. L'Ecriture nous dit que les Israélites « étant partis de Phunon vinrent camper à Oboth, et d'Oboth vinrent à *'Iyyê hâ-'Abârîm* sur la frontière de Moab » [3]. Phunon est certainement *Kh. Fenân*, directement au sud de la mer Morte. De ce point, les Hébreux pouvaient facilement, après la station intermédiaire d'Oboth, peut-être l'ou. Ouéibéh, arriver dans les parages de l'ou. el-Ḥésâ. Or, auprès de *Tafileh*, l'ancienne Tophel, et sur la rive gauche de l'ouadi, se trouve une ruine dont le nom, *'Ayiméh*, semble bien correspondre à celui de *'Iyyîm*, qui représente, Num., XXXIII, 45, le nom composé de *'Iyyê hâ-'Abârîm* (Vulg. *Jéabarim*). De plus, Isaïe, annonçant les châtiments qui vont fondre sur Moab, montre « ses fugitifs arrivant à *Ṣô'ar* (Ségor) », et « les eaux de Nimrîn taries » [4]. On cherche généralement Ségor au sud-est de la mer Morte, à l'embouchure de l'ou. el-Qerâḫy (Ḥésâ), et les eaux de Nimrîn dans l'ou. Nemeira, qui coule un peu au-dessus de l'ou. el-Ḥésâ.

1. Is., XV, 4.
2. Jer., XLVIII, 21.
3. Num., XXXIII, 43-44.
4. Is., XV, 5-6.

Enfin la Gabalitide ou Gobolitide que Josèphe mentionne comme une région de l'Idumée ne diffère pas du Djibâl, auquel les géographes arabes assignent comme frontière septentrionale l'ou. el-Ḥésâ, qui la séparait du pays de Kérak et de Maâb (Moab) [1].

La frontière occidentale était constituée par le cours inférieur du Jourdain et la mer Morte, et la frontière orientale, par la ligne du désert où passe le Derb el-Ḥadj.

Le pays de Moab ainsi délimité forme un territoire de 105 à 110 kilomètres de long sur 40 à 45 de large. Il est divisé en deux parties presque égales par le gigantesque fossé de l'Arnon, ou. Môdjib. La partie septentrionale appartient au sud du Belqâ; la partie méridionale est connue aujourd'hui sous le nom de *belâd el-Kérak*, « le pays de Kérak ». Elles diffèrent peu physiquement. C'est, dans l'ensemble, un haut plateau dont la lisière occidentale s'affaisse brusquement vers le lac Asphaltite, profondément déchiquetée par les torrents, avec une bande restreinte de plaine inférieure au pied des hauteurs.

Le plateau. — Le plateau est un terrain ondulé, parsemé de collines, qui, de la frontière du désert, s'étend vers l'ouest, sur une largeur d'environ 30 kilomètres. Son altitude moyenne est de 700 à 800 mètres. On peut cependant distinguer, entre les deux contrées, certaines différences de niveau. La première commence, au nord, avec des hauteurs qui dépassent 900 mètres : Oumm es Soummâq, 969 m.; El-'Al, 934; puis elle s'abaisse, avec une légère pente, vers l'Arnon : dj. Nébâ, 806 m.; Mâdaba, 774; Kh. Djelûl, 840; Mâ'în, 861; Kh. Libb, 702; Oumm er-Reṣâṣ, 747. La seconde, au contraire, monte en avançant vers le sud : el-Qasr, 934 m.; el-Kérak, 949; Middîn, 1105; Dja'far, 1200; Dhât-Râs, 1150. C'est ce que la Bible appelle « la campagne » ou « les champs

1. Josèphe, *Ant. Jud.*, II, I, 1; IX, IX, 1; A. Neubauer, *Géographie du Talmud*. Paris, 1868, p. 66-67.

de Moab », *sedéh* ou *sedê Mô'âb* [1]. C'est aussi le *mišôr*, ou « le [pays] plat », en raison du contraste que cette région présente avec le sol inégal et rocheux de la partie occidentale.

Notons un seul point dans cet ensemble de hauteurs. Le *dj. Nébâ* est le mont Nébo, où Moïse fut appelé à contempler la Terre promise, et où il mourut. Il est donné comme un des sommets des monts Abarîm, c'est-à-dire de la chaîne montagneuse qui longe la mer Morte au nord-est. Il est aussi associé au « sommet du Phasga, qui est en face de Jéricho ». Cependant il n'est pas une cime isolée comme le Thabor ou le Garizim; ce n'est qu'un promontoire du plateau, dominant la plaine du Jourdain. Dieu montra à Moïse « tout le pays : Galaad jusqu'à Dan, tout Nephthali et le pays d'Ephraïm et de Manassé, tout le pays de Juda jusqu'à la mer occidentale, le Négéb, le district (*kikkar*) du Jourdain, la plaine de Jéricho qui est la ville des palmes, jusqu'à Ṣô'ar (Ségor) » [2]. Les explorateurs ont confirmé l'exactitude de ce récit. De la plate-forme du mont, la vue est splendide. Par une profonde échancrure, à l'est du Salṭ, clairement visible, on embrasse une partie du pays montagneux entre Adjloun et Djérach. Au nord-est, avec Ḥesbân, El-'Al et es-Sâmek, le cordon des collines cache la vue. Mais on aperçoit, au sud-ouest, la surface bleue de la mer Morte avec la verte oasis d''Aïn Djedi, sur le versant de Juda, puis, au-dessus, les montagnes qui s'étendent au sud d'Hébron. Plus loin, vers l'ouest, on voit la moitié nord de la mer Morte, en partie cachée par le sommet du Siagha. Au-delà s'élève la chaîne cisjordane, semblable à une muraille escarpée, avec Bethléhem, Jérusalem, la montagne des Oliviers, Nébi Samouîl, parfaitement visibles. Plus haut, vers le nord, l'œil erre sur la moitié orientale des monts d'Ephraïm, jusqu'à la plaine d'Esdrelon. En ramenant les regards vers le Jourdain, l'on aperçoit les pentes occidentales du lac de Tibériade, puis, en descendant vers le sud, la val-

1. Gen., XXXVI, 35; Num., XXI, 20; Ruth, I, 1, 2, 22; II, 6.
2. Deut., XXXIV, 1-3.

lée à travers laquelle le fleuve déroule, entre des bords sombres, le clair ruban de ses eaux. A mesure que le regard s'avance vers la mer Morte, tout paraît si distinct et si près qu'on croirait pouvoir le saisir avec la main ou l'atteindre d'un bond [1]. Il semble cependant physiquement impossible que l'œil puisse atteindre jusqu'à Dan (*tell el-Qadi*) au nord et jusqu'à la Méditerranée à l'ouest. Mais la particule hébraïque *'ad* ne signifie pas nécessairement « jusqu'à », elle indique aussi une simple direction, « jusque vers ».

Le plateau, qui constitue le territoire principal de Moab, s'incline rapidement vers le Ghôr et la mer Morte. Les torrents qui le sillonnent ont si profondément découpé cette bordure occidentale qu'elle n'est plus qu'une suite de collines parallèles, orientées d'est en ouest, aux pentes raides. Des masses de grès jaune et rouge, de porphyre, d'épaisses coulées de lave ou de noirs monceaux de pierres volcaniques, des couches de calcaire et de marne forment le long du rivage une sorte de muraille, parfois fendue d'énormes entailles. Bien que cette muraille ait, de l'occident, l'aspect d'une chaîne de montagnes, elle n'en mérite qu'improprement le nom; son altitude est généralement inférieure à l'altitude moyenne du plateau. Ces contreforts escarpés semblent avoir porté dans la Bible, au moins en ce qui concerne la région septentrionale, le nom d'Asédoth (héb. *'Aśdôt*), dont la signification, autant qu'on peut la préciser, indique des pentes, des escarpements. Son sens général reçoit quelquefois une détermination spéciale par l'addition d'un autre nom, comme *'Aśdôt hap-Pisgâh*, « les pentes du Phasga » [2].

Torrents. — Les torrents dont nous parlons ont été signalés plus haut dans l'étude du rivage de la mer Morte. Trois méritent une attention particulière. Le Zerqâ Mâ'în, ainsi

1. Cf. A. Musil, *Arabia Petraea*, I, *Moab*, Vienne, 1907, p. 336; C. R. Conder, *Heth and Moab*, p. 134-139.

2. Deut., III, 17; IV, 49; Jos., XII, 3, 8; XIII, 20.

appelé de *Mâ'în*, l'ancienne Baalméon, au-dessous de laquelle il prend sa source, a un parcours d'une vingtaine de kilomètres. Il sort du cœur de la montagne « par un couloir de 20 à 25 mètres de large qu'enserrent deux murailles de grès couleur lie de vin, hautes d'une centaine de mètres et au delà. Sous une voûte enchevêtrée de roseaux empanachés et de lauriers-roses, il se livre avec fracas à une course rapide au travers des blocs éboulés. Il va si vite qu'il est encore tiède des eaux thermales qui se sont déversées en son sein quelques kilomètres en amont [1] ».

L'Arnon, ou. Môdjib, est, au sud de la contrée orientale, ce qu'est le Cheri'at el-Menâdiréh au nord : il égoutte la plus grande partie du plateau moabite. Il occupe, en effet, le fond de la dépression vers laquelle s'inclinent les deux versants nord et sud, comme nous venons de l'indiquer. Son principal affluent est le seil Heidân, qui, descendant du nord-est, l'égale presque en longueur et en importance. Du côté del'est, il reçoit le seil eṣ-Ṣoufêy et l'ou. el-Moukhêres, qui descend du midi. La vallée dans laquelle il coule ressemble à une faille énorme, creusée par quelque tremblement de terre dans des assises superposées de basalte, de calcaire, de marne et de grès. Sa largeur, à l'endroit où on la traverse ordinairement, au-dessous d'*Arâ'ir* (Aroër), est de 4 à 5 kilomètres d'une crête à l'autre, et sa profondeur, du côté sud, un peu plus élevé que le côté nord, est d'environ 650 mètres. Un sentier mal tracé serpente à travers des terrains où brille le gypse laminaire mêlé à des blocs de basalte, où les bancs calcaires affectent tantôt l'apparence de murs cyclopéens, tantôt celle de colonnes gigantesques, imitant les restes d'un temple antique creusé dans la montagne. Au fond de ce ravin coule un ruisseau, dont le cours est marqué par une bordure d'arbres et d'arbrisseaux. L'eau limpide murmure sur un lit de cailloux et nourrit une très grande quantité de poissons; elle a tracé en

1. F.-M. Abel, *Une croisière sur la mer Morte*, dans la *Revue biblique*, 1909, p. 232.

plusieurs endroits des marques évidentes de son impétuosité dans la saison des pluies. Après avoir traversé comme un corridor sinueux, creusé dans la montagne, elle vient s'épancher dans la mer Morte à travers une jungle de saules, de roseaux, de tamaris, d'arbustes divers, d'arbres secs, submergés jusqu'aux branches inférieures. L'Arnon a été appelé le Rubicon des Israélites; c'est en le passant qu'ils prirent possession de la Terre Promise. Ils durent plutôt le contourner ou franchir ses branches extrêmes du côté de l'orient, puisqu'ils avaient, de la part de Dieu, l'ordre de respecter le territoire de Moab, et qu'une telle multitude ne pouvait, sans nécessité, s'exposer aux dangers d'une route extrêmement difficile comme celle qui, par Aroër, débouche au pays amorrhéen.

Comme l'ou. Môdjib, l'ou. el-Ḥésâ, qui, nous l'avons dit, forme la limite méridionale de Moab, est une profonde et large échancrure creusée à travers le haut plateau, au sud-est de la mer Morte. Une vingtaine de petits affluents entretiennent et augmentent le torrent, qui, pénétrant au ghôr es-Ṣâfiyéh, se divise en deux branches, dont l'une se jette dans le lac Asphaltite, et l'autre se perd dans les marais de la Sebkhah. Les rives sont bordées de lauriers-roses, de tamaris, et, par endroits, de touffes de roseaux gigantesques. Quinze kilomètres en amont de son embouchure, où il prend, avec la vallée, le nom de *Qérâḥy*, la végétation se fait remarquer par une particulière abondance de saules. Aussi semble-t-il être le « torrent des saules », *naḥal hâ-'Arâbîm*, au-delà duquel Isaïe nous montre les fugitifs de Moab emportant leurs biens et leurs provisions [1]. On y reconnaît aussi généralement le « torrent de Zared », *naḥal Zéréd*, près duquel les Israélites campèrent avant de pénétrer dans le désert de Moab [2].

La dépression qui borne à l'occident la région moabite appartient, par ses conditions climatologiques et sa flore, à la vallée du Jourdain et au littoral de la mer Morte. Elle com-

1. Isaïe, XV, 7.
2. Num., XXI, 12; Deut., II, 14.

prend d'abord le territoire que nous avons signalé plus haut sous le nom d'*'arbôt Mô'âb*, et qui, de l'ou. Nimrîn à la mer Morte, s'étendant sur une longueur de 13 kilomètres, atteint à peine ce chiffre dans sa plus grande largeur. Plat et légèrement incliné vers le fleuve et le lac, il se compose d'un sol noir, généralement très fertile. Il s'appelle aujourd'hui *Ghôr Seisbân*.

Sources thermales. — Plus bas, au-dessus et au-dessous du Zerqâ Mâ'în, est la curieuse région des sources thermales. Le premier groupe, *Hammâm ez-Zerqâ*, est dans un site des plus pittoresques : « Les eaux à demi bouillantes auxquelles le soufre donne des reflets d'azur, les pics de roches noires se détachant sur un sol qui va du brun foncé à un mauve parsemé de taches blanchâtres, des recoins à température de serre où pullulent palmiers et roseaux, les chutes d'eau et de vapeurs le long des tufs grisâtres, il y a là un ensemble bien digne de tenter le pinceau d'un paysagiste » [1]. C'est l'endroit que Josèphe décrit sous le nom de *Baaras*, et où il signale en particulier, comme le phénomène le plus surprenant, « une grotte peu profonde, abritée par un rocher en saillie et d'où émergent comme deux mamelles assez proches l'une de l'autre. Il en sort deux sources, l'une d'eau très froide, l'autre d'eau très chaude, qui, mêlées ensemble, composent un bain très agréable, efficace contre certaines maladies et particulièrement contre la neurasthénie [2] ». Malgré les modifications qu'ont dû apporter les dépôts d'incrustation, la proximité des sources se constate encore maintenant, et les charmes du lieu, avec ses cascades d'eau fumante, la douceur de la température en plein hiver, et l'agrément du bain tiède, sont les mêmes qu'au temps de l'historien juif. Le nom qu'il lui donne se trouve sous la forme [B]APOY sur la carte mosaïque de Mâdabâ.

1. F.-M. Abel, *Une croisière sur la mer Morte*, dans la *Revue biblique*, 1909, p. 240.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, VI, 3.

La même carte, au sud de ce premier groupe, en représente un second, sous la dénomination de ΘΕΡΜΑ ΚΑΛΛΙΡΟΗΣ, « thermes de Callirhoé ». Ce sont les sources d'eaux thermales célèbres dans l'antiquité [1], où Hérode le Grand vint inutilement chercher la guérison de l'affreuse maladie qui le consumait et le conduisit au tombeau. Sur la mosaïque, entre deux vallées qu'on regarde généralement comme celles du Zerqâ Mâ'în et de l'Arnon, est figurée une petite plaine plantée de palmiers, avec trois sources situées sur le bord de la mer. La première y précipite ses eaux, en s'échappant d'un bassin circulaire; la seconde est entourée d'une sorte d'abside, et la troisième, sortie de la montagne, se recueille dans un bassin également construit, avant de se perdre dans le lac. Cette représentation correspond au site actuel d'*ez-Zârah*, petit plateau incliné vers la mer, enfermé, du côté de l'est, dans un amphithéâtre de montagnes dont les replis cachent des coulées de roches volcaniques. On y reconnaît encore les vestiges d'une station balnéaire, dont le renom est attaché au titre poétique qui lui fut donné : « la bonne, la belle fontaine ». Mais il est difficile aujourd'hui de déterminer exactement le nombre des sources, en suivant jusqu'à leur origine les nombreux ruisseaux qui coulent à travers des fourrés inextricables. Sur le nombre probable de douze ou quinze, cinq ou six sont plus importantes. Les eaux, en grande partie sulfureuses, ont 40, 50, 60° de température.

A 30 kilomètres au sud, s'étend le territoire de la Lisân, longue terrasse de marne qui domine la mer Morte d'une quarantaine de mètres, et est composée de couches sédimentaires dont la parfaite régularité révèle un dépôt de matières alluviales au fond d'une grande masse d'eau. Ce dépôt constitue le pendant des curieuses dunes du Zôr ou de la vallée inférieure du Jourdain. D'un cap à l'autre, la presqu'île a une longueur de 15 kilomètres, sur une largeur de 8 kilomètres d'est

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XVII, VI, 5; *Bell. jud.*, I, XXXIII, 5; Pline, *H. N.*, V, 16.

en ouest. Elle forme un petit golfe, qui servit autrefois comme aujourd'hui de havre aux barques faisant, par la mer Morte, commerce avec Kérak et le pays de Moab. La marne mêlée de sel la rend généralement stérile; le Ghôr seulement possède quelques coins de terre cultivable.

A la partie méridionale enfin est le *Ghôr eṣ-Ṣâfiyéh*, qui s'étend entre la pointe sud du lac Asphaltite au nord, son prolongement marécageux ou la Sebkhah à l'ouest et la montagne à l'est. En dehors des cours d'eau et des sources thermales dont nous venons de parler, on trouve dans la profondeur des ravins et des vallées des sources parfois abondantes d'une eau généralement saine et agréable à boire. Aucune n'est spécialement désignée dans la Bible. Les plus connues sont celles qui portent le nom de *'Ayoun Mousâ*, « Fontaines de Moïse ». Situées au pied du mont Nébo, elles offrent une oasis de fraîcheur et de verdure et forment deux groupes principaux. Le premier se compose de plusieurs petites sources contiguës, qui sortent de la base d'un rocher très pittoresque. Leurs eaux se réunissent bientôt sur une large chaussée, éboulement d'un banc de calcaire, pour se précipiter de là en une belle cascade, haute de 7 à 8 mètres. Le second, un peu plus loin, sort des profondeurs de la montagne : le courant, clair comme le cristal, fuit sur un lit de pierres et de cailloux, et rejoint le premier par une série de petites chutes. L'Ecriture nous montre les fontaines de Moab méridional obstruées par les armées coalisées d'Israël et de Juda au temps du roi Mésa [1].

Cependant, malgré ses nombreux ouadis, le pays manque d'eau, surtout dans la partie supérieure. Ces torrents, en effet, ne retiennent l'eau qu'après des pluies abondantes; ils sont à sec neuf à dix mois l'année. Même ceux qui la gardent l'année entière n'apportent aucun avantage durable, parce qu'ils sont trop profondément encaissés pour arroser la contrée. Il faut excepter certaines vallées sur la côte sud et est de la mer Morte. Moïse, après avoir contourné le sud du pays,

1. II (IV) Reg., III, 25.

arrivé à la hauteur de l'Arnon, dut, sur l'ordre de Dieu, faire creuser un puits, et le chant composé à cette occasion témoigne de la joie éprouvée par le peuple [1]. De même la proposition qu'il fait à Séhon, roi des Amorrhéens, « de ne pas boire l'eau des puits » ou « de la payer à prix d'argent », s'il laisse les Israélites passer par son territoire, montre assez avec quel soin jaloux les habitants du pays gardaient l'eau, conservant, alors comme aujourd'hui, celle du ciel dans les citernes [2].

Le plateau de Moab est, tant au nord qu'au midi, complètement dépouillé d'arbres. Quelques buissons de chênes, de térébinthes et de lentisques, sur les collines au nord de Hesbân et d'El-'Al, attestent seulement l'existence d'antiques forêts dans la contrée. Cependant les arbres familiers devaient être autrefois bien cultivés; on lit qu'ils furent coupés dans l'expédition de Joram et de Josaphat [3]. Les nombreux pressoirs antiques, creusés dans le roc, témoignent aussi de la culture générale de la vigne. Jérémie fait allusion à la splendeur de ces vignobles et de ces vergers [4]. Mais les pâturages y furent particulièrement abondants, comme en Galaad, et y attirèrent les Rubénites. Les parties fertiles se trouvent aux environs de Mâdaba, sur le territoire de Dibân, au sud du Môdjib et au sud du Kérak [5].

Ruines. — Si les habitants actuels sont presque exclusivement nomades, il n'en fut pas ainsi autrefois, comme on peut le juger d'après les ruines de villes et de villages dont est parsemé le sol moabite. De toutes les contrées de la Transjordane, c'est celle-ci qui a conservé le plus de noms bibliques. Il nous suffit d'en citer quelques-uns, en allant du sud au

1. Num., XXI, 16-18.
2. Num., XXI, 22; Deut., II, 28.
3. II (IV) Reg., III, 19-25.
4. Jer.. XLVIII, 32-33.
5. Cf. A. Musil, *Moab*, p. 19.

nord : Kir Moab (héb. *Qîr Mô'âb*, appelée encore *Qîr Hérés*) est aujourd'hui le *Kérak*, le chef-lieu du pays; Ar-Moab, l'*Aréopolis* des Grecs et des Romains : *Rabbah*; Aroër : *'Ar'air*; Dibon : *Dibân*; Bosor ou Bosra : *Barzâ*; Ataroth : *Kh. 'Atârous*; Baalméon : *Mâ'în*; Madaba : *Mâdaba*; Hésébon : *Hesbân*, etc., sans rechercher ceux dont l'identification n'est que probable. Mais on peut constater ici encore la terrible réalisation de la prophétie de Jérémie annonçant la dévastation des cités moabites [1]. Le Kérak est la seule qui se soit maintenue d'une manière à peu près constante, au milieu de pauvres villages qui se sont formés depuis un certain nombre d'années.

Si beaucoup de villes bibliques revivent de nom sur la terre de Moab, on n'y admire pas les splendides ruines qui font la gloire de Galaad. On trouve bien, dans les plus importantes, des débris de monuments publics ou particuliers, colonnes, chapiteaux d'ordres divers, pierres ornées de moulures ou d'inscriptions, pavés en mosaïque, mais la plupart sont d'origine gréco-romaine ou arabe; quelques-uns peuvent remonter à l'époque asmonéenne ou hérodienne. Il faut attribuer aux Moabites eux-mêmes les piscines les plus antiques, comme celles d'Hésébon, de Dibân et d'autres villes abondamment pourvues de ces réservoirs. Le roi Mésa, dans sa fameuse inscription, se vante d'en avoir fait plusieurs. On connaît, en effet, cette stèle du roi de Moab, découverte en 1869, à Dibân, par Clermont-Ganneau, et actuellement au musée du Louvre. C'est une des plus importantes et curieuses pages d'histoire écrites sur la pierre qui soient venues corroborer nos Livres Saints [2]. Un autre monument, bien plus récent, mais non moins intéressant, découvert en décembre 1896, est la fameuse carte mosaïque de Mâdaba, qui formait la plus grande partie du pavement d'une église. Construite au V^e^ ou au VI^e^ siècle,

1. Jer., XLVIII, 8.

2. Ce monument, qui a été naturellement très étudié, a une abondante bibliographie. Il nous suffit de renvoyer à R. Dussaud, *Les monuments palestiniens et judaïques*, in-4°, Paris, 1912, p. 4-20.

elle comprenait tout le territoire des douze tribus d'Israël, le pays de Moab, la basse Egypte et, ce semble, une partie de l'Idumée, de l'Ammonitide et de la Syrie. Elle représente la topographie sacrée, telle qu'elle était connue alors, surtout d'après l'*Onomasticon* d'Eusèbe [1].

Le pays de Moab renferme aussi de très nombreux monuments mégalithiques. C'est par centaines qu'on les compte sur les pentes du Ouâléh ou du Zerqâ, aux flancs du Nébo, aux abords des sources et le long de l'ou. Ḥesbân. « Rarement isolés, ils s'entassent d'ordinaire par groupes quelquefois immenses en des sites toujours bien exposés, ou remarquables par un horizon grandiose, à proximité de belles eaux et de terrains sinon toujours très propres à la culture, généralement riches en pâturages » [2].

Mais ce qu'il offre de remarquable, c'est ce genre de construction qui porte le nom de *Qaṣr* ou *Qal'ah*, « château », forteresse ou ville militaire, avec remparts, magasins, édifices publics, qui se rencontrent surtout sur les confins du désert comme ligne de défense contre les incursions des nomades. Ce sont des φρούρια στρατιωτικά, des « postes militaires », tels que ceux que signalent Eusèbe et saint Jérôme sur les bords de l'Arnon, à Méphaat et à Ségor [3]. Ces monuments vont de l'époque romaine à diverses époques arabes; beaucoup renferment des ruines considérables d'une puissante architecture, des détails intéressants de l'art décoratif. Le palais de *Mechatta* offrait en particulier des sculptures d'une merveilleuse finesse, qui, en 1903, ont été transportées à Berlin. Après Mechatta, les monuments les plus connus sont, en

1. On peut voir, en particulier, M.-J. Lagrange, *La mosaïque géographique de Madaba*, dans la *Revue biblique*, 1897, p. 165-184, 450-458.

2. H. Vincent, *Canaan*, p. 414. On trouvera dans ces pages une intéressante étude sur les dolmens en Palestine, leurs sites géographiques et leur destination.

3. *Onomastica sacra*, édit. P. de Lagarde, Goettingen, 1870, p. 86, 100, 139, 212. 231, 279.

allant du nord au sud, ceux de *Qaṣṭal*, *Ziza*, *Oumm el-Oualid*, *Khân ez-Zebib*, *Oumm er-Reṣâṣ*, *Qaṣr Becheir*, *el-Ledjdjoun*, *Qatranneh*, *Dhât Râs*. Celui de *Qeseir 'Amra*, plus avancé dans le désert, est orné de peintures à fresques [1].

Il en est un sur la frontière opposée qui mérite une mention spéciale, c'est celui de Machéronte, aujourd'hui *Mekâour*, où saint Jean Baptiste fut enfermé et mis à mort [2]. Situé dans une position stratégique remarquable, à proximité des eaux thermales de Callirhoé, il était tout à la fois palais, prison et forteresse. Là où Alexandre Jannée avait construit un fort, Hérode le Grand établit la citadelle qui devait être le boulevard de sa frontière sud-est. En la décrivant, Josèphe dit que le roi, « ayant jeté le gant à la nature, la vainquit en munissant d'ouvrages très forts le site qu'elle-même avait rendu imprenable », et Pline lui donne le second rang, après Jérusalem, parmi les citadelles juives [3]. Le sommet qui portait l'acropole et la ville est parsemé de ruines, amas de pierres de taille jaunies par le temps, blocs ornés de moulures, arasements de murs, citernes, etc.

Il est question dans l'Ecriture d'une « route royale », qui traversait le territoire de Séhon, c'est-à-dire la partie septentrionale de Moab [4], et Mésa se vante d'avoir « fait le chemin de l'Arnon ». Le pays fut donc de bonne heure sillonné par des voies importantes. Les Romains les aménagèrent et en créèrent sans doute de nouvelles. La principale passait dans toute la longueur du pays, du nord au sud, par El-'Al, Hesbân, Mâdaba, Dibân, Rabbah, et le Kérak jusqu'à Pétra. D'après les nombreuses inscriptions qu'on y a relevées, elle fut ouverte par Trajan, au commencement du second siècle,

1. Voir sur ces monuments, l'étude remarquable de R. E. Brünnow et A. von Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, t. II, p. 1-176, Strasbourg, 1905, photographies, plans et restitutions.

2. Marc, VI, 14-29; Josèphe, *Ant. jud.*, XVIII, v, 2.

3. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, vi, 2. Pline, *Hist. nat.*, V, 16.

4. Num., XXI, 22.

et maintes fois restaurée sous les empereurs Marc-Aurèle et Verus, Septime Sévère, etc. [1]. Une ramification, partant de Mâdaba, descendait près du Nébo, pour gagner tell er-Râméh et atteindre le Jourdain près du gué el-Ghoraniéh. Deux autres, plus bas, rejoignaient, à l'est, la voie parallèle qui descendait par El-Qastal, Oumm el-Oualid, Oumm er-Resâs, etc. [2].

1. Cf. *Revue biblique*, 1895, p. 624; 1896, p. 601-613; 1897, p. 574-591; 1898, p. 438-440.

Sur *'Amra*, cf. A. Musil, *Kûsejr, 'Amro und andere Schlösser östlich von Moab*, in-8°, Vienne, 1902.

2. Cf. Thomsen, *Die römischen Meilensteine...* dans la *Zeitschrift der Deutsch. Paläst.-Vereins*, 1917 p. 57. Voir sur Moab : H.-B. Tristram, *The Land of Moab*, in-8°, Londres, 1874; A. Musil, *Moab*.

LE HAURÂN

Description du Haurân. — Les régions bibliques. — Villes et ruines.

Avec la longue bande de terrain que nous venons de décrire et qui suit, à l'est, le fossé central, le pays biblique serait, de ce côté, d'une parfaite régularité. Mais il se prolonge, à la partie supérieure, en une plaine largement ouverte et fermée, en face du désert syrien, par une curieuse chaîne volcanique. Cette contrée, dans son ensemble, s'appelle *le Haurân*. Bornée au nord par l'ou. el Adjem, qui appartient à la Damascène, elle confine à l'est aux solitudes du *Diret et-Touloul* et du *Ḥâra*, s'arrête, au sud, aux steppes du Hamâd et à l'Adjloun, et est limitée, à l'ouest, par le Djôlân et les contreforts de l'Anti-Liban. Nous la décrivons dans son aspect physique avant de rechercher à quelles régions bibliques elle correspond. Elle se divise en trois parties distinctes : la plaine en-Nouqra, le dj. Haurân et le Ledja.

Description du Haurân. — La plaine est un vaste plateau ondulé dont l'altitude moyenne est de 600 à 700 mètres, avec quelques hauteurs seulement qui dépassent 1100 mètres, comme Touloul-Cha'ar et Tell el-Ḥâra. Elle a une pente bien marquée du nord, où les cotes indiquent 800 mètres et même plus, au sud où elles descendent jusqu'à 500 et 400 mètres. Il suffit, du reste, d'examiner le cours des ouadis qui la traversent, pour se rendre compte de cette déclivité. Tous tribu-

taires du Cheri'at el-Menâdiréh, ils viennent du nord, du nord-est, de l'est et du sud-est, pour aboutir à peu près au même point, à un coude très prononcé que fait le torrent. Le sol ainsi coupé par ces nombreux cours d'eau se compose de scories de laves et de cendres, répandues sur la contrée par les volcans voisins pendant leur période d'activité et désagrégées par les agents atmosphériques. On trouve encore de ces fragments non décomposés à trois ou quatre pieds sous terre. Ce sol rougeâtre est en général très fertile, et les fellahs ont peu de peine à recueillir de magnifiques récoltes, si la pluie tombe avec une abondance suffisante et que les sauterelles n'exercent pas leurs ravages. Cependant les plantations sont rares, et les forêts n'existent pas; autour des villages, les habitants entretiennent seulement quelques vergers et jardins.

Le dj. Haurân, appelé aussi dj. ed-Drûz, « la montagne des Druses », est un massif de hauteurs volcaniques dont l'axe se dirige à peu près du sud au nord, avec élévation progressive dans cette direction. Commençant par des pitons de 1107 mètres (tell el-Qou'ês), 1488 (tell 'Abd Mâr), il monte à 1510 (tell es-Ṣouféh), 1727 (tell Djefnéh), pour arriver à 1839 (tell Djenâ), 1819 (dj. el-Kouléib), 1782 (tell Djouéilil), puis redescendre à 1551 (Abou Touméis), et 1231 (tell el-Hiséh). Rochers de laves ou amas de cendres, ces pitons ressemblent à des blocs calcinés sortis d'un four; un seul sommet, le Kouléib, est ombragé de quelques arbres à la cime. On croirait voir la chaîne des Puys d'Auvergne. Le basalte de l'Abou Touméis, différant d'aspect avec celui du Djôlân et de la Moabitide, est remarquable par ses propriétés magnétiques, qu'il doit sans doute à une forte proportion de fer oxydulé titanifère répandu dans sa masse. Les cônes du nord, tell Chihân et tell Gharârat el-Qibliyéh ont vomi la vaste nappe basaltique qui compose le Ledja.

Le Ledja est un des pays les plus singuliers qu'on puisse rencontrer. D'une forme ovale irrégulière, il s'étend sur une longueur de 30 à 40 kilomètres, au nord-ouest du dj. Haurân dans la direction de Damas. Compris entre l'ou. Lououa à l'est

et l'ou. Qanaouât au sud, il présente, principalement à son bord occidental, de profondes échancrures qui forment comme des baies et des promontoires. La surface générale, élevée de 8 à 10 mètres au-dessus des plaines environnantes, n'est qu'une immense coulée de laves. Vue même d'une petite distance, elle paraît aussi plate que la mer; mais, brisée de mille façons, boursouflée comme l'eau de savon, sur laquelle on s'amuse à former des bulles, elle est sillonnée d'innombrables crevasses plus ou moins profondes, qui se coupent dans toutes les directions et forment un inextricable labyrinthe de ravins et de précipices. Ces boursouflures constituées par la matière en ébullition, de larges fosses naturelles et une multitude de cavernes font de cette région un pays à peu près impraticable, surtout pour des étrangers. Aussi, à toutes les époques, les populations poursuivies ou persécutées ont-elles cherché un asile dans ce dédale de chemins difficiles et de cavités, qui a pris de là son nom de *Ledja*, c'est-à-dire « refuge ». C'est, nous le verrons, le *Trachôn* de Josèphe, qui en donne une description d'une frappante exactitude. Parlant de ramassis de pillards qui avaient choisi ce canton comme un repaire inexpugnable, d'où ils sortaient pour ravager les environs et surtout la campagne de Damas, il représente les obstacles qu'il y avait pour les mettre à la raison. N'ayant ni villes ni champs, ils se retiraient dans des cavernes, où ils vivaient en commun avec leurs troupeaux. Pour résister plus longtemps à une attaque, ils avaient soin de se faire d'avance des provisions d'eau et de froment. L'entrée de leurs demeures souterraines était très étroite, mais l'intérieur très vaste. Les sentiers qui y conduisaient, tortueux et malaisés, étaient impraticables sans guide. Il fallait un homme comme Hérode pour réduire des gens qui, ne pouvant plus dépouiller leurs voisins, se pillaient les uns les autres [1]. N'est-ce pas une histoire de nos jours, où nos troupes françaises ont eu à combattre des rebelles réfugiés dans les mêmes repaires?

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XV, x, 1.

Les régions bibliques. — Plusieurs contrées bibliques se sont, au cours de l'histoire, partagé le territoire dont nous venons d'esquisser l'aspect.

Le nom de Haurân, héb. *Havrân*, ne se trouve que deux fois dans l'Ecriture, Ezech., XLVII, 16, 18, pour marquer la frontière nord-est de la Terre Sainte renouvelée. Mais, si la signification est incertaine, « pays de cavernes » ou « pays noir », l'application à une contrée ou à une ville ne l'est pas moins. Il est cependant plus probable qu'il s'agit ici d'une contrée séparée de la terre d'Israël par le Jourdain, et, dans ce cas, nous aurions un pays correspondant, au moins dans ses lignes générales, à l'actuel Haurân. En tout cas, les Assyriens connaissaient le *mât Ḥaurâni*, « le pays de Haurân », qui est mentionné dans les inscriptions de Salmanasar III et d'Assurbanipal, avec celui d'autres tribus arabes, particulièrement les Nabatéens et les Agaréniens. Le pays devint plus tard la province gréco-romaine de l'Auranitide, dont il est impossible de fixer nettement les limites. Josèphe la distingue de la Batanée et de la Trachonitide [1]. Elle devait donc être restreinte à la montagne du Haurân.

Plus fréquent est le nom de Basan, héb. *Bâšân*, qui, dans un sens général, indique avec Galaad les possessions transjordaniennes des Israélites [2], mais, dans un sens strict, désigne le pays qui s'étendait depuis le grand Hermon au nord jusqu'aux villes d'Edraï (auj. *Der'ât*) et de Salécha (*Salḫad*) au sud [3], c'est-à-dire la grande plaine d'en-Nougra avec les pentes occidentales du dj. Haurân et le Ledja. Du côté du midi, le territoire avait pour limite « la moitié », c'est-à-dire la partie septentrionale « de Galaad », et, vers l'ouest et le nord-ouest, les petits royaumes araméens de Gessur et de Maacha [4]. C'est de l'araméen *Bâtan* qu'est venu le nom de la

1. Josèphe, *Ant. jud.*, XV, x, 1; XVII, xi, 4; *Bell. jud.*, I, xx, 4; II, xvii, 4.
2. Jos., XVII, 1, 5; II (IV) Reg., X, 33.
3. Deut., III, 10; Jos., XII, 4; XIII, 11.
4. Deut., III, 14; Jos., XII, 5; XIII, 11.

province gréco-romaine de Batanée, qu'il est très difficile de délimiter. Dans certains passages, Josèphe comprend sous ce nom tout le pays de Basan, qu'il distingue, comme l'Ecriture, de celui de Galaad; dans d'autres, il distingue cette province des districts voisins, mais sans en préciser la situation [1]. Elle ne fut sans doute qu'une partie de l'ancien royaume de Basan. Les géographes arabes lui donnent comme capitale Der'ât, l'ancienne Edraï [2].

Sans avoir aussi toute l'étendue de ce royaume, le territoire d'Argob devait en comprendre une bonne part et dépasser l'étendue du Ledja. Il n'est mentionné que quatre fois dans l'Ecriture [3]. L'hébreu *'Argôb*, vient de *regôb* avec *aleph* prosthétique, et, rattaché à la racine inusitée *râgab*, signifie « monceau ou monticule de pierres »; c'est un mot voisin de *régéb*, « motte de terre » [4]. Les targumistes, Onkélos et Jonathan, voulant reproduire le sens etymologique, nous donnent *Trachona* et *Targona*, *Tarcona*, du grec τραχών, « lieu rude », pays pierreux, raboteux, d'où est venu le nom de *Trachonitide*, province transjordanienne. D'après Josèphe, cette province touchait, vers l'ouest, aux districts d'Olatha et de Panéas, qui se trouvaient au pied méridional de l'Hermon; elle était voisine de la Batanée [5]. Suivant Ptolémée, V, 15, elle s'étendait jusqu'au mont Ahadamus, auj. le dj. ed-Drûz. D'autres témoignages, comme ceux du Talmud, d'Eusèbe et de saint Jérôme, la prolongent même jusqu'à Bosra. Avec ce prolongement, elle fut limitée au Ledja et à ses environs. Elle n'est citée qu'une fois dans la Bible, comme faisant partie de la tétrarchie de Philippe [6].

1. Josèphe, *Ant. jud.*, IV, VII, 4; IX, VIII, 1; XVII, II, 1; *Bell. jud.*, I, XX, 4.
2. Cf. R. Dussaud et F. Macler, *Voyage archéologique au Safa*, Paris. 1901, p. 139 ss.
3. Deut., III, 4, 13, 14; I (III) Reg., IV, 13.
4. Job, XXI, 33; XXXVIII, 38.
5. Josèphe, *Ant. jud.*, XV, X, 3; XVII, II, 1, 2.
6. Luc, III, 1.

Enfin l'Iturée, que quelques-uns assimilent au Djedour, était plutôt dans l'Anti-Liban, mais le nom de ce pays dut être donné à une région beaucoup plus étendue vers le sud, presque du côté de Panéas.

Le pays de Basan a toujours été renommé pour son extrême fertilité; les prophètes aiment à le citer sous ce rapport avec Galaad, le Carmel et la plaine de Saron [1]. Ses gras pâturages nourrissaient de nombreux troupeaux, bœufs, béliers et boucs, qui, dans le langage des poètes sacrés, devinrent le type des ennemis cruels, des puissants de la terre, ou le symbole d'une vie sensuelle [2]. Ses forêts de chênes étaient pour les Israélites un sujet d'admiration comme les cèdres du Liban, et fournissaient aux peuples voisins un bois de construction très estimé [3]. Elles devaient couvrir les pentes de ces montagnes que le psalmiste, dans un passage plein de beauté, représente comme regardant avec mépris et jalousie la petite colline de Sion, aux formes modestes, mais demeure privilégiée de Dieu. Il appelle ces monts de Basan *hârîm gabnunnîm*, « montagnes à bosses » ou aux cimes nombreuses, à cause de leurs pointes et de leurs dents aiguës, ce qui s'applique bien au dj. Haurân avec ses cônes volcaniques ou au dj. Heïch avec ses chaînons isolés [4]. Les chênes de Basan ont disparu comme les cèdres du Liban. Tombés sous la hache des Bédouins, souvent pour servir de bois de chauffage, ils meurent, à peine repoussés, sous la dent des troupeaux. Cependant les pentes du dj. Haurân présentent encore certains massifs d'arbres, très rares dans la plaine.

Quelques noms bibliques seulement ont survécu dans cette contrée du Haurân. On trouve dans la plaine : Edraï (héb. *'Edré'î*), une des deux capitales du roi Og [5], auj. *Der'ât*;

1. Is., XXXIII, 9; Jer., 4, 19; Mich., VII, 14; Nah., I, 4.
2. Deut., XXXII, 14; Ps.XXI (XXII),13; Ezech., XXXIX, 18; Am., IV, 1.
3. Is., II, 13; Zach., XI, 2; Ezech., XXVII, 6.
4. Ps. LXVII (LXVIII), 16, 17.
5. Deut., I, 4; Jos., XII, 4; XIII, 12, 31.

Astaroth (héb. *'Aštârôt*), seconde capitale, auj. *Tell 'Achtaréh* [1]; Gaulon (héb. *Gôlân*), ville de refuge et assignée aux Lévites fils de Gerson [2], probablement *Sahem el-Djôlân*; Raphon, près de laquelle Judas Machabée remporta une insigne victoire sur le général gréco-syrien Timothée [3], généralement reconnue à *Er-Râféh*; Alimas, citée dans les campagnes de Judas Machabée [4], et que plusieurs cherchent à 'Almâ, de préférence à Kefr el-Mâ. A la pointe sud de Ledja, Bosor, mentionnée avec la précédente, auj. *Bouṣr el-Ḥarîrî*. A l'extrémité méridionale du pays, au pied du dj. Haurân, *Boṣra*, surnommée par les Arabes *Eski Châm*, « vieux Damas », en raison de son antique importance qui l'égalait, à leurs yeux, à Damas d'aujourd'hui, représente *Bosora* (Vulg. *Barasa*) du livre des Machabées [5], et est certainement la grande *Bostra* gréco-romaine, qui fut la capitale de la province d'Arabie. Plus loin, à l'est, sur la montagne, est *Salkhad*, l'ancienne Salécha (héb. *Salkâh*), une des villes principales du royaume de Basan [6]. Enfin, au nord-ouest de la même montagne, un peu au-dessous de la pointe sud-est du Ledja, *Qanaouât* est le site très probable de Canath (héb. *Qenât*), ancienne cité amorrhéenne, qui, avec Salécha, était un des forts avancés du côté oriental [7].

Villes et ruines. — Les Hébreux, en arrivant dans ce royaume, trouvèrent beaucoup de villes « fortifiées, avec de hautes murailles, des portes et des barres, sans compter les villes sans murailles » [8]. Le Haurân, qui a aussi ses dol-

1. Deut., I, 4; Jos., IX, 10; XII, 4.
2. Deut., IV, 43; Jos., XX, 8; XXI, 27.
3. I Mach., V, 37.
4. I Mach., V, 26.
5. I Mach., V, 26.
6. Deut., III, 10.
7. Num., XXXII, 42. Sur les localités du Haurân, voir R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie*, p. 327-381.
8. Deut., III, 50.

mens, est remarquable par le grand nombre d'habitations anciennes et de monuments d'architecture qu'il renferme. Outre les demeures troglodytes et les villages souterrains, comme celui qu'on voit à Der'ât, on admire dans d'anciennes localités de magnifiques vestiges du passé. Citons, en particulier, Bosra, Salkhad, Qanaouât, Der'at, Souéidéh (*Dionysias*), Ezra' (*Zorea*), Es-Ṣanaméin (*Aera*), Siah, Chouhba (*Philippopolis*), El-Mesmiyéh (*Phœna*), l'ancienne capitale de la Trachonitide. Les principales d'entre ces villes sont d'origine gréco-romaine, ou, du moins, elles furent agrandies et singulièrement embellies au temps des Séleucides et des empereurs romains. Quelques autres paraissent dater d'une époque un peu postérieure. Les édifices qu'elles contiennent furent élevés dans une période qui s'étend du I^er^ au VII^e^ siècle. Au moment de l'occupation romaine, le pays se peupla [1], et l'activité architecturale ne fit qu'augmenter lorsqu'il eut été réduit en province romaine. « De tous côtés, dit M. de Vogué, s'élevèrent maisons, palais, bains, temples, théâtres, aqueducs, arcs de triomphe; des villes sortirent de terre en quelques années avec cette disposition régulière, ces colonnades symétriques qui signalent les villes sans passé et sont comme l'uniforme obligé de toutes les cités construites en Syrie pendant l'époque impériale. Le style de tous ces édifices est le style bien connu des colonies romaines, c'est-à-dire, le style grec modifié par certaines influences locales, par le souvenir des arts antérieurs ou la nature des matériaux employés. Le trait particulier de l'architecture du Haourân, c'est que la pierre est le seul élément de la construction. Le pays ne produit pas de bois, et la seule pierre utilisable est un basalte très dur et très difficile à tailler. Réduits à cette seule matière, les architectes en surent tirer un parti extraordinaire... Ils construisirent des temples, des édifices publics

1. Cf. G. Rindfleisch, *Die Landschaft Haurân in römischer Zeit und in der Gegenwart*, dans la *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, Leipzig, 1898, p. 1-16, avec carte après p. 64.

et privés, dans lesquels tout est en pierre, les murs, les solivages, les portes, les fenêtres, les armoires. Cette nécessité toute matérielle, en exerçant leur sagacité et leur savoir, leur fit trouver des principes nouveaux. Ainsi l'arc, seule combinaison capable de relier à l'aide de pierres deux supports éloignés, devint le principal élément de leur construction; des séries d'arcs parallèles supportant les dalles du plafond servirent à couvrir la plupart des salles; quand l'espace à couvrir était trop grand pour la longueur des dalles ordinaires, on eut recours à la coupole... Les arcs, par leur poussée, appelèrent des contreforts extérieurs destinés à en contre-balancer l'effet; il en résulta que l'ensemble des arcs, des dalles et des contreforts forma comme une ossature qui, dans beaucoup de cas, réduisit les murs latéraux au simple rôle de murs de remplissage, et permit de donner une grande indépendance aux diverses parties d'une même construction. Dans un pays soumis aux terribles chances des tremblements de terre, cette combinaison était excellente. Elle se retrouve, plusieurs siècles plus tard, avec les perfectionnements apportés par l'expérience et l'art, dans les principes gothiques de nos cathédrales françaises. De même, la nécessité de poser une coupole sur un plan carré, amena les architectes à trouver la forme des pendentifs sphériques, trait particulier au style dit byzantin; mais ils ne surent pas y arriver du premier coup et y parvinrent par une série de tâtonnements intéressants à étudier. C'est le Haourân qui nous donnera la clef et l'histoire de ces curieux essais »[1].

Lorsque le christianisme se fut répandu dans ces contrées, les temples païens furent convertis en églises, et l'on vit s'élever des sanctuaires nouveaux. On trouve, spécialement à Bosra et à Ezra' de beaux spécimens de ces édifices chrétiens.

De grandes voies sillonnaient également le pays. Nous avons déjà signalé celles qui, descendant de Damas, se ramifiaient avec celles des régions environnantes à l'ouest. Parmi

1. De Vogué, *Syrie centrale.*

les réseaux qui traversaient la plaine ou contournaient la montagne, il en est sur lesquels on n'a retrouvé que quelques bornes milliaires, comme celui de Damas à Salkhad, par Bouraq, Teima et Sa'né; d'autres où elles font jusqu'ici complètement défaut, comme de Damas à eṣ-Ṣanamein, Naoua, Khisfîn, vers Beisân. On n'en connaît qu'une sur la voie de Der'ât à Bosra et à Salkhad, si droite et si bien conservée. Il n'en est pas de même pour la voie qui allait de Bosra à Ammân-Philadelphie; elle est admirablement jalonnée [1]. Le pays est aujourd'hui desservi par la ligne de chemin de fer de Damas au Hedjaz, qu'un embranchement à Der'ât relie, par la vallée du Yarmouk et la plaine d'Esdrelon, à la côte méditerranéenne.

90. Cf. P. Thomsen, *Die römischen Meilensteine* dans la *Zeitschrift des Deut. Pal.-Vereins*, 1917, p. 30-46.

QUATRIÈME SECTION

LE PAYS DANS SON ENSEMBLE ET SES PARTICULARITÉS

FORMATION ET STRUCTURE GÉOLOGIQUE

Formation du relief. — Structure géologique.

FORMATION du relief. — Les deux côtés du fossé central ont en commun des traits physiques qu'il est maintenant facile de déterminer. Il suffit de remarquer les cotes indiquées au cours de cette étude pour voir que le plateau oriental et le sommet du plateau occidental se maintiennent dans leur ensemble à peu près au même niveau Le premier cependant est un peu plus élevé, au moins dans les crêtes dont il est parsemé. Ainsi, dans le Djôlân, trois tells dépassent de 40, 70 et près de 100 mètres le plus haut point de la Galilée. Dans l'Adjloun et le Belqâ, des sommets comme Oumm ed-Deredj et dj. Ocha' sont de 323 et 158 mètres au-dessus du mont Ebal, qui domine Naplouse. Cependant le Djôlân a sa partie haute et sa partie basse comme la Galilée; au-dessous de la région des tells, il descend vers le Cheri'at el-Menâdiréh : Fîq, par exemple, se trouve à la même hauteur que Nimrîn à l'ouest de Tibériade; mais el-Hamméh tombe à 176 mètres. Dans le Haurân, El-Mzeirib, Et-Ṭourra, Der'ât se rapprochent du niveau des hautes collines qui avoisinent Nazareth. Au sud du Yarmouk, le terrain remonte peu à peu, et certains endroits, comme Beit er-Râs, Irbid, Tibnéh, dépassent même les points les plus élevés du dj. Daḥî et du dj. Fouqou'a. Djérach est au-dessus de Naplouse. Le Salṭ,

'Ammân, Kh. Sâr, El-'Al, Hesbân, Mâdaba, restent, en la surpassant le plus souvent, dans l'altitude des sommets qui vont de Beitîn à Bethléhem. Cependant la partie du plateau de Moab qui correspond au massif hébronien n'égale pas celui-ci en hauteur; mais, tandis que ce dernier s'abaisse graduellement au sud, vers Bîr es-Sebâ' et Kh. el-Milh, le premier remonte vers Kérak et plus loin. Si la ligne montagneuse qui ferme la vallée du Jourdain et la mer Morte à l'est est plus abrupte que celle de l'ouest, les deux pentes cependant sont fendues par des torrents assez courts, excepté quelques grandes crevasses ou les grands ouadis que nous avons signalés des deux côtés.

En dehors de cette égalité générale de niveau, l'examen géologique permet de constater que les couches supérieures du terrain sont les mêmes sur les deux plateaux. Seulement, tandis qu'à l'est elles sont horizontales, à l'ouest elles sont bombées, inclinant du côté de la Méditerranée et descendant, par une série de cassures ou de plis brusques, du côté du Jourdain et de la mer Morte. En outre, du côté oriental, apparaissent, sous les couches crétacées, des roches anciennes invisibles à l'occident. On a remarqué enfin que la ligne de dépression est beaucoup plus accentuée à l'est qu'à l'ouest, comme nous l'avons noté à propos de la mer Morte. Tous ces faits prouvent qu'il y a eu dans l'unique plateau primitif une dislocation postérieure au dépôt des couches crétacées et faite suivant une ligne droite du nord au sud. Il y a ici plus qu'une faille. En effet, dit Ed. Suess, « une faille simple peut former à la surface du sol un gradin, mais non une vallée; ce gradin peut être évidé en vallée par l'érosion, mais alors cette vallée aura une pente déterminée par l'écoulement des eaux, et son niveau ne descendra jamais au-dessous de celui de la mer. Une vallée dont le fond descend à 800 mètres au-dessous de la mer, pour remonter un peu plus loin à 200 mètres d'altitude, puis redescendre encore sous le niveau de la mer, ne peut être ni le produit d'une faille unique, ni celui d'une faille accompagnée d'érosion. Il faut que des bandes de terrain se soient affaissées

suivant des cassures parallèles, sur une grande longueur et à une profondeur inégale »[1].

Cette dislocation a eu naturellement sa répercussion sur le système montagneux. C'est à elle que sont dus en particulier les plissements de la chaîne occidentale. Tandis qu'à l'est l'effondrement s'est produit suivant une seule grande ligne, il s'est formé à l'ouest plusieurs fentes parallèles, de telle sorte que la région s'est affaissée non pas en bloc, mais par gradins successifs. Le terrain, en s'inclinant vers la mer Morte, descend comme par échelons; il y a eu en plusieurs endroits des cassures qui ont maintenu aux couches une direction presque horizontale. Le même affaissement s'est répété vers la Méditerranée; mais ici toute trace de lèvre opposée a disparu. Il suffit, en jetant les yeux sur une carte, d'examiner les principales lignes qui constituent le relief montagneux de la Palestine cisjordane, et l'on verra comment, dans la Judée surtout, elles se suivent parallèlement sur le versant oriental, avec inclinaison plus ou moins prononcée du nord-est au sud-ouest. Elles constituent ainsi comme trois marches qui descendent vers la mer Morte. A chacune de ces lignes correspond une ligne de brisure ou de plissement, avec affaissement du même côté. On peut suivre également celles qui marquent la dislocation du côté du Carmel et de la plaine d'Esdrelon, comme du côté de la vallée du Jourdain en Samarie et en Galilée (fig. 11).

Après l'effondrement du Ghôr et de l'Arabah pendant le pliocène, on peut suivre les différentes phases de cette histoire géologique, à l'époque quaternaire, pendant la période pluviale ou pluvio-glaciaire. Tandis qu'à l'orient les hauts plateaux du Belqâ et du Haurân avaient déjà leur physionomie presque définitive, à l'occident la Méditerranée couvrait encore, sur une hauteur considérable, la plaine côtière et une bonne partie du Négeb. La mer Morte s'étendait aussi depuis le lac de Tibériade au nord jusqu'au *seuil* de l'Arabah, un peu

1. Ed. Suess, *La face de la terre (Das Antlitz der Erde)*, trad. faite sous la direction de E. de Margerie, Paris, 1905, t. I, p. 477.

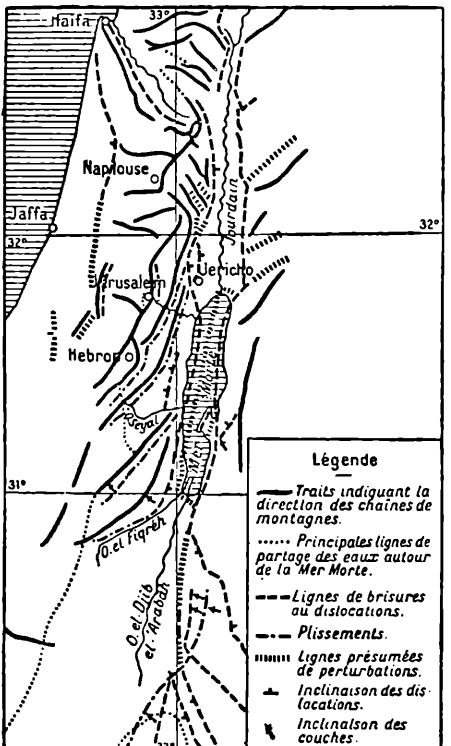


FIG. 11. — *Ligne de structure des montagnes palestiniennes*, d'après BLANCKENHORN, *dans la* Zeitschrift des Deut. Pal.-Ver., 1896, pl. 1.

plus bas que la latitude de Pétra, formant un long bassin dans lequel les pluies abondantes de l'époque avaient trouvé un déversoir naturel. Survint ensuite une phase sèche, pendant laquelle le niveau de la mer intérieure baissa de 300 mètres, et la concentration des eaux produisit le gîte de sel et de gypse du dj. Ousdoum. Une recrudescence des pluies fit remonter le lac d'une hauteur de 80 à 100 mètres, et, sous la violence des eaux, de nombreux torrents se creusèrent dans la chaîne occidentale, dont ils modifiaient et achevaient ainsi la structure. De même, à l'orient, se créèrent par l'érosion de profonds ravins où les flots entraînaient les débris arrachés au plateau. A cette période tourmentée succéda une époque d'accalmie, mais en même temps d'activité volcanique, pendant laquelle eurent lieu les épanchements de lave qu'on trouve dans la vallée du Cheri'at el-Menâdiréh, près des sources thermales d'El-Hamméh, et ceux de l'ou. Zerqâ-Mâ'în. La température générale s'abaissant de nouveau, le relief continental acheva de se façonner par érosion et par alluvion. Les flots de la Méditerranée s'étant retirés vers l'ouest, le littoral se trouva à peu près à la limite générale qu'il possède aujourd'hui. Cependant, sous le choc des masses liquides, le rivage se modifia et continua de se modifier, même pendant les âges historiques, comme nous l'avons montré au début de cette étude. Dans l'intérieur des terres, le relief du sol s'acheva par les phénomènes d'érosion qui creusèrent aux torrents et aux ravins leur lit définitif, par la formation des nombreuses grottes dont est percé le terrain de Palestine. L'époque historique est inaugurée par la catastrophe qui détruisit les villes de la Pentapole et produisit l'affaissement que nous avons signalé à la partie méridionale de la mer Morte.

Structure géologique. — Le pays ainsi formé garde, en ses différentes régions, des caractères géologiques qu'il est utile d'indiquer au moins d'un mot, parce qu'ils expliquent les conditions physiques propres à chacune d'elles, et qu'il nous reste à esquisser.

En reprenant la marche que nous avons suivie jusqu'ici, c'est-à-dire en partant du littoral méditerranéen pour arriver, à travers la plaine côtière, l'arête montagneuse cisjordane, le fossé central, et le plateau oriental, au désert syrien, voici les traits essentiels à noter.

L'étude du littoral nous a montré comment l'action de la mer et des agents atmosphériques l'a modelé, et comment s'est formé le cordon de dunes qui l'entoure.

C'est aussi à une formation marine, correspondant à une véritable plage soulevée, que remonte la plaine côtière. La mer, en se retirant, a laissé des dépôts en grande partie recouverts par des collines de sable qui constituent un trait remarquable du pays depuis les bords de l'Egypte jusqu'à la base du mont Carmel. Cette formation, qui se retrouve dans la plaine d'Esdrelon et dans celle de Saint-Jean d'Acre, se prolonge jusqu'à la limite du calcaire nummulitique.

Ce dernier terrain forme, en effet, depuis le Carmel jusqu'au-dessous de Bersabée, une bordure dont la limite est difficile à déterminer. Dans plusieurs autres endroits, les calcaires crétacés sont recouverts par des calcaires à nummulites; ainsi, entre Sébastiyéh et Naplouse, au pied du mont Garizim, aux environs de Jérusalem et de Tell el-Milh. On en rencontre tout un îlot dans le massif auquel appartient 'Aïn Qedeis.

Mais c'est le calcaire crétacé qui constitue l'ossature de la Palestine cisjordane, c'est-à-dire toute la chaîne montagneuse. Il est caractérisé par la *craie*, roche blanche friable, composée de menus débris d'organismes calcaires, globigérines, polypiers, échinodermes, bryozoaires, etc., devenus plus ou moins méconnaissables par l'action dissolvante qu'a exercée la circulation prolongée des eaux dans cette masse poreuse. Les principales divisions de cette série sont : le *cénomanien*, le *turonien* et le *sénonien*. Les couches de marnes et de calcaires crayeux blanchâtres, avec ou sans silex, dominent dans toute la Galilée; elles se trouvent au Carmel, où elles renferment du silex à certains niveaux. Dans la Judée, le grès de Nubie supporte une puissante assise de calcaires gris, de marnes et

de dolomies, avec des fossiles en partie identiques à ceux qui, en Algérie et en Europe, caractérisent le cénomanien. C'est dans ces couches que sont creusées les grottes naturelles du pays, qu'on a taillé les chambres sépulcrales; c'est de là qu'on a extrait la pierre à bâtir de Jérusalem.

La vallée du Jourdain comprend les seules alluvions fluviatiles un peu considérables du pays. Ce fleuve a creusé son lit au milieu des dépôts de la mer Morte, mais il l'a en partie comblé par un limon dont la couleur jaune et la fertilité font contraste avec les bandes stériles et blanchâtres des marnes crayeuses qui l'encadrent.

Le premier étage de roches primitives bien représenté en Palestine est le grès de Nubie, assise remarquable par la variété de sa coloration, due à la présence d'oxydes de fer, de manganèse, parfois même de carbonate de cuivre. Cette assise forme, avec les massifs cristallins, la chaîne de l'Idumée, puis elle se prolonge directement au nord tout le long de la côte orientale de la mer Morte et même plus haut. Les ouadis de la région ont tous leurs entrées taillées dans ces roches qui, à certains endroits, présentent, de bas en haut, une succession de grès rouge, de grès verdâtre, de grès rouge et de psammites verdâtres.

Le plateau oriental, depuis le Yarmouk jusqu'au sud, renferme le même terrain crétacé que le massif occidental, à part certains morceaux volcaniques épars en Moab. Dans les carrières qui ont fourni les gigantesques matériaux d'Arâq el-Emir, apparaissent des couches d'un beau calcaire blanc cristallin superposé à des assises de calcaire compact à nérinées et à exogyres. Un des sites les plus pittoresques de la contrée, 'Ayoun Mousa, au pied du mont Nébo, est en même temps plein d'intérêt au point de vue géologique pour la superposition et la disposition des assises crétacées qu'on y remarque et leur richesse en fossiles.

C'est dans le nord du pays biblique, à l'ouest et à l'est, que se trouvent les roches volcaniques. A l'ouest, on les rencontre surtout en Galilée. Le point le plus méridional où l'on ait ob-

servé des basaltes est près de Zer'în, dans la plaine d'Esdrelon, dont le sol gras est parsemé de débris basaltiques, particulièrement abondants à El-Fouléh. Une énorme coulée de lave a même été remarquée dans la partie septentrionale et dans le centre de cette plaine. Des coulées basaltiques existent aussi sur les flancs occidentaux et septentrionaux du dj. Dahî, et, plus loin, aux environs de Nazareth. Mais le plus important massif volcanique est celui de Safed, que quelques géologues regardent comme le centre des éruptions de la contrée. Ce ne sont là cependant que de faibles échos des phénomènes qui ont couvert de lave le Djôlân et le Haurân. Toute la rive orientale du lac de Tibériade est couverte de débris basaltiques, et plusieurs coulées descendent presque sous les eaux, comme aux débouchés des ouadis Fik et Semak. Ces coulées sont répandues sur tout le Djôlân; elles viennent se terminer brusquement au pied de l'Hermon, qui est comme le cap avancé contre lequel se sont brisés les flots vomis par les cratères. C'est encore dans le Haurân que les phénomènes volcaniques ont, comme nous l'avons vu, atteint leur plus grand développement. Il faut descendre sur les bords de la mer Morte pour retrouver les roches volcaniques, qui se montrent sur plusieurs points du plateau oriental [1].

C'est ainsi que Dieu a formé le pays qu'il destinait à son peuple choisi, et dont il voulait faire le théâtre de ses merveilles de puissance et d'amour.

La plaine ou la vallée fut, pour les Hébreux la *biq'âh* (racine *bâqa'*, « fendre », par là même « ouvrir »), c'est-à-dire la « fissure » ou l'« ouverture » entre les montagnes et les collines,

1. Pour le développement et la bibliographie de cette partie géologique, on peut voir notre article *Palestine* dans le *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux, t. IV, col. 2005-2024, ou H. Vincent, *Canaan*, p. 361-373. Pour une étude complète, voir surtout M. Blanckenhorn, dans son examen géologique de la Syrie, de la mer Morte, des environs de Jérusalem, *Zeitschrift des Deut. Pal. Ver.*, 1892, p. 40-62; 1896, p. 1-59; 1898, p. 65-83; 1905, p. 75-120; 1912, p. 139, avec cartes et planches.

mais s'appliquant à une large étendue de terrain, à la différence de *gê'*, qui désigne plutôt le ravin ou la gorge étroite : telles « la plaine de Mageddo » et « la plaine de Jéricho » ou « la vallée de Hinnom ». Ce fut aussi la *'arâbâh*, avec l'idée générale de « région déserte, stérile », le *mîšôr*, « le [pays] plat », comme en Moab; la *šefêlâh*, « le pays bas », comme celui des Philistins.

Par le nom de *hâr*, « montagne », ils désignent ou des monts détachés comme le Sinaï, le Garizim, le Thabor, ou des chaînes de montagnes, comme le Liban et « les monts de Basan », ou la partie montagneuse d'un pays : montagne de Juda, d'Ephraïm, ou même de simples collines : « mont Sion », « montagne des Oliviers ». Ils ont pourtant un terme spécial pour indiquer la colline, *gib'âh;* il représente généralement un monticule aux contours arrondis et dont les pentes se confondent doucement avec le sol environnant.

Le torrent ou cours d'eau impétueux est le *nahal*, comme les torrents de Carith, de Cédron, de Cison.

La mer ou la vaste étendue d'eau porte le nom de *yâm*, qui s'applique, non seulement aux grands océans, mer Rouge, mer Méditerranée, mais encore aux deux grands lacs de la Palestine, mer Morte ou « mer de sel », « mer de l'Arabah », lac de Tibériade ou *yâm Kinnérét*, « mer de Galilée ».

Plaines et vallées, montagnes et collines, mer et torrents sont des œuvres de Dieu, dont les Hébreux ont, mieux qu'aucun peuple de l'antiquité, compris et chanté là grandeur. Aucune des beautés de la mer, en particulier, n'a échappé aux auteurs inspirés : son immensité, la profondeur de ses abîmes, le soulèvement et le bruit de ses flots, la vie qu'elle renferme en son sein avec ses innombrables poissons, les voies qu'elle ouvre aux navigateurs [1].

Examinons maintenant les conditions physiques de cette terre ainsi formée.

1. Cf. Ps. LXXXVIII (LXXXIX), 10-13; XCIV (XCV), 4-6; voir surtout l'hymne au Créateur, Ps. CIII (CIV), et les magnifiques descriptions de Job, *passim*.

CONDITIONS PHYSIQUES

La température. — Les vents. — Les pluies. — Les saisons.

La température. — Par sa situation géographique, la Palestine appartient, au point de vue du climat, à la zone subtropicale, qui se distingue par la division de l'année en deux saisons, l'une de pluie, l'autre de sécheresse. La température varie naturellement selon les différentes régions : celle qui avoisine la mer est plus chaude que celle de la montagne, moins chaude que celle du Ghôr. Ainsi, pour les deux premières, il suffira d'établir la comparaison suivante, d'après des observations faites, en 1904, sur deux points de la côte et à Jérusalem, pour janvier et février, les deux mois les plus froids avec décembre, et juillet-août, les mois les plus chauds. La température moyenne en degrés centigrades, est prise à deux heures de l'après-midi. Pendant que Khaïfa marque : janvier max. 20°, février 25°, juillet 34°5, août 38°5, Gaza compte respectivement : 21°5, 23°, 34°5, 31°, et Jérusalem : 10°, 14°, 29°, et 29°7. Ces chiffres, qui varient selon les années sans s'écarter beaucoup d'une certaine moyenne, distinguent bien les deux zones de la plaine et de la montagne. Dans la première, le voisinage de la mer atténue les extrêmes de la température. Dans la seconde, la moyenne, représentée par celle de Jérusalem, a des extrêmes qui descendent parfois de quelques degrés au-dessous du point

de glace, bien que la gelée et la neige ne durent pas longtemps.

Le climat du haut plateau cisjordanien est en somme tempéré; il n'en est pas de même de celui du Ghôr, où les rayons du soleil se concentrent dans une vallée que deux murailles de montagnes mettent à l'abri des vents de l'est et de l'ouest. Les températures extrêmes peuvent aller de 0° à+50°. La plus ordinaire, en hiver, est de +15° à+22°. La moyenne de l'année est d'environ 25°. La moisson s'y fait beaucoup plus tôt que dans le reste de la Syrie, à la fin d'avril ou au commencement de mai. La chaleur diminue vers le nord. L'hiver est souvent froid sur les bords du lac de Tibériade; mais on a vu, pendant la première moitié de mai 1884, le thermomètre accuser une température moyenne de 25° à midi, de 22° avant et après [1]. Près du lac Houléh, la différence entre la température du jour et celle de la nuit est souvent très sensible. ainsi le 20 avril 1889, la chaleur diurne monta à 42° pour descendre pendant la nuit, à+26° [2].

Le plateau transjordanien est également sujet à de fortes variations; les écarts y sont même plus brusques qu'à l'ouest, la mer étant trop loin pour régulariser la température. La nuit, le thermomètre descend souvent au-dessous du point de glace, et le lendemain il monte à près de 27°. Ces variations sont connues dans la Bible [3]. Les extrêmes vont de — 3° à +35°. Cependant le climat le plus ordinaire de l'hiver est de +8° à +16°, au moins dans la partie la plus méridionale. La neige persiste souvent plusieurs jours. On voit, d'après ces quelques notions, que la Palestine a un climat de contraste, par zones méridiennes alternantes.

Les vents. — Les différences de température à la surface du globe et dans l'atmosphère sont, on le sait, la cause pre-

1. Cf. A. Frei, *Beobachtungen vom See Genezareth*, dans la *Zeit. des Deut. Pal.-Ver.*, t. IX, 1886, p. 100.

2. Cf. G. Schumacher, *Von Tiberias zum Hûle-See*, dans la *Zeit. des Deut. Pal.-Ver.*, t. XIII, 1890, p. 75.

3. Cf. Gen., XXXI, 40; Jer., XXXVI, 30.

mière des vents. Or, en Palestine plus qu'en d'autres pays, le vent exerce une influence immédiate sur la santé et le bien-être des habitants, comme sur la fertilité du sol. Pendant les mois d'été, ce sont les vents du nord et du nord-ouest qui dominent; n'amenant jamais de pluie, ils sont rafraîchissants, modérément secs, ne sont accompagnés d'aucun nuage, si ce n'est parfois de quelques cirrus ou cumulus. Ceux du nord, pendant l'hiver, sont d'un froid vif, secs ou humides, selon qu'ils soufflent du nord-est ou du nord-ouest. Cependant, frais et vifs, ils sont redoutés, même en été, spécialement des habitants de la plaine maritime, en raison des maux de gorge, fièvres et dysenteries qu'ils produisent. Lorsque, durant l'été, il y a peu de vent pendant plusieurs jours, la chaleur devient très grande et l'air presque aussi sec, aussi dépourvu d'ozone que dans le *sirocco*, même si le vent faible vient du nord. Ordinairement ce défaut est corrigé par une forte brise qui s'élève de l'ouest, se fait sentir vers neuf ou dix heures du matin à Jaffa et le long de la côte, mais n'atteint habituellement Jérusalem et la montagne que vers deux ou trois heures de l'après-midi, quelquefois plus tard. Elle baisse après le coucher du soleil, mais pour reprendre ensuite et continuer une grande partie de la nuit, rafraîchissant, avec l'abondance d'humidité dont elle est chargée, le pays brûlé par la chaleur du jour; sans quoi les nuits sont chaudes, déprimantes, sans rosée, et les matinées sans fraîcheur. Ce vent de mer constitue une des principales différences entre le climat de la montagne et celui de la plaine côtière; il arrive ainsi que dans les grandes chaleurs, Jérusalem, sous le vent d'est, est d'un séjour presque insupportable, alors que Jaffa jouit d'une fraîcheur relative.

Le vent d'est est fréquent en automne, en hiver et au printemps, rare en été. En hiver, il est accompagné de la clarté du ciel bleu, avec quelques cirrus; il est sec, stimulant, et, s'il n'est pas trop fort, vraiment agréable; dans les mois chauds, au contraire, sa sécheresse brûlante, la brume et la poussière qu'il entraîne, le rendent désagréable et énervant. C'est au vent du sud-est qu'on applique le nom de *sirocco*. La température

est élevée, l'air privé d'ozone et extrêmement sec. Aux plus mauvais jours, le sirocco produit de véritables troubles dans l'organisme humain, maux de gorge, maux de tête avec sentiment de pression autour des tempes, lassitude morale et physique, oppression, accélération du pouls, fièvre, etc. Son action se fait également sentir sur la végétation qu'il dessèche, sur le jeune blé qu'il flétrit. Peu violent d'ordinaire, il engendre quelquefois des tourbillons de vent et de fine poussière; l'air chaud semble sortir d'un four, des nuages de sable volent dans toutes les directions [1].

Les Hébreux distinguent les vents selon les quatre points cardinaux [2]. Celui du nord, *ṣâfôn, mezârîm*, amène les frimas, la pluie et la gelée [3]; celui du midi, *dârôm, têmân*, la chaleur [4]; celui de l'est, *qâdîm*, arrive du désert et dessèche la végétation [5]; celui de l'ouest ou « de la mer » engendre la pluie [6].

Les pluies. — Les agents atmosphériques dont nous venons de parler, température, pression de l'air, vents, contribuent à la formation de la pluie, qui est si souvent célébrée par les auteurs sacrés comme un des grands bienfaits de Dieu. Son importance est telle en Palestine que les Hébreux la désignaient par une douzaine de noms différents. Le pays biblique, en effet, n'a pas à compter, pour arroser son sol, sur les eaux d'un grand fleuve comme le Nil, ou sur de nombreuses et abondantes rivières. Si les torrents y abondent, comme nous l'avons vu, ils sont souvent sans eau, taris pendant la saison sèche. La pluie est donc le grand élément de fécondité. « La

1. Cf. Th. Chaplin, *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statement*, Londres, 1883, p. 14-16.
2. Cf. Ezech., XXXVII, 9; Dan., VIII, 8; Zach., II, 36; Matth., XXIV, 31; Apoc., VII, 1.
3. Cf. Job, XXXVII, 9; Prov., XXV, 23; Eccli., XLIII, 22 (20).
4. Cf. Job, XXXVII, 17; Luc, XII, 55.
5. Cf Gen., XLI, 6, 23, 27; Is., XL, 7; Ezech., XVII, 10.
6. Cf. I (III) Reg., XVIII, 44-45; Luc, XII, 54.

pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent pas qu'elles n'aient abreuvé et fécondé la terre et ne l'aient couverte de verdure, qu'elles n'aient donné la semence au semeur et le pain à celui qui mange »[1]. C'est à garder ce don du ciel qu'étaient destinées les citernes dont est percé partout le sol palestinien.

La pluie se répartit dans les différents mois de l'année de la manière suivante : juillet en est complètement exempt; on peut en dire autant de juin et août, les quantités relevées étant insignifiantes. Septembre ne compte que quelques millimètres, et encore pas dans toutes les stations. La saison pluvieuse va donc, en somme, d'octobre à mai. Partout la quantité d'eau augmente de mois en mois jusqu'à janvier, puis diminue de même jusqu'à la période de sécheresse. La pluie d'automne, ou « première pluie », héb. *yôréh*, *môréh* [2], est celle qui ameublissait la terre et permettait le travail préparatoire aux semailles. A son défaut, « à cause du sol crevassé, parce qu'il n'y a pas eu de pluie sur la terre, les laboureurs sont confondus » [3]. La pluie de printemps ou « dernière pluie », *malqôš*, *pluvia serotina*, en mars et en avril, arrosait les céréales déjà en herbe et facilitait leur croissance. De son abondance dépendaient la quantité et la qualité de la moisson. Aussi était-elle impatiemment attendue [4], car elle n'était pas toujours régulière [5]. Elle cessait en mai et était insolite pendant la moisson; aussi celle que Samuel obtint pendant cette période de l'année, pouvait-il l'attribuer à une intervention divine [6].

Des différences existent, dans le régime des pluies, entre les diverses régions de la Palestine, la côte, la montagne et la

1. Is., LV, 10.
2. Deut., XI, 14; Jer., III, 3; V, 24; Joël, II, 23.
3. Jer., XIV, 4.
4. Cf. Job, XXIX, 23; Prov., XVI, 15; Jer., III, 3.
5. Cf. Am., IV, 7.
6. I Sam. (I Reg.), XII, 17, 18.

vallée du Jourdain. Si, d'après les observations faites dans les principales stations, l'on prend la moyenne annuelle de la quantité d'eau tombée, on arrive à la comparaison suivante. Viennent en premier lieu avec les plus gros chiffres deux points de la montagne : Nazareth, 709 mm.,3, et Jérusalem (à l'altitude de 762 m.), 661, 8. Viennent ensuite les deux stations de la côte le plus au nord : Carmel (alt. de 297 m.), 611,3, et Khaïfa, 603, 8; puis, dans la montagne : Bethléhem, 592,8. Jaffa compte 558,7, et Gaza 447,4. Enfin Tibériade occupe le dernier rang avec 432,9, de sorte que, entre les deux chiffres extrêmes, il y a une différence de 276 mm. 4, et pourtant Nazareth et Tibériade sont bien rapprochées l'une de l'autre. La moyenne des jours de pluie pour chaque station donne la proportion : Gaza, 26,8; Tibériade, 49,6; Khaïfa, 53,9; 56,1; Carmel, 58,5; Bethléhem, 63; Nazareth, 65,1. On voit que la quantité d'eau n'est pas tout à fait proportionnelle au nombre des jours [1]. Tous les vents, dans la saison, peuvent amener de l'eau, mais les pluies abondantes viennent presque invariablement d'un des vents de l'ouest. C'est la Méditerranée qui est la principale source de pluie pour la Palestine.

Dans l'ensemble nous avons ici le phénomène des pluies dites de *relief*, c'est-à-dire causées par l'influence des reliefs du sol. Quand un courant d'air humide vient heurter une chaîne de montagnes, il est forcé de s'élever; de là production d'un mouvement ascendant local, d'une détente de l'air et par suite d'un refroidissement qui amène la pluie. Le plus souvent, lorsque la chaîne n'est pas très haute, cette ascension locale ne suffit pas à elle seule pour provoquer la chute de la pluie, mais elle agit comme un facteur important pour augmenter la quan-

1. Voir, pour les détails de cette étude, H. Hilderscheid, *Die Niederschlagsverhältnisse Palästinas in alter und neuer Zeit*, dans la *Zeit. der Deut. Pal.-Ver.*, t. XXV, 1902, p. 5-82, avec 40 tableaux et 4 graphiques. La même revue et celle du *Pal. Expl. Fund* continuent de donner les résultats des observations météorologiques faites dans les diverses stations.

tité d'eau qui tombe sur le flanc de la montagne exposée au vent. Après avoir traversé la chaîne de hauteur, l'air, débarrassé d'une certaine quantité d'eau, devient plus sec, et, par suite, derrière le maximum de pluie doit se trouver un minimum. C'est ainsi, par exemple, que derrière le maximum des montagnes d'Auvergne, se trouve le minimum de la vallée de l'Allier. Les pluies de relief produisent donc, non pas tant une augmentation de la quantité totale de pluie qui tombe sur l'ensemble de la région, qu'une irrégularité dans la distribution de cette pluie [1]. C'est pour cela qu'en Palestine, d'une façon générale, le maximum de « précipitation » se trouve dans la chaîne montagneuse; et le minimum dans le Ghôr; entre les deux se place le pays côtier, dont la partie septentrionale cependant, en raison sans doute de la montagne du Carmel, dépasse en quantité certains points de la ligne de faîte.

Le plus souvent la neige, héb. *sélég*, ne tombe qu'en petite quantité et elle fond bientôt, mais on en voit parfois de vraies tempêtes, et elle peut alors rester dans le creux des collines pendant deux ou trois semaines. En Galilée, elle demeure parfois deux ou trois jours avant de fondre complètement. A Jérusalem, elle dure rarement plus de quelques heures. Elle est à peu près inconnue dans les plaines basses et dans la région méridionale. Dans la Transjordane, elle recouvre le plateau tout entier environ deux années sur trois, et elle se maintient quelquefois au-delà d'une semaine, surtout sur les points dont l'altitude est plus considérable. Elle arrêta une nuit le général syrien Tryphon, qui se disposait à partir avec de la cavalerie pour aller dégager la garnison de Jérusalem [2]. Sa chute est comparée à une blanche toison [3].

Dans le beau temps de l'hiver, la rosée (*tal*) se forme en Palestine sous l'influence des mêmes causes qu'en Europe.

1. Cf. A. Angot *Traité élémentaire de météorologie*, in-8°, Paris, 1899, p. 224, 226.
2. I Mach., XIII, 22.
3. Ps. CXLVII, 16.

Mais, dans les mois d'été, lorsque tout le pays est aride et que l'eau manque pour l'évaporation, les fortes rosées sont entièrement apportées par les vents d'ouest. Elles sont en grande partie précipitées dans l'air sous forme de brouillard avant de se déposer sur la terre. La rosée est le plus abondante au printemps, en septembre et en octobre, excepté durant le *sirocco*, où il n'y en a pas. Après une nuit où elle a été très forte, le ciel est, au point du jour, obscurci par un épais brouillard; le sol, les plantes, les pierres et en particulier les tentes sont humides comme si la pluie avait tombé. Au lever du soleil, le brouillard commence à s'éclaircir, et il se forme de larges masses de nuages floconneux entre lesquelles brille çà et là le ciel bleu. Fréquemment le ciel est entièrement pur vers neuf heures du matin. La rosée supplée ainsi à la pluie et fournit aux plantes l'humidité nécessaire, atténuant les effets désastreux de la sécheresse prolongée. Moïse décrit la Terre promise comme « un pays de blé et de vin, et son ciel distille la rosée » [1]. Isaac demande, comme une bénédiction pour Jacob, « que Dieu lui donne de la rosée du ciel », tandis que la demeure d'Esaü en sera privée [2]. « La rosée rafraîchit les ardeurs du vent d'Orient..., et ramène la joie » [3]. Elle couvre la tête de celui qui passe la nuit dehors : « Les boucles de mes cheveux, dit l'Epoux du Cantique, sont trempées des gouttes de la nuit [4]. »

Les saisons. — D'après ce que nous venons de dire, la Palestine ne connaît guère que deux saisons, celle des pluies et celle de la sécheresse. La saison pluvieuse se divise elle-même en trois périodes. La première est celle de la pluie *hâtive* ou automnale, qui humecte la terre et la dispose à recevoir la semence. La seconde est celle des abondantes pluies d'hiver, qui saturent le sol, remplissent les bassins et citernes et ali-

1. Deut., XXXIII, 28.
2. Gen., XXVII, 28, 39.
3. Eccli., XVIII, 16; XLIII, 22.
4. Cant., V, 2.

mentent les sources. La troisième est celle de la pluie *tardive* ou printanière, qui favorise le développement des épis, rend le froment et l'orge capables de supporter les premières chaleurs de l'été, et sans laquelle la moisson est compromise. Les conditions les plus favorables pour une bonne récolte sont une généreuse pluie d'hiver, tombant en plusieurs jours, avec des intervalles non prolongés de beau temps, et une large provision d'eau printanière. L'époque de la moisson varie; dans les contrées basses, celle du froment a lieu en mai; dans les parties hautes, durant la première quinzaine de juin. L'orge se moissonne déjà en avril dans le Ghôr méridional, mais mûrit à peine à la mi-mai sur les hauteurs du massif judéen.

La Bible mentionne plusieurs fois cette division de l'année en deux saisons, qui sont, en somme, l'été et l'hiver [1]. L'été, *qaîṣ*, le temps chaud, comme le grec θέρος, est l'époque où l'on coupe la moisson [2], où l'arbre odoriférant exhale son parfum [3]. L'hiver, *setâv*, est la saison des pluies :

> Car voici que l'hiver est fini;
> La pluie a cessé, elle a disparu.
> Les fleurs paraissent sur la terre,
> Le temps des chants est arrivé...
> Le figuier développe ses fruits naissants,
> La vigne en fleur exhale son parfum [4].

Le mot *setâv* ne se trouve qu'ici. Ailleurs, on attribue généralement le sens d'hiver à *ḥoréf*, qui indique également l'automne, le temps où l'on cueille les fruits mûrs, le commencement des premières pluies, prélude de l'hiver. Le printemps, qui n'a pas de nom spécial en hébreu, est décrit dans ce passage du *Cantique des Cantiques*.

1. Gen., VIII, 22; Is., XVIII, 6; Am., III, 15; Ps. LXXIII (LXXIV), 17.
2. Jer., VIII, 20.
3. Eccli., L, 8.
4. Cant., II, 11-13.

En 1908, M. Macalister a trouvé dans les décombres de la colline de Gézer une plaque calcaire sur laquelle était gravé, en caractères archaïques, un curieux calendrier agricole israélite. Cette tablette déterminait d'une manière quasi-officielle l'époque des différentes opérations agricoles : récoltes de l'arrière-saison (correspondant au 15 sept.-15 nov.), semailles (15 nov.-15 janv.), végétation printanière (15 janv.-15 mars), cueillette du lin (15 mars-15 avril), moisson de l'orge (15 avril-15 mai), toutes les moissons (15 mai-15 juin), cueillette des fruits spéciaux : vendange (15 juin-15 août), cueillette des fruits d'été (15 août-15 sept.). Ce calendrier, qui date probablement du VI^e^ siècle avant notre ère, indique ce qui se pratiquait principalement dans les plaines du littoral méditerranéen, et il est remarquable qu'il concorde exactement, pour l'ordre et l'époque, avec le cycle agricole actuel des Trappistes d'Amouâs [1].

Les perturbations atmosphériques sont connues en Palestine. Cependant les orages n'ont pas lieu, comme dans nos pays, pendant les grandes chaleurs de l'été, mais en hiver, c'est-à-dire pendant la saison des pluies. L'Ancien Testament les présente comme un phénomène extraordinaire au temps de la moisson des blés [2]. On en signale pourtant dans les premiers jours de mai. Les auteurs sacrés en connaissent et en décrivent les principaux caractères. On pouvait les présager. « Le soir venu, vous dites : Il fera beau, car le ciel est rouge; et le matin : Il y aura de l'orage aujourd'hui, car le ciel est d'un rouge sombre » [3]. Les rougeurs du ciel à l'occident, le soir, accompagnent fréquemment le beau fixe en été; mais lorsque, un matin d'hiver, elles colorent, à l'orient, de gros nuages, elles leur donnent un aspect menaçant, qui fait pré-

1. Cf. H. Vincent, *Un calendrier agricole israélite*, dans la *Revue biblique* 1909, p. 243-269, avec d'intéressants détails sur l'année agricole en Palestine, p. 259-262.

2. I Sam (I Reg.), XII, 17.

3. Matth., XVI, 2, 3.

voir l'orage. On trouve, en particulier dans Job et dans les Psaumes, de belles descriptions du tonnerre, qui est «la voix de Dieu»[1].

Aux perturbations du ciel s'ajoutent celles de la terre, assez fréquentes sur ce sol en partie volcanique. L'histoire a consigné un grand nombre de tremblements de terre qui ont atteint la Syrie et la région palestinienne. Signalons seulement celui de l'an 31 avant J.-C., qui se fit sentir en Cœlé-Syrie, dans la vallée du Jourdain et dans la Judée; ceux de 1201, 1204, 1212, 1339, 1402, 1546, 1666, 1759 après J.-C., qui ébranlèrent Alep, le lac de Tibériade, Sâfed, Damas, la Cœlé-Syrie, Saint-Jean d'Acre. Un des plus terribles fut celui de 1837, qui détruisit une partie de la ville de Safed et ensevelit sous les débris de leurs demeures près de six mille habitants; il étendit son action jusqu'à Tibériade, Jéricho et la mer Morte. De 1860 à 1882, Jérusalem en a ressenti douze. Plusieurs autres ont été signalés depuis [2]. Le dernier, en juillet 1927, a fait de nombreuses victimes et d'importants dégâts. La Bible en mentionne un au temps de Saül, et un autre sous le règne d'Ozias [3].

1. Job, XXXVI, 32-XXXVII, 1-5.

2. Cf. Th. Chaplin, *Observations on the climate of Jerusalem*, dans le *Pal.-Expl. Fund, Qu. St.*, 1883, p. 11, 32, table VIII; M. Blanckenhorn, *Ueber die letzten Erdbeben in Palästina*, dans la *Zeit. d. Deut. Pal.-Ver.*, t. XXVIII, 1905, p. 206-221.

3. I Sam. (I Reg.), XIV, 15; Am., I, 1; Zach., XIV, 5.

CONDITIONS BIOLOGIQUES : LA FLORE

Caractères généraux. — La végétation.

CARACTÈRES **généraux.** — Dans ces conditions physiques, comment la vie s'est-elle développée sur le sol palestinien? Quelles richesses devait-il apporter au peuple à qui Dieu l'avait destiné?

« Yahvé, ton Dieu, disait Moïse à ce peuple, va te faire entrer dans un bon pays, pays de torrents, de sources et d'eaux profondes, qui jaillissent dans les vallées et les montagnes; pays de froment, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers; pays d'oliviers, d'huile et de miel; pays où tu mangeras du pain en abondance, où tu ne manqueras de rien; pays dont les pierres sont du fer et des montagnes duquel tu tireras l'airain »[1]. Cependant le voyageur qui parcourt aujourd'hui la Palestine a l'impression d'une contrée dénudée, pierreuse, desséchée, dont la désolation actuelle, comparée à son antique beauté, semblerait presque un signe de malédiction. C'est qu'on juge trop souvent le pays entier d'après certaines régions plus fréquemment visitées, comme la Judée, et d'après l'aspect qu'il présente dans certaines saisons, où, faute de pluie, la nature commence à mourir ou est déjà morte. Alors les plaines sont arides, les montagnes n'offrent aux rayons du du soleil qui les brûle que les flancs nus et noircis de leurs

1. Deut., VIII, 7-9.

rochers calcaires. A part quelques vignobles et les bouquets d'arbres qui entourent les villages, rien, pas un brin d'herbe verte ne réjouit la vue. Mais viennent les pluies, et la campagne revêt sa plus brillante parure, vallées et plateaux se couvrent d'une verdure émaillée de lys, de jacinthes, de tulipes, d'anémones, de renoncules et de mille autres fleurs; lorsque la moisson se dessine et grandit, il y a encore de jolis coins en Palestine. Pour avoir une idée de l'ancienne fertilité, il suffit de voir des plaines comme celles d'Esdrelon et du Haurân, certaines parties de la plaine côtière, des jardins comme ceux de Jaffa, même certaines vallées de la montagne. Partout où la main de l'homme remue le vieux sol, elle le ramène à sa première vigueur.

La décadence n'en est pas moins évidente. Quelles en sont les causes? Le changement de climat, disent les uns, principalement la diminution des pluies, amenée par le déboisement, d'où l'appauvrissement de l'humus. Les conditions politiques et économiques, qui ont diminué la main-d'œuvre et favorisé l'abandon de la culture, disent les autres.

Ne convient-il point d'abord de ramener à ses justes proportions l'enthousiasme des Hébreux pour la Terre après laquelle ils avaient si longtemps soupiré? Au sortir du désert, elle devait leur paraître un jardin de délices. Mais, à côté des terres fertiles, n'y avait-il pas, comme aujourd'hui, des « terres arides, stériles et sans eau »[1]? Le désert de Juda, où David mena sa vie errante, était-il bien différent de la contrée actuelle, que nous avons décrite? Le *négéb* n'était-il pas « le [pays] desséché? Sans doute, le « désert » n'était pas ce que le terme français représente ordinairement à notre imagination et le négéb, à en juger d'après les ruines qu'on y rencontre, eut autrefois des centres importants, avec des champs cultivés et des vignes dont les terrasses se remarquent encore sur les pentes des montagnes. L'état actuel provient de l'abandon dans lequel a été laissé ce district, qui ne fut jamais, du reste,

1. Ps. LXII (LXIII). 2.

qu'un pays de transition entre les solitudes sinaïtiques et les riches contrées de Canaan. Cette dernière cause peut donc s'appliquer aux changements survenus dans les différentes parties du territoire.

Faut-il, pour résoudre la question, recourir au déboisement? Il est certain que les forêts jouent, dans le régime des eaux et la fécondité du sol, un rôle important. Elles ne sont pas seulement une parure pour la terre, mais elles assainissent l'air en y répandant de l'oxygène, tandis qu'elles absorbent le carbone, et, de leurs vastes et profondes masses, quand elles sont vertes, il se dégage sans cesse une abondante vapeur d'eau. La pluie, en tombant d'abord sur la voûte de feuillage, descend moins précipitamment sur le sol, et, au lieu de le raviner, comme dans les grandes averses, le pénètre doucement et l'imprègne comme une éponge. L'eau s'infiltre peu à peu dans les couches du terrain, et finit par y rencontrer un fond imperméable, dont elle suit les pentes, pour s'échapper au dehors sous forme de sources. Celles-ci donnent naissance aux ruisseaux, aux rivières et aux fleuves. En dehors même des forêts, partout où se trouvent des arbres, les feuilles dont l'automne jonche la terre, mouillées par les pluies de l'hiver et du printemps, forment, en se décomposant, une nouvelle couche d'humus ou engraissent les couches anciennes.

Mais les forêts étaient-elles donc si nombreuses autrefois en Palestine? La Bible en cite très peu : à part celles de Basan elle mentionne celle d'Ephraïm, celle de Haret sur le territoire de Juda, celle du désert de Ziph, une autre qui se trouvait entre Jéricho et Béthel, et la forêt du midi [1]. D'ailleurs l'hébreu *ya'ar* n'a pas toute l'étendue de notre terme « forêt »; il correspond plus souvent à notre « bois ». Il est donc à croire que la Palestine n'a jamais été, au moins depuis les Hébreux, un pays très boisé, tout en reconnaissant que la main de l'homme a, depuis, détruit sans replanter, et que la dent des animaux a arrêté l'essor des pousses nouvelles.

1. Cf. II Sam. (II Reg.), XVIII, 6, 8, 17; I Sam. (I Reg.), XXII, 5; XXIII 51-19; II (IV) Reg., II, 24; Ezech., XX, 46, 47.

La pluie était-elle aussi plus abondante autrefois qu'aujourd'hui? Il serait difficile de l'affirmer. D'après la Bible et le Talmud, les saisons paraissent bien les mêmes. Il suffit de voir l'immense quantité de citernes, de réservoirs que les anciens habitants ont creusés, pour comprendre avec quel soin jaloux ils emmagasinaient, comme ceux d'aujourd'hui, l'eau du ciel, et pourquoi les tribus pastorales se disputaient les puits.

Sans donc méconnaître complètement l'influence de certains changements survenus en Palestine, il faut tenir compte de l'état d'abandon auquel le pays est depuis longtemps livré. Les aqueducs qui jadis, en différents endroits, portaient l'eau et la fertilité, marquent de leurs débris le chemin qu'ils suivaient; les canaux destinés à régulariser les cours d'eau sont détruits; les murs qui, sur le flanc des collines, retenaient les terrasses, sont en partie démolis. C'est ainsi que les environs de Jéricho qui, du temps d'Hérode, étaient une sorte de Θεῖον χώριον, ou « domaine des dieux », pour employer l'expression de Josèphe, ont perdu leur antique splendeur, et l'on en peut dire autant d'une foule d'autres lieux. Mais si la Palestine était autrefois beaucoup mieux cultivée, n'est-ce pas qu'elle était quatre ou cinq fois plus peuplée que maintenant, avec des villages et des villes florissantes dans des régions presque désertes de nos jours? Puis, l'incurie gouvernementale, les exactions, sans compter d'autres causes, n'ont pu que contribuer à l'appauvrissement d'une terre naturellement fertile.

La végétation. — Après ces remarques générales, il nous suffit de jeter un coup d'œil sur la végétation palestinienne, qui est naturellement en rapport avec les conditions du climat. On comprend que nous ne puissions entrer dans des détails qui demanderaient à eux seuls un volume.

On peut établir trois grandes divisions du règne végétal en Palestine.

1° Tout le littoral, c'est-à-dire côtes, vallées et petites col-

lines, appartient à la *flore méditerranéenne*. La végétation a les mêmes caractères qu'en Espagne, en Algérie et en Sicile, mais toutefois avec des modifications qui sont plus considérables à mesure qu'on avance vers le sud, du côté de l'Egypte. Elle se distingue par la prédominance des beaux arbres toujours verts, à feuilles persistantes, tel que l'olivier, le chêne vert ou yeuse, *Quercus ilex*, le chêne kermès, *Quercus coccifera*, le pin pignon, *Pinus pinea*, les lauriers, les tamaris, les lentisques et les térébinthes. On peut ajouter d'autres espèces plus humbles, mais non moins caractéristiques, comme les cistes, *Cistus villosus*, particulièrement abondants au Carmel, *C. craticus*, la forme la plus commune sur les collines du sud, les lavandes, le myrte, etc. On peut citer encore : les clématites, anémones, renoncules, dauphinelles, scilles, etc.

A cette première région nous rattachons une partie de la chaîne montagneuse, dont la flore peut être dite *de basse montagne*. Cette flore est caractérisée par divers chênes, dont plusieurs à feuilles caduques : *Quercus infectoria*, dans la région du nord; *Qu. calliprinos*, mont Thabor; *Qu. pseudo-coccifera*, Carmel, Galilée; *Qu. palæstina*, Hébron; *Qu. cerris*; *Qu. ithaburensis*, Carmel, Thabor, toutes les collines de Galilée et de Samarie. Ajoutons les frênes, dans les montagnes du nord; les cyprès, et, sur le bord des eaux, les peupliers; les platanes. On trouve également près d'Hébron, sur les hauteurs du désert de Juda, comme sur la côte, le pin d'Alep.

2° Le sud ou le Négéb et le désert de Juda appartiennent plutôt, pour une bonne partie, à la *flore désertique*. Le pays se distingue par une grande variété, mais aussi par la sécheresse et les épines de ses arbustes, ainsi que par le nombre beaucoup moins grand des arbres. Les traits caractéristiques de cette flore sont une quantité de petits buissons gris et épineux, de genêts, de labiées grises aromatiques, de plantes du printemps brillantes, mais petites et de peu de durée; une quantité de chardons. Les montagnes n'ont plus que des groupes clairsemés d'arbres, de chênes au feuillage épineux, d'arbousiers, etc. Au milieu des rochers, l'on rencontre des sauges, des borragi-

nées, etc. D'autres plantes désertiques, crucifères, résédacées, cistinées, de nombreuses astragales, appartiennent au Sahara ou au nord de l'Afrique.

3° La vallée du Jourdain et les bords de la mer Morte ont, en raison du climat, une végétation à part, qui se rapproche le plus de la *flore tropicale*. On y trouve bon nombre de plantes qui sont complètement étrangères à la contrée occidentale de la Palestine. La plus commune est le *Zizyphus Spina-Christi*, le *nabk* des Arabes, couvert d'épines aiguës comme de fines aiguilles, formant d'impénétrables buissons, et propres au Sahara, à la Nubie, à l'Abyssinie, à l'Arabie tropicale, au nord-ouest de l'Inde. Sont aussi en abondance : différentes sortes d'acacia, *Acacia nilotica*, *A. tortilis*, et l'*Acacia seyal*, le « bois de *setîm* » de la Bible; le caprier, qui forme des groupes remarquables dans le creux aride des rochers; la pomme de Sodome, *Solanum Sodomaeum*, dont le fruit, de la grosseur d'une pomme d'api, laisse échapper, lorsqu'on l'écrase, une quantité innombrable de fines graines. Sur les hauteurs désertes qui avoisinent la mer Morte, du côté d'"Aïn Djédi, se trouve la célèbre crucifère appelée à tort rose de Jéricho, *Anastatica hierochuntina*, qui, une fois desséchée, se contracte en une boule que le vent roule dans les sables, mais s'épanouit bientôt en une cupule des plus gracieuses, même après une longue dessiccation, si l'on trempe l'extrémité de la racine dans un peu d'eau, dont, grâce à un système vasculaire très développé, la plante absorbe le liquide. Au sud-ouest, dans le petit ouadi Zouéiréh, on a recueilli plus de 160 espèces de plantes, et sur ce nombre 135 sont africaines. Enfin le papyrus, *Papyrus antiquorum*, le *babîr* des Arabes, forme d'épais fourrés sur les bords du lac de Tibériade et du lac Houléh. Ce dernier marque la limite orientale de l'aire de dispersion de cette remarquable cypéracée africaine.

La flore de la région transjordane rentre dans la triple division que nous venons d'exposer. La végétation méditerranéenne y est représentée par les espèces suivantes : *Cistus villosus* et *C. salviifolius*, montagnes de Moab et de Galaad; *Pis-*

tachia terebinthus, var. *palæstina*, Moab, Galaad, dj. ed-Drûz; *Myrtus communis*, Galaad; *Quercus coccifera*, Moab, Galaad, Haurân, avec les espèces forestières, *Qu. cerris*, dj. Qouléib, et *Qu. ægilops*, Moab, Galaad; pin d'Alep, Moab, Galaad. Comme représentants de la flore désertique, signalons : *Tamarix mannifera*, Callirhoé; genêt, *Retama rætam*, sur les basses montagnes qui bordent le Ghôr; *Acacia tortilis*, Callirhoé; *Phœnix dactylifera*, dans les vallées aux environs de la mer Morte. La flore tropicale existe à l'est comme à l'ouest du Jourdain et de la mer Morte.

A ces plantes naturelles que Dieu a semées en Palestine selon le sol qui leur était propice, il faut ajouter celles que l'homme a cultivées, développées, améliorées ou même introduites de pays étrangers.

Parmi les arbres fruitiers indigènes vient en premier lieu l'olivier, héb. *zaît*, ar. *zeitûn*, dont les fruits sont une des principales productions de la Syrie. Viennent ensuite : le figuier, héb., *te'ênâh*, ar. *et-tîn*, dont le fruit se mange frais ou après avoir été pressé et séché; l'amandier, héb. *lûz*, ar. *lôz*; le grenadier, héb. *rimmôn*, ar. *rummân*; le genévrier; le pistachier, ar. *fustûq*; le caroubier, ar. *ḫharrûb*; le sycomore, ar. *djummeiz*; le pommier et le poirier, moins répandus. Les noyers, ar. *djôz*, étaient, au temps de Josèphe, abondamment cultivés dans la plaine de Génésareth; ils se rencontrent aujourd'hui surtout dans la région du Liban. L'abricotier, ar. *miśmiś*, donne d'excellents fruits en Syrie; séchés au soleil, ils sont l'objet d'un commerce très important à Damas; mais l'arbre est beaucoup moins répandu en Palestine, où il se trouve surtout sur la côte et en différents endroits de la montagne. Le palmier, *Phœnix dactylifera*, ar. *nakḫl*, ne prospère que dans la région sud du littoral; il croît à l'état sauvage, sans fruits, dans les gorges situées à l'est de la mer Morte, et çà et là dans l'intérieur du pays. Enfin la vigne a encore une culture florissante en plusieurs endroits.

Les arbres introduits sont : le bananier, importé de l'Inde, qui n'existe plus que sur la côte; le mûrier, qui semble origi-

naire de Chine, et n'a été cultivé en Palestine qu'à une époque tardive après l'ère chrétienne; le cactus, introduit de l'Amérique centrale en Europe vers le commencement du XVI^e siècle et qui abonde en Palestine, où il forme autour des jardins et des champs des haies impénétrables; l'oranger, transplanté d'Extrême-Orient, et qui fait la gloire des jardins de Jaffa.

Les principales céréales sont : le blé, *Triticum sativum*, héb. *ḥiṭṭâh*, qui a, dans la plaine d'Esdrelon, un grain long et mince, tandis que celui du Haurân, plus estimé, est court et gros; l'épeautre, *Triticum Spelta*, heb. *ḳussémét*, très voisin du vrai blé; l'orge, *Hordeum vulgare*, héb. *śe'ôrâh*, employé pour le pain des pauvres, mais principalement pour la nourriture des animaux; le millet, *Panicum miliacum*, héb. *dôḫân*, originaire de l'Inde, mais cultivé dans toutes les régions chaudes et tempérées du globe; le maïs, ar. *durra*, d'origine américaine.

Plantes potagères indigènes : les pois; les fèves, héb. *pôl*, ar. *fûl*; les lentilles, héb. *'ădâšîm*, ar. *'adas*; l'ail, héb. *šûm*, ar. *tûm*, dont l'espèce la plus commune est celle que nous appelons échalote, *Allium Ascalonicum*, parce qu'elle fut apportée d'Esdrelon en Europe par les Croisés; l'oignon, *Allium Cepa*, héb. *beṣâlîm*, ar. *ba'al*; le poireau, *Allium Porrum*, héb. *ḥâṣîr*, ar. *ḳurrâth*. Citons encore : l'hysope, la laitue, le pavot, le safran, le cumin, etc.

A ces plantes furent ajoutées les concombres, les pastèques, les melons, introduits des régions tropicales. Aujourd'hui les plaines de Saron et de Séphélah sont riches en ce genre de cultures [1].

1. Les études sur la flore palestinienne sont nombreuses. Il nous suffit de citer ici l'ouvrage capital de H.-B. Tristram, *The Fauna and Flora of Palestine*, in-4°, dans le *Survey of Western Palestine*, Londres, 1884, à compléter par des études subséquentes, qu'on trouve, en particulier, dans les deux revues allemande et anglaise sur la Palestine, citées au cours de ce travail. Voir notre art. *Palestine*, dans le *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux, col. 2041.

CHAPITRE IV

LA FAUNE

Mammifères. — Oiseaux. — Reptiles. — Poissons. — Invertébrés.

COMME la flore, la faune de Palestine a des affinités géographiques qu'il est intéressant de noter. La Palestine forme une province méridionale extrême de la région palæarctique, qui comprend l'Europe, l'Afrique au nord de l'Atlas, l'Asie occidentale (mais non l'Arabie, qui est éthiopienne), le reste de l'Asie au nord de l'Himalaya, la Chine septentrionale et le Japon. L'analyse des différentes classes d'animaux montre que, si la grande majorité des espèces appartient à la région palæarctique, il y a dans chaque classe un groupe d'exceptions et de formes particulières qui ne peuvent être rapportées à cette région, et qui sont presque toutes confinées dans la vallée du Jourdain et le bassin de la mer Morte. Ainsi, sur les 113 espèces de mammifères, 55 sont palæarctiques, 34 éthiopiennes, 16 indiennes, et 13 propres à la Palestine. La faune des oiseaux est extraordinairement riche pour une aire si peu étendue. Sur les 348 espèces qu'elle comprend, 271 sont palæarctiques, 40 éthiopiennes, 7 indiennes et 30 particulières. Les espèces palæarctiques appartiennent presque toutes à la côte et au plateau qui avoisine le Jourdain à l'ouest et à l'est. Les types éthiopiens et indiens sont presque exclusivement renfermés dans le bassin de la mer Morte, qui, à l'exception de quelques émigrants d'hiver, offre très peu d'espèces palæarctiques. La faune ichthyologique, quoique

restreinte comme nombre d'espèces, est de beaucoup la plus distincte dans ses caractères. Elle comprend 43 espèces, dont 8 seulement appartiennent à la faune ordinaire des rivières méditerranéennes.

Mammifères. — Le menu bétail, chez les Hébreux, *sô'n*, consistait en troupeaux de moutons et de chèvres, et constituait, comme aujourd'hui, une partie importante de la richesse des particuliers. Le Belqâ est encore, comme autrefois, la contrée la plus favorable à l'élevage des brebis, qui cependant trouvent dans le désert et les parties montagneuses du pays tout entier une nourriture suffisante. La race la plus répandue est celle qu'on nomme *Ovis laticaudata* ou à grosse queue, distinguée ainsi de l'espèce commune, *Ovis aries*. Ce qui la caractérise, en effet, c'est l'énorme développement de graisse qui s'amasse autour des vertèbres caudales. On comprend dès lors pourquoi la queue des béliers figure toujours parmi les meilleures parties de la victime qui devaient être brûlées sur l'autel [1]. La chèvre commune, *Capra hircus*, est représentée en Palestine par deux variétés, dont la principale est celle de la *Capra membrica*, reconnaissable à ses fortes cornes, à sa taille plus grande et surtout à ses oreilles longues et pendantes, auxquelles Amos fait sans doute allusion lorsqu'il dit que « le pâtre arrache à la gueule du lion deux cuisses et le bout d'une oreille » [2]. Dans le nord, au voisinage de l'Hermon, on rencontre la *Capra angorensis*, aux oreilles et aux cornes plus courtes, au poil plus long et plus soyeux.

Le gros bétail est, en hébreu, désigné par le mot *bâqâr*, qui indique aussi le bœuf. Le bœuf de Palestine, *Bos taurus*, est généralement de petite taille, à jambes courtes et assez frêles. Cet animal entrait également pour une bonne partie dans la fortune des patriarches : mais, comme ils menaient la vie nomade, ils ne l'employaient pas aux travaux de l'agriculture.

1. Cf. Exod., XXIX, 22; Lév., III, 9, 11.
2. Am., III, 12.

On le trouve utilisé pour cet usage principalement dans les plaines qui avoisinent la mer; c'est là aussi que se rencontre la plus belle race. Il est plus rare dans la région montagneuse, sauf dans quelques plaines, comme celles de Sichem et de Dothaïn. On l'entretient aussi dans les riches vallées de la Galilée et les abondants pâturages de Galaad. Dans la partie septentrionale de la vallée du Jourdain, spécialement dans la région marécageuse du lac Houléh, vit le buffle, *Bos bubalus*, qui a la taille plus haute et les proportions plus massives que le bœuf ordinaire, avec un front plus bas et un mufle plus large. Originaire de l'Inde, il n'a pénétré en Asie occidentale qu'à une époque assez tardive. Voilà pourquoi certains auteurs voient difficulté à l'assimiler au *re'êm* biblique. Il a cependant avec cet animal des caractères communs qui font généralement admettre cette identification[1].

Avec les brebis et le bœuf, l'animal domestique par excellence, chez les Hébreux, était l'âne, *ḥămôr*; les patriarches en possédaient aussi de véritables troupeaux. Par son genre de nourriture, sa résistance à la soif et à la chaleur, la sûreté de son pied, il est, en effet, précieux dans les pays chauds, les régions montagneuses et arides. Il appartient à deux variétés : le grand âne du désert syrien, généralement de robe blanche, qui se rapproche de l'âne du Caire, et l'âne vulgaire, supérieur à nos espèces d'Europe, plus haut et plus fort, moins beau cependant, moins vif et moins patient que celui d'Egypte. Il ne mérite pas, et il n'a pas dans la Bible le mépris dont est l'objet l'âne d'Occident; il servait de monture aux personnages les plus honorables. Le cheval, *sûs*, on le sait, ne fut qu'assez tard introduit chez les Israélites; il est surtout réservé à la selle chez les Arabes, qui dédaignent le mulet. Celui-ci cependant, héb. *péréd*, fut autrefois une monture royale [2]. Il est aujourd'hui utilisé par la population séden-

1. Sur le *re'êm*, cf. Num., XXIII, 22; XXIV, 8; Job, XXXIX, 9-12; Is. XXXIV, 6-7, etc.

2. Cf. II Sam. (II Reg.), XIII, 29; XVIII, 9; I (III) Reg., I, 33, 38, 44.

taire pour son endurance et l'aisance avec laquelle il marche à travers les sentiers les plus accidentés. Ce que ne peuvent faire le cheval ni l'âne, franchir de vastes espaces sans eau, sa constitution le permet au chameau, *gâmâl*, qui sert de bête de somme et de monture [1]. Cet animal est, de plus, précieux pour le lait qu'il donne, pour son poil avec lequel on fabrique de grossières étoffes, tentes, voiles, vêtements [2]. Celui qu'on emploie aujourd'hui en Palestine est le chameau à une bosse, *Camelus dromadarius*. Il constitue la grande source de richesse des Bédouins.

Parmi les animaux domestiques, le chien, *kéléb*, n'a pas dans la Bible ni en Orient la place qu'on lui accorde dans nos pays; celui de Tobie ne doit pas être pris comme le type de ses congénères en Palestine. Il tient plutôt de l'animal sauvage. Le Ps. LVIII (LIX), 7, 15, compare les ennemis à ces chiens faméliques qui rôdent, le soir, autour de la ville pour y chercher leur proie. C'est encore le spectacle que présentent ces bandes errantes, qui, sans maîtres particuliers, se chargent du service sanitaire de la voirie en dévorant les débris qu'on jette à la rue. C'est la même race qui, aujourd'hui comme autrefois, sert aux bergers et qui erre dans les bourgs et les campagnes. Elle est très rapprochée du chacal. Celui-ci, *šû'âl*, est fréquemment mentionné dans l'Écriture. C'est un animal qui tient le milieu entre le loup et le renard, et qui, en raison de son pelage gris-jaune, foncé en dessus et blanchâtre en dessous, a été nommé *canis aureus*. Il chasse par bandes nombreuses. On sait comment Samson les utilisa pour se venger des Philistins [3]. Cette vie en bandes et certains autres caractères distinguent le chacal du renard, qui, en hébreu, porte le même nom. Ce dernier est représenté par deux espèces : le *Vulpes nilotica* ou renard égyptien, commun dans le sud et le centre de la Palestine, extrêmement abondant en

1. Gen., XXIV, 61; XXXI, 17; XXXVII, 25.
2. Matth., III, 4; Marc, I, 6.
3. Jud., XV, 4, 5.

Judée et à l'est du Jourdain, et dont les habitudes, tout à fait distinctes de celles du chacal, ne diffèrent pas de celles de notre renard; le *Vulpes flavescens*, qui habite les districts boisés de la Galilée. Le loup, *ze'êb*, *Canis lupus*, se rencontre encore assez souvent dans les plaines maritimes, dans les ravins de Galilée et surtout du territoire montagneux de Benjamin, quelquefois aussi dans les forêts de Basan et de Galaad. On trouve dans le sud le loup d'Égypte, *Canis lupaster*, plus petit de taille, au museau plus aigu, aux membres plus grêles, au poil d'un jaune doré.

Le lion, *'ărî*, *'aryêh*, *lâbî'*, avait autrefois de nombreux repaires en Palestine, surtout dans les épais fourrés de la vallée du Jourdain, mais il en a disparu depuis longtemps. Le léopard, *nâmêr*, le *Felis pardus*, existe encore dans les environs de la mer Morte, dans les anciens pays de Galaad et de Basan; bien qu'il soit rare en Galilée, on peut cependant constater ses traces sur le Thabor; de même sur le Carmel. On rencontre aussi plusieurs espèces de chats sauvages : le *Felis chaus*, qui, deux fois plus grand que le chat domestique, ressemble plutôt au lynx, et se tient spécialement dans les fourrés des bords du Jourdain; le *Felis maniculata*, rare à l'ouest du fleuve, mais commun à l'est. L'hyène, *ṣâbûa'*, est rarement mentionnée dans la Bible. L'ours, *dôb*, qu'on rencontrait en Juda et en Ephraïm [1], est devenu très rare, mais existe encore du côté du Liban et à l'est du Jourdain. Il n'est question qu'une fois du sanglier, *ḥăzîr*, dans l'Écriture, lorsqu'Israël, châtié par le Seigneur, est comparé à une vigne que « le sanglier de la forêt dévore » [2]. Il est encore répandu dans tout le pays, principalement dans les endroits marécageux et couverts de fourrés.

Le cerf, *'ayyâl*, abondait autrefois en Palestine; la Bible fait allusion à son élégance, à son agilité, à quelques particularités de ses mœurs [3]. Il y est devenu rare, à cause de l'aridité du

1. I Sam. (I Reg.), XVII, 34; II (IV), Reg., II, 24.
2. Ps. LXXIX (LXXX), 14.
3. Ps. XVII (XVIII), 34; Hab., III, 19; Prov., V, 19; Job, XXXIX, 1-4.

sol. On voit, au contraire, parfois jusque sur le mont des Oliviers, la gazelle, *sebî*, *Gazella dorcas*, qui se montre dans le sud par centaines à la fois. A l'est du Jourdain, on trouve communément la *Gazella arabica*, plus belle que la gazelle ordinaire. Le bouquetin, *Capra beden*, ou *Ibex sinaïtica*, vit non seulement dans les ravins de Moab, mais dans le désert de Juda, aux environs de la mer Morte; c'est un superbe animal, d'une merveilleuse agilité.

Le pays offre plusieurs espèces de lièvres et de nombreux muridés : *Mus musculus*, dans toutes les villes; *Mus alexandrinus*, dans les villes de la côte; *Mus sylvaticus*, dans les plaines; *Mus prætextus*, dans la plaine de Génésareth, la vallée du Jourdain et le voisinage de la mer Morte.

Oiseaux. — La richesse de la Palestine en oiseaux s'explique par ses conditions physiques. Le climat y appelle, pendant l'hiver, les oiseaux du nord, et, pendant l'été, ceux de l'Afrique. La température de la vallée du Jourdain et des environs de la mer Morte favorise le séjour habituel des oiseaux de type tropical. Aussi plaines et montagnes, bois et collines, rochers et déserts ont-ils leurs hôtes particuliers et fort nombreux. Passereaux : grive; merle; rouge-gorge, *Erithacus rubicula*, partout en hiver, mais ne reste guère après la fin de février; rossignol, sur les bords du Jourdain, sur le Thabor, dans les vallées boisées; fauvette; *bulbul* de Palestine, *Pycnonotus xanthopygus*, un des oiseaux les plus caractéristiques des régions chaudes du pays; hirondelle; *Cynnyris oseæ*, de famille tropicale, et, autant qu'on peut le savoir, absolument particulier à la Terre Sainte, où encore il est confiné dans des limites restreintes; chardonneret; moineau, aussi abondant et effronté que chez nous; pinson, par bandes, en hiver, dans les plaines maritimes et sur le plateau méridional : *Amydrus Tristrami*, oiseau très singulier, de la grosseur et de la forme d'une grive, avec le corps d'un bleu noirâtre très éclatant, les ailes jaunes couleur de rouille, le bec long, arqué et très aigu, habite les escarpements de la vallée du Cédron, des bords de la mer Morte;

corbeau; alouette huppée, un des oiseaux les plus communs dans les plaines et vallées de la côte, du centre et du nord.

Rapaces : chouette; chat-huant; effraie; hibou; gypaète barbu, ou vautour des agneaux, dont les demeures favorites sont les gorges qui ouvrent sur la mer Morte et la vallée du Jourdain, spécialement les ravins de l'Arnon et de Callirhoé; aigle, *nésér*, dont on a observé quatre espèces principales en Palestine, et auquel les écrivains sacrés font de fréquentes allusions; milan; faucon; épervier.

Echassiers : héron, spécialement aux environs du lac Houléh, du Jourdain, du lac de Tibériade, du Cison et sur la côte; cigogne; grue; outarde; bécassine.

Palmipèdes : cormoran; pélican, *Pelicanus onocrotalus*, fréquemment sur le lac de Tibériade; canard sauvage; flamant.

La colombe, *yônâh*, est l'oiseau le plus souvent mentionné dans la Bible; elle se trouve encore en très grande quantité en Palestine. Dans tout l'Orient, on élève en très grand nombre les pigeons domestiques.

Enfin les gallinacés comprennent : la perdrix rouge, *Caccabis chukar*, et une autre, *Ammoperdix Heyii*, grosse à peu près deux fois comme une caille, d'un gris jaunâtre, couleur du sol et qui remplace la précédente, dans le bassin de la mer Morte et les ravins de la vallée du Jourdain; la caille, *Coturnix communis*, qui en mars revient par myriades.

La Bible trouve dans le vol des oiseaux, leur nourriture, leur nid, leur chant, leurs mœurs, leurs qualités générales ou particulières, de gracieuses allusions ou comparaisons, et même de belles descriptions, comme celle de l'aigle dans Job[1].

Reptiles. — Les reptiles, couleuvres, vipères, lézards, sont nombreux en Palestine. Le terrain et le climat leur sont particulièrement favorables; les rochers calcaires et les collines crayeuses leur offrent un abri; la chaleur tropicale et

1. Job, XXXIX, 27-30.

l'atmosphère sèche de la vallée du Jourdain favorisent leur reproduction.

Poissons. — L'Écriture se contente de mentionner les poissons d'une manière générale, sans entrer dans aucun détail caractéristique, sans donner en hébreu aucun nom particulier, en dehors de l'expression commune *dâg*. Et pourtant ces animaux sont prodigieusement abondants et variés dans les lacs et cours d'eau; même les petites sources en renferment souvent plusieurs espèces. Ceux du lac de Tibériade, comme ceux du Jourdain et de ses affluents, présentent une grande ressemblance avec ceux du Nil.

Invertébrés. — Si les insectes pullulent spécialement dans les pays chauds, la Palestine devait en compter et en compte de nombreuses espèces. Rien que pour les coléoptères, il y en a, au dire des naturalistes, plus de quatre cents. Aucune cependant n'est nommée dans la Bible, bien que les Hébreux connussent les ravages de ces petits animaux sur le blé et sur les arbres. Il n'en est pas de même de la sauterelle, orthoptère dont ils ont décrit, souvent d'une manière saisissante, les terribles dévastations, et dont ils désignent, par neuf mots différents, soit les diverses espèces, soit la même à ses phases de développement. La Loi permettait de manger quatre de ces espèces [1]. Parmi les hyménoptères, plusieurs espèces sont nommées dans la Bible, et quelques-unes y sont l'objet d'une attention spéciale : l'abeille, *debôrâh*, qui a toujours vécu en Palestine, sinon à l'état domestique, du moins à l'état sauvage, déposant son miel dans le creux des rochers ou des arbres [2]; la fourmi, *nemâlâh*, donnée comme exemple de la sagesse [3]; le frelon, *ṣir'âh*, dont il est parlé quatre fois dans l'Écriture, à

1. Lev., XI, 22. Pour les ravages, cf. Joël, I, 4-12, etc.

2. Deut., XXXII, 13; I Sam. (I Reg.), XIV, 25; Ps. LXXX (LXXXI), 17, etc.

3. Prov., VI, 6-8; XXX, 24, 25.

propos de la manière dont Dieu devait faire disparaître les peuplades cananéennes devant les Hébreux [1].

La mouche, *zebûb*, moins importune qu'en Egypte, est encore fort gênante en maint endroit de la Palestine; elle l'était assez en pays philistin pour donner son nom à Béelzébub, « dieu des mouches », ou chasse-mouches.

Le scorpion, *'aqrâb*, est aussi un animal qui abonde en certaines contrées; il avait ainsi donné son nom à « la montée d'Acrabim », sur la frontière méridionale de la Terre Sainte [2]. Sa piqûre, quoique très douloureuse, est rarement mortelle [3].

Nous sortirions du cadre de cette étude en recherchant l'origine de la flore et de la faune du bassin de la mer Morte où l'on trouve des formes vivantes qui diffèrent absolument de celles de la région environnante.

1. Exod., XXIII, 28-30; Deut., VII, 20; Jos., XXIV, 12; Sap. XII, 8.

2. Num., XXXIV, 4; Jos., XV, 3; Jud., I, 36.

3. Sur la faune biblique, voir : H.-B. Tristram, ouv. cité; L. Anderlind, *Ackerbau und Thierzucht in Syrien, insbesondere in Palästina*, dans la *Zeit. d. Deut. Pal.-Ver.*, t. IX, 1886, p. 55-73; F. Bodenheimer, *Die Tierwelt Palästinas*, Leipzig, 1920, 2 fasc., 38 et 37 p.; sans compter de nombreuses monographies.

LE PAYS ET LE LIVRE BIBLIQUES

La nature d'un pays se reflète nécessairement dans son histoire. Par ses conditions physiques, sol, climat, productions, il exerce une réelle influence sur le caractère, les goûts, l'activité du peuple qui l'habite; par son relief même, plaines, montagnes, fleuves, il détermine la direction de certains événements, comme les entreprises guerrières, les batailles. Le peuple hébreu, il est vrai, n'est pas né sur cette terre de Canaan, il n'en est pas une plante naturelle, il y a été transporté après de nombreuses migrations; elle n'a donc pas eu, pour ainsi dire, à le façonner. Il est cependant juste de dire qu'elle l'a transformé. D'un peuple pasteur, nomade, plante désertique, elle a fait un peuple agriculteur, sédentaire, plante cultivée, qui a dû s'adapter à son nouveau milieu. La Bible, écrite par des Juifs, pour la plus grande part, dans le pays même, doit donc être le miroir, non seulement de la vie de la nation, mais du pays qui en a été le théâtre. Et, en effet, récits historiques, législation, poésie, morale, prophéties renferment une foule de détails qui le représentent à nos yeux, et sans lesquels le Livre lui-même est parfois difficile à comprendre.

Pour nous en tenir à notre but, contentons-nous de montrer la conformité qui existe entre le pays biblique, tel que nous l'avons décrit, et la Bible, dont il confirme l'exactitude.

Nous avons déjà noté comment chacun des traits caractéristiques du sol palestinien a son nom spécial dans les Livres saints : *šefêlâh*, *négéb*, *'ărâbâh*, *mîšôr*, etc. La Bible, comme

toute histoire vraie, est une vraie géographie, dont nous n'avons donné que le côté physique.

De ce point de vue, il est intéressant de remarquer d'abord que la nature du pays explique certains faits, comme la manière dont les Israélites le conquirent et s'y établirent. Pourquoi la plaine et les parties basses restèrent-elles longtemps et en grande partie au pouvoir des anciens habitants, les Cananéens? C'est qu'ils pouvaient y aligner leurs chariots, terreur des Hébreux. Ceux-ci, partant des rives du Jourdain, durent commencer la conquête de la Cisjordane par la montagne, où ils pouvaient combattre à armes égales. C'est vers le centre du massif judéo-samaritain qu'ils portèrent leurs premiers coups, pour s'étendre ensuite vers le sud et vers le nord. Ce massif fut, du reste, au cours de l'histoire, leur véritable forteresse, leur domaine le plus stable, le premier gagné, le dernier perdu. Entouré par de véritables fossés, la vallée du Jourdain, la plaine d'Esdrelon et la plaine côtière, il se maintint longtemps à l'abri des grandes invasions, qui suivirent seulement sur ses côtés leur route naturelle. Avant d'y pénétrer, les armées étrangères avaient soin de s'en assurer les environs. Alors que la plaine maritime était occupée, au sud, par les Philistins, au nord par les Phéniciens, la Galilée plus ouverte et le Haurân étaient exposés aux incursions de divers peuples.

La Palestine est ensuite, comme la Grèce, un pays de petites provinces, variée dans ses habitants comme dans sa flore et sa faune. On la voit, dès l'origine, divisée entre plusieurs peuplades, qui s'en partageaient les différentes contrées, Héthéens, Amorrhéens, Cananéens, etc. Elle convenait au peuple hébreu lui-même, qui, bien qu'uni par les liens du sang, de la religion, de la législation, maintint, pendant la plus grande partie de son histoire, sa distinction en tribus, qui gardèrent leur propre territoire, leur caractère, jusqu'à leurs provincialismes, témoin le *šibbôlét* [1] et le parler des Galiléens [2]. Il est donc

1. Jud., XII, 1-6.
2. Matth., XXVI, 73.

possible, croyons-nous, de retrouver dans les conditions physiques du territoire et de la vie de chacune de ces tribus les traits qui les caractérisent. La Bible elle-même les a notés d'une manière saisissante par des détails ou des comparaisons empruntés à la nature.

Sur la pente occidentale des monts de Galilée, dans un pays fertile et boisé, Aser trouve « un pain succulent, délices des rois » ; au milieu des belles plantations d'oliviers, de figuiers, etc., « il baigne ses pieds dans l'huile » ; satisfait de ces biens, « il habite tranquillement sur ses rives découpées », près du rivage dont nous avons décrit les anfractuosités [1].

Sur la pente orientale, Nephthali, lui aussi, « rassasié de faveurs et plein des bénédictions de Dieu », « est un térébinthe, qui projette ses rameaux, fournit des branches splendides », représentant ainsi l'épanouissement de la vie et de la force [2].

Entre les deux, Zabulon « tire ses richesses du voisinage des ports de mer » ; « appuyé sur Sidon, il étend ses bras vers deux mers », la Méditerranée et le lac de Tibériade [3]. Il semble cependant, d'après Josué [4], qu'il était séparé de la première par Aser, et du second par Nephthali. Mais la mention de Sidon, qui représente la Phénicie, montre assez qu'il ne s'agit pas de relations immédiates avec la mer. Zabulon pouvait avoir quelques débouchés du côté de la mer occidentale comme du côté du lac oriental [5]. On sait, du reste, qu'en certains endroits les limites des tribus se confondaient et qu'elles purent varier dans la suite des temps. C'est dans ce sens que Zabulon est associé à Issachar pour le trafic maritime [6]. Tous deux pouvaient avoir des entrepôts sur la côte et tirer des trésors du rivage.

1. Gen., XLIX, 20; Deut., XXXIII, 24; Jud., V, 17.
2. Deut., XXXIII, 23; Gen., XLIX, 21, d'après l'hébreu.
3. Deut., XXXIII, 19; Gen., XLIX, 13.
4. Jos., XIX, 10-16, 24-31, 32-39.
5. Cf. Josèphe, *Ant. jud.*, V, 1, 22.
6. Deut., XXXIII, 18-19.

Au milieu de la grasse plaine d'Esdrelon, « Issachar est un âne robuste », comparaison plutôt flatteuse aux yeux des Orientaux, étant donnée leur estime pour cet animal. Issachar put imiter sa sobriété et son endurance, mais il n'eut aussi d'autre horizon que les riches « clôtures » au sein desquelles il aima à rester « couché ». Il eût pu combattre, mettre sa force et son activité au service de ses frères; il trouva « le repos » plus « doux » que la gloire, la jouissance des biens qu'un « pays agréable » lui fournissait en abondance préférable même à la liberté. Car, pour conserver ou augmenter cette jouissance, il devint mercenaire, corvéable, « inclinant son épaule sous le fardeau, s'assujettissant au tribut ». Il porta au rivage voisin, chez les Phéniciens, les produits de sa terre. Il se fit le serviteur des nombreuses caravanes qui passaient par la plaine d'Esdrelon. Comme cette riche contrée fut souvent l'objet des convoitises, il aima mieux payer le tribut que de défendre sa propriété [1].

L'entrée des monts de Samarie est défendue par une tribu dont la valeur guerrière contraste singulièrement avec la jouissance égoïste d'Issachar. Manassé est placé là pour garder les voies qui, du nord, conduisent au cœur du pays, à Sichem et à Jérusalem. Aussi possédait-elle des villes d'une importance capitale, comme Mageddo, Thanach et Jéblaam, premiers forts avancés sur la ligne des montagnes.

Ainsi gardé par une vaillante tribu, défendu par sa propre situation, le massif central offrait à ceux qui l'occupaient une plus grande sécurité. Moins maîtresses chez elles, les tribus du nord ne purent prendre une part aussi active aux affaires intérieures de la nation. Bien différente fut la position d'Ephraïm, qui, aux avantages physiques du pays, joignit une énergie et une puissance que David appelle « l'armure de sa tête » [2]. Il est comparé au taureau que l'archer provoque et attaque, mais qui, avec l'aide du Tout-Puissant, résiste aux coups. La

1. Gen., XLIX, 14-15.
2. Ps. LIX (LX), 9; CVII (CVIII), 9.

terre qu'il possède est comblée de bénédictions [1]. Pour célébrer sa force, Moïse compare ses cornes à celles du *re'ém*. Il posséda, au moins pendant assez longtemps, le double centre religieux et civil de la nation, Silo et Sichem.

Benjamin, lui, « est un loup ravisseur : le matin, il dévore sa proie; le soir, il partage son butin » [2]. Tel est l'esprit guerrier de la tribu, une des plus petites, et cependant une des plus fortes : adresse dans le maniement de l'arc, de la fronde et du glaive [3], courage et obstination. Dans ses défilés, autrefois repaire des bêtes sauvages, vallée de Séboïm ou « des hyènes », terre de Sual ou « du chacal » [4], elle devait rôder comme un loup, descendre dans les riches plaines des Philistins et recueillir d'abondantes dépouilles. L'exiguité de son territoire était compensée « par l'excellence du sol, car elle possédait Jéricho » [5], et par son importance stratégique, car elle possédait Jérusalem et les forts avancés qui la défendaient du côté du nord, nombreuses éminences dont le pays est parsemé comme de forteresses naturelles, et qui portaient un nom en rapport avec leur situation : Rama, Ramathaïm, Gabaa, Gabaath, Gabaon, « lieu élevé »; Maspha, « observatoire ». La tribu donna au peuple son premier roi, Saül.

Comme Benjamin, Dan avait un territoire restreint, comprenant la plaine côtière, du moins la partie non occupée par les Philistins, et les premiers contreforts de la montagne. Resserré dans ses frontières, il voulut s'étendre en fondant une colonie à l'extrémité nord du pays [6]. Sa valeur guerrière est résumée en deux qualités, la force et la ruse, lorsqu'il est comparé au « jeune lion, qui s'élance de Basan », et au « serpent

1. Gen., XLIX, 22-26, texte plein de difficultés; cf. L. Gry, *Revue biblique*, 1917, p. 508-520; Deut., XXXIII, 13-17.
2. Gen., XLIX, 27.
3. Jud., XX, 16.
4. I Sam. (I Reg.), XIII, 17, 18.
5. Josèphe, *Ant. jud.*, V, I, 22.
Jud., XVIII.

dans le chemin, au céraste dans le sentier, qui mord le cheval au talon, et fait tomber à la renverse le cavalier [1] ». Sa situation était importante par la richesse du sol et la grande route des nations qui traversait la plaine.

Mais le vrai lion, c'est Juda, dont les prérogatives sont la force, la souveraineté et la gloire. Sa force victorieuse s'incarne principalement en David, à qui il a été donné de réaliser ces paroles : « Ta main sera sur le col de tes ennemis...; après avoir pillé, mon fils, tu es remonté; il a plié le genou, il s'est couché comme un lion et comme une lionne » [2]. Le lion de Juda a promené autour de lui sa terrible puissance, puis, chargé de butin, il est remonté dans le repaire de ses montagnes. Là, il s'est longtemps couché au sein d'une paix noblement conquise. Tel est comme le résumé des deux règnes de David et de Salomon. Mais le rôle de cette tribu, les progrès de son influence et les vicissitudes de sa domination forment le fond de l'histoire du peuple de Dieu. Le pays qu'elle habite est le pays de la vigne par excellence, au point qu'on ne craindrait pas, sans souci du dégât, de « lier à la vigne son poulain, et au cep le fils de l'ânesse, et de laver son vêtement dans le vin » [3]. Cependant le véritable « lion de la tribu de Juda », c'est le Christ, « rejeton de David » [4], qui, après avoir vaincu le démon, a établi, dans la richesse et la force, le royaume de la paix.

Prise dans l'héritage de Juda, la part de Siméon est la moins bonne de toute la terre de Canaan. Reléguée à la limite du désert, cette tribu ne trouva point le sol fertile que s'étaient partagé les autres. Dans cette situation, elle n'eut point à se mêler aux combats et aux événements qui les illustrèrent. Elle n'eut qu'un rôle effacé dans l'histoire. Elle a cependant la gloire de compter Judith parmi ses enfants [5].

1. Deut., XXXIII, 22; Gen., XLIX, 16, 17.
2. Gen., XLIX, 8-9.
3. Gen., XLIX, 11.
4. Apoc., V, 5.
5. Judith, VIII, 1; IX, 2.

A l'orient du Jourdain, la demi-tribu de Manassé, qui avait apporté sa vaillante coopération à la conquête de la région occidentale, fut placée dans la riche terre de Basan, aux avant-postes du pays.

Au milieu de cette bande du territoire oriental, Gad, « béni de Celui qui le met au large, est couché comme une lionne; il déchire l'épaule et la tête. Il s'est choisi les prémices [du pays]; car là était réservée la part du chef. Il a marché à la tête du peuple, accompli la justice de Yahvé et ses jugements avec Israël »[1]. La tribu s'est donc taillé une belle part dans les premières conquêtes d'Israël; puis elle était là pour faire bonne garde contre des voisins de l'est envahissants. Une suite très remarquable de jeux de mots montre, Gen., XLIX, 19, comment « Gad, détroussé par des détrousseurs, détrousse [à son tour] sur leurs talons ». Ses guerriers sont représentés comme des hommes forts, « maniant le bouclier et la lance, semblables à des lions, agiles comme les chèvres des montagnes »[2].

Enfin, Ruben, privé, par la faute dont il se rendit coupable, des privilèges de son droit d'aînesse, fut relégué aux confins des possessions israélites, où il vécut sans gloire, sans pouvoir compter parmi ses enfants un juge, un prophète ou un héros. Ce ne furent pourtant pas les qualités guerrières qui lui manquèrent[3]. Il eut à batailler, d'un côté, contre les Bédouins pillards du désert, de l'autre, contre les Moabites.

C'est ainsi que Dieu a voulu garder dans l'unité et la variété d'un même territoire l'unité et la variété de son peuple. Il a voulu même se servir des conditions physiques de cette terre pour imposer à ce peuple, avec une plus parfaite idée de sa puissance et de sa sagesse, un plus parfait respect de ses lois. Il a appuyé sur le climat, sur la fertilité ou la stérilité du sol, le dogme de sa Providence, montrant qu'il tient en sa main la

1. Deut., XXXIII, 20-21.
2. I Chr., XII, 8.
3. I Chr., V, 18.

pluie du ciel et les vents desséchants, les faveurs et les fléaux terrestres. Plus difficiles en Egypte, sous l'uniformité du climat et l'action régulière du grand fleuve qui la féconde, les manifestations de la bonté et de la colère divines prenaient un caractère saisissant sur la terre de Canaan. C'est cette grande loi de la Providence que Moïse inculque si bien aux Hébreux dès le commencement : « Vous observerez tous les commandements que je vous prescris aujourd'hui, afin que vous soyez forts..., afin que vous prolongiez vos jours sur la terre que Yahvé a juré de donner à vos frères..., pays où coulent le lait et le miel. Car le pays où tu vas entrer pour le posséder n'est pas comme le pays d'Egypte, d'où vous êtes sortis, que tu enses mençais et que tu arrosais avec ton pied comme un jardin potager. Mais le pays où vous allez passer pour le posséder est un pays de montagnes et de vallées, qui est arrosé par la pluie du ciel; un pays dont Yahvé, ton Dieu, prend soin et sur lequel il a continuellement les yeux, depuis la commencement de l'année jusqu'à la fin. Si vous obéissez à mes commandements, ...je donnerai à votre pays la pluie en son temps, la pluie de la première et celle de la dernière saison, et tu recueilleras ton blé, ton vin nouveau et ton huile... Prenez garde à vous, de peur que votre cœur ne soit séduit, que vous ne vous détourniez et ne serviez d'autres dieux et ne vous prosterniez devant eux. La colère de Yahvé s'enflammerait contre vous; il fermerait le ciel, et il n'y aurait plus de pluie; la terre ne donnerait plus ses produits et vous péririez promptement dans le bon pays que Yahvé vous donne » [1]. Les prophètes ne cessèrent de répéter ces avertissements, et plus d'une fois, Dieu réalisa les menaces qu'ils contiennent.

Israël cependant abandonna souvent son Dieu pour des dieux étrangers, la pure religion de Yahvé pour le culte sensuel des idoles cananéennes. Faut-il attribuer ses défaillances polythéistes à l'abondance des biens dont il jouissait, l'homme repu faisant taire la voix de sa conscience pour n'écouter plus

1. Deut., XI, 8-17.

que ses instincts grossiers? On peut le croire d'après le cantique sacré qui, à la tendre sollicitude de Dieu pour Israël, oppose le mépris avec lequel celui-ci, une fois comblé de ses faveurs, l'a délaissé :

> Pareil à l'aigle qui excite sa couvée
> Et voltige au-dessus de ses petits,
> [Yahvé] a déployé ses ailes, il a pris [Israël],
> Il l'a porté sur ses plumes.
> Yahvé seul l'a conduit,
> Nul dieu étranger n'était avec lui.
> Il l'a fait monter sur les hauteurs du pays,
> Et Israël a mangé les produits des champs:
> Il lui a fait sucer le miel du rocher,
> L'huile qui sort de la roche la plus dure,
> La crème de la vache et le lait des brebis,
> Avec la graisse des agneaux,
> Des béliers nés en Basan et des boucs,
> Avec la fleur du froment;
> Et tu as bu le sang de la grappe, le vin écumant.
>
> Mais Jésurun (Israël) est devenu gras, et il a regimbé
> Tu es devenu gras, épais, replet.
> Et il a abandonné le Dieu qui l'avait formé
> Et méprisé le Rocher de son salut [1].

Il ne serait pourtant pas juste de voir dans cette satisfaction de repu l'unique cause de l'idolâtrie des Hébreux; il faut y ajouter même, comme cause principale, outre un penchant inné, l'exemple pernicieux et l'entraînement des peuples au milieu desquels ils vivaient. Leur penchant au culte idolâtrique était tel que la Loi mosaïque dut multiplier les mesures préventives pour les détourner de ce danger. Après les merveilles de la sortie d'Egypte, ils se prosternent devant le veau d'or. Entrés dans la Terre promise, ils provoquent la colère de Dieu en adorant Baal et Astarté, les dieux de Syrie, de Moab

1. Deut., XXXII, 11-15.

et d'Ammon. C'est tout le thème du livre des Juges. Contact perpétuel et même unions matrimoniales avec les peuples païens, attraits d'un culte licencieux, faux sentiments de respect et de crainte à l'égard des dieux propres à chaque pays, dont il faut s'assurer la protection et éviter le courroux, trop souvent les exemples des rois, ces raisons, et d'autres qu'il serait facile d'invoquer expliquent suffisamment les chutes d'Israël dans l'idolâtrie.

Si le peuple hébreu a, par ses coupables défections, trop souvent méconnu Dieu, il a, seul parmi les nations de l'antiquité, reconnu et admirablement chanté la magnificence de ses œuvres. La Bible qui, a-t-on dit, « est pleine de poésie comme la mer est pleine de sel », emprunte ses accents lyriques aux spectacles de la nature que les poètes sacrés avaient chaque jour sous les yeux, aux grands phénomènes comme aux objets les plus gracieux et les plus délicats de la création. Qu'on lise seulement cet hymne magnifique au Créateur qu'est le Psaume CIII (CIV), et la description de l'orage au Ps. XXVIII (XXIX), sans parler d'une foule d'autres pages aussi sublimes dans le même livre et dans les Prophètes. Mais c'est là un sujet trop connu pour que nous y insistions.

Demandons-nous plutôt, dans une dernière question, si la géographie biblique, dans les limites que nous avons envisagées, apporte un ferme appui à l'histoire biblique, si elle est un garant de son autorité, c'est-à-dire de son authenticité et de sa véracité.

On juge la valeur historique d'un livre d'après la précision des détails topographiques et archéologiques sur lesquels sont étayés ses récits. Si les événements qu'il raconte représentent la physionomie exacte du pays au temps où ils se sont passés, il y a là, sinon une assurance absolue, au moins un fort témoignage en faveur de leur réalité. Les erreurs de lieux, au contraire, aussi bien que les anachronismes, sont sa condamnation. N'est-ce pas la règle qu'on applique aux historiens de l'antiquité profane? Pourquoi en excepterait-on la Bible?

Dans son ensemble, elle reflète si bien la Palestine qu'il est

aussi impossible de la comprendre sans la connaissance exacte du pays qu'il est impossible de comprendre l'histoire de la Grèce ou de la France sans les notions géographiques qui concernent ces deux régions. Dans le détail, il est tel récit de bataille, telle marche des armées, telle suite d'événements privés ou publics qui demandent à être suivis la carte sous les yeux. Qu'on prenne les nombreux combats entre Hébreux et Philistins, ceux qui ont eu pour théâtre la plaine d'Esdrelon, les incursions ou invasions étrangères, et l'on verra avec quelle nécessité s'impose et quel intérêt présente l'étude du terrain. Le livre de Josué est à lui seul un vrai traité de géographie. L'Evangile lui-même s'éclaire admirablement de la topographie palestinienne.

Non seulement les noms des localités bibliques forment une nomenclature abondante, mais les plus importants ont été, en grande partie, retrouvés sous la même forme sur les monuments de la plus haute antiquité, assyriens et égyptiens. Par un phénomène bien digne d'étonnement, les vieux noms hébreux, dépouillant le vêtement grec dont ils furent assez longtemps couverts, ont repris et gardé jusqu'à nos jours en arabe leur figure primitive. Que l'on compare la difficulté qu'il y a souvent pour nous aujourd'hui à retrouver sous leur forme actuelle les noms de notre vieille France.

Il y a donc entre le pays et l'histoire bibliques un lien qui les rend inséparables, une lumière qui se projette de l'un sur l'autre. Mais, de l'exactitude géographique, chez un auteur sacré, faut-il conclure à son exactitude historique? Non, répond-on, parce que les écrivains hébreux connaissaient si bien leur pays qu'ils pouvaient donner à leurs fictions une parfaite couleur locale. Avec ce principe, quelle histoire ancienne tiendra debout? Puis, le pays de Canaan est-il donc resté à l'abri de tout changement pour qu'un auteur ait pu, à quelques siècles de distance, sans danger de grossières erreurs, se risquer à en refaire l'exacte topographie?

Nous ne prétendons point qu'il faille chercher ici, en dehors de tout autre argument, une preuve absolue d'authen-

ticité et de véracité. C'est une question à examiner et à débattre pour chaque livre. Nous disons, d'une manière générale, que l'élément géographique doit peser, pour sa bonne part, dans la balance du jugement sur la valeur d'un écrit, auquel il apporte pour le moins une puissante confirmation. Nous demandons pour la géographie sacrée, en matière historique, même poids que pour la géographie profane.

INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

A

Abarîm (Monts), 152.
'Abdéh, 82.
Abelsatim, 94, 149.
Abûl, 131, 139.
'Abilîn, 41.
Aboud, 38.
Abou Touméis, 165.
Abrikha, 46.
Accaron, 37.
Achou'a, 68.
Acrabathène, 55.
Acre, voir Saint-Jean d'Acre.
Adada, 'Ad'adah, 79.
Adiada, 37.
Adjbéihât, 147.
Adjloun, 138-148, 152, 164, 177.
Adom, 95.
Aenon, 90.
'Aere, 131.
Afouléh, 65.
'Aï, 70.
Aïalon, 37, 67.
Ailath, 5.
'Aïn 'Aqel, 133.
'Aïn 'Askar, 63.
'Aïn Balâta, 63.
'Aïn Chems, 68.
'Aïn Dafnéh, 63.
'Aïn Djâloud, 53.
'Aïn Djedi, 77, 78, 118, 152, 202.
'Aïn ech-Chemsîyéh, 89.
'Aïn ed-Deir, 89.
'Aïn ed-Dhaheb, 89.
'Aïn ed-Dourdâra, 133.
'Aïn el-'Asal, 133.
'Aïn el-Basâléh, 133.
'Aïn (el-) Beidâ, 89, 133, 134.
'Aïn el-Belâtah, 88, 89.
'Aïn el-Fouliyéh, 89, 109.
'Aïn el-Madaouarah, 89, 109.
'Aïn el-Maïtéh, 53.
'Aïn el-Mellâhah, 88, 89.
'Aïn el-Mou'allakah, 136.
'Aïn el-Qedeirat, 80.
'Aïn er-Râfid, 133.
'Aïn es-Sa'âdéh, 32.
'Aïn et-Tabgha, 89, 109, 113.
'Aïn et-Tîn, 89, 109.
'Aïn et-Tinéh, 133.
'Aïn ez-Zerqâ, 142.
'Aïn Fechkha, 116, 120.
'Aïn Fît, 133.
'Aïn Ghoueïr, 116.
'Aïn Harb, 89.
'Aïn Kôdana, 133.
'Aïn Mousmar, 133.
'Aïn Qedeis, 7, 80, 182.
'Aïn Soueiméh, 120.
'Aïn Talhah, 89.
Aïn Trabéh, 118.
'Aïn Yadjûz, 148.
'Akka, 21-22, 32, 41, 46 (voir Saint-Jean d'Acre).

Alep, 196.
Alexandreion, 94.
Alimes, 135.
'Almâ, 170.
Amathus, 95.
'Ammân, 142, 145-146, 147, 173, 178.
'Amouâs, 38, 195.
Anti-Liban, 6, 85, 97, 98, 164, 169.
Antipatris, 38, 56.
Aphec, 135.
'Aqabah, 82, 85, 87.
'Aqrabéh, 55, 56.
'Arabah, 8, 34, 77, 79, 80, 85, 87, 119, 126, 179, 185.
Arâ'ir, 154, 160.
'Araq el-Emir, 146, 183.
Archélaïs, 93.
Aréopolis, 160.
Argob, 138, 168.
Ar-Moab, 160.
Arnon, 7, 9, 119, 120, 138, 149, 151, 154-155, 157, 159, 161, 162, 211.
Aroër, 154, 155, 160.
Ascalon, 28, 29, 37.
Aser, 30, 45, 216.
Asergadda, 81.
Asphaltite (lac), voir Morte (Mer).
Astaroth, 170.
Ataroth, 160.
'Atlit, 13, 22, 33.
Auranitide, 132, 167.
'Ayiméh, 150.
'Ayoun ez-Zouân, 133.
'Ayoun Moukhladi, 133.
'Ayoun Mousâ, 158, 183.
'Ayoun Oumm el-Ledjdjah, 133.
'Ayoun Yousef, 133.
Azéca, 36, 68.
Azot, 27, 28, 29, 36, 37, 74.

B

Baalméon, 154, 160.
Baaras, 156.
Baca, 41.
Bâdiet et-Tîh, 76, 81.
Balâta, 63.
Banias, 6, 25, 45, 98, 135.
Barzâ, 160.
Basan, 34, 132, 138, 142, 167, 168, 169, 170, 185, 199, 209, 218, 220, 222.
Batanée, 132, 168.
Battôf (plaine de), 43.
Beisân, 40, 55, 62, 88, 89, 91-92, 101, 103.
Beit Djala, 67.
Beit Djibrîn, 38, 72.
Beit er-Râs, 139, 177.
Beit Iksa, 72.
Beitin, 52, 66, 70, 178.
Beit Lahm, 67.
Beit Liqia, 72.
Beit Nettif, 67.
Beit Nouba, 67.
Beit 'Our el-Fôqa, 67.
Beit 'Our et-Tahta, 67.
Beit Sira, 72.
Bel'améh, 52 n.
Belqâ, 138, 139, 142, 151, 177, 179, 206.
Belus, 32.
Benjamin, 209, 218.
Beroukin, 55, 61.
Bersabée, 5, 9, 38, 67, 72, 76, 79, 80, 81, 182.
Bethabara, 105.
Béthanie, 105.
Bétharan, 94, 149.
Béthel, 52 n., 70, 74, 92 n., 199.
Bethjesimoth, 94, 149.
Bethléhem, 68, 71, 72, 77, 78, 124 152, 178, 191.
Bethnemra, 94, 147.
Bethoron, 67-68, 72.
Bethsaïde, 45.
Bethsaïda-Julias, 88, 112, 136.
Bethsames, 68.
Bethsan, 54 65, 71, 91, 101.

Béthulie, 61.
Beyrouth, 13, 14, 28.
Biddou, 72.
Bîr es-Séba', 9, 67, 71, 80, 178.
Birket er-Rân (ou er-Râm), 135.
Bosor, 160, 170.
Bosra, 170, 171, 173.
Bostra, 148, 170.
Bouqei'a, 62.
Bouraq, 173.
Bousr el-Harîri, 170.

C

Cadès, 7, 79, 80.
Cadès (de Nephthali), 45.
Callirhoé, 120, 157, 162, 203, 211.
Cana, 45.
Canaan, 4, 5, 62, 106, 199, 214, 219, 221, 224.
Canath, 170.
Capharnaüm, 45, 112.
Cariotb (-Hesron), 79.
Carith (torrent de), 141, 185.
Carmel, 3, 8, 13, 15, 22, 31-35, 40, 47, 49, 52, 54, 57, 58, 62, 65, 169, 179, 182, 191, 192, 201, 209.
Casaloth, 54.
Casphar (Casphon ou Casphin), 135.
Cédron (torrent de), 69, 74, 116, 185, 210. Voir aussi Ouadi en-Nâr.
Ceila, 36.
Césarée (maritime), 9, 13, 22, 24-25, 28, 30, 63.
Césarée (de Philippe), 25, 98, 137. Voir Banias.
Cha'fât, 71.
Champ des Pasteurs, 68.
Chefâ 'Amr, 43.
Cheikh Beyâzîd, 61.
Cheikh Chibel, 61.
Cheikh Iskander, 57.
Cherî'at el-Kebiréh, 97.
Cherî'at el-Menâdiréh, 9, 100, 131, 135, 138-140, 154, 165, 177, 181. Voir aussi Yarmouk.
Choueikéh, 68.
Chouhba, 171.
Cison (torrent de), 32, 43, 47, 48, 49, 54, 58, 62, 185, 211.
Corozaïn, 54, 112.

D

Damas, 22, 37, 45, 53, 65, 92, 137, 165, 166, 172, 173, 196, 203.
Damascène, 164.
Daméh, 101, 103.
Dan (tribu), 30, 152, 218.
Dan (ville), 98, 138, 153.
Deir 'Alla, 38.
Deir 'Ammar, 67.
Deir Ghoussâneh, 55.
Der'ât, 131, 148, 167-169, 171, 173, 177.
Derb el-Hadj (« route des Pèlerins »), 7, 151.
Dhât-Râs, 151, 162.
Dhikrîn, 72.
Dibân, Dibon, 159, 160, 162.
Diret et-Touloul, 164.
Dja'far, 151.
Djeba', 63.
Djebel 'Adâthir, 41.
— Dahî. Voir Dj-Nebî-Dahî.
— et Hermon (Petit).
— Djamléh, 42.
— Djermaq, 41.
— Djil' âd, 139.
— ech-Cheikh, 6, 60.
— ed-Drûz, 165, 203.
— Ektéif, 67.
— el-'Asî, 41.
— el-Kebîr, 60.
— el-Kouléib, 165.
— el-Mouchaqqah, 42.
— en-Nedjméh, 67.
— Eslâmiyéh, 58, 60.
Djebelet el-'Arous, 41.

Djebel et-Teldj, 97.
— et-Tour (Garizim), 58, 59; (Thabor), 43.
— ez-Zoumléh, 139.
— Fouqou'a (Gelboé), 48, 56, 57, 62, 177.
— Fouréidis, 67, 72.
— Hâmi Qourscu, 132, 134.
— Heïch, 169.
— Heider, 41.
— Hounîn, 41.
— Madara, 7.
— mâr Elias, 57.
— Nebâ, 151, 152.
— Nebî Dahî, 46, 48, 49, 56, 62, 177, 184.
— Ocha', 139, 177.
— Ousdoum, 118, 181.
— Qarantal, 67, 90, 126.
— Qouléi'ah, 132.
— Sitti Slimah, 58.
— Tour' ân, 43.
Djedour, 169.
Djelboun, 56.
Djemlé, 137.
Djemma'în, 61.
Djénîn, 41, 47, 49, 52-55, 65.
Djérach, 145, 152, 177.
Djisr Benât Ya' qoub, 46, 87, 99.
Djisr Benât Ya, oub, 46, 87, 99.
— el-Moudjâmi', 100, 131.
— es-Sidd, 100.
Djôlân, 87, 88, 108, 113, 131-137, 147, 164, 165, 177, 184.
Djubéihât, 147.
Dôr, 22-23.
Dora, 23, 63.
Dothaïn, 61, 65, 207.

E

Ebal (Mont), 58, 59, 63, 101, 140, 177.
Eboda, 82.
ech-Chagour, 42.
ed-Dâmiéh, 95.
ed-Dikkéh, 136.
Edraï, 148, 167, 168, 169.
el-Ahmédiyéh, 136.
el-Ahsêniyéh, 136.
el-'Al, 136, 137, 150-152, 159, 162, 178.
Elanitique (golfe), 5, 8 n., 87.
el-Bâtihah (plaine d'), 88, 99, 134.
el-Biréh, 66.
el-Djib, 66, 72.
el-Djich, 45.
Eléalé, 150.
Eleuthéropolis, 38, 72.
el-Fatour, 89.
el-Fouléh, 184.
el-Ghouéir, 88, 108, 109, 111.
el-Hadr, 6.
el-Hamma, 108.
el-Hammém, 141, 177, 181.
el-Hâra, 164.
el-Hartiyéh, 49.
el-Khachm, 33.
el-Khalîl, 67.
el-Kourmoul, 67.
el-Ledjdjoun, 49, 51, 162.
el-Makhnah, 60, 61.
el-Medjdel, 28.
el-Mesmiyéh, 171.
el-Minéh, 29.
el-Mouheiléh, 80.
el-Mouhraqah, 57, 58.
el-Mzeirib, 177.
el-Qasr, 151.
el-Qastal, 162, 163.
el-Qeseiméh, 80, 82.
el-Qounéitrah 133, 136, 137.
Elusa, 82.
el-Yehoudiyéh, 136.
Endor (Endour), 53.
Engaddi, 72, 77, 78, 118.
Engannim, 52, 54.
en-Nouqra, 164, 167.
Ephraïm, 33, 60, 64, 152, 185, 199, 209, 217.

Ephrem, 71.
Ephron, 147.
er-Râféh, 170.
er-Râm, 66.
er-Ramèh, 43.
er-Rouéikbéh, 67.
Esdoud, 27, 36.
Esdrelon (plaine d'), 9, 32, 41, 43, 46, 47-54, 57, 61, 62, 63, 65, 91, 103, 152, 173, 179, 182, 184, 198, 204, 215, 217, 224.
Esfiyéh, 57.
Eski-Châm, 170.
es-Salt, voir Salt.
es-Sâmek, 152.
es-Sanaméin, 171, 173.
es-Semou'a, 67.
Esthaol, 68.
et-Taybéh, 147.
et-Téléil, 41.
et-Tell, 88, 136.
et-Tourra, 131, 177.
Ezra', 171, 172.
ez-Zârah, 120, 157.
ez-Zib, 32.

F

Fâr'a, 62.
Fendaqoumiyéh, 63.
Fîq, 135, 136, 177.
Fontaine d'Elisée, 90.

G

Gabaa, 218.
Gabaath, 218.
Gabalitide (Gobolitide), 151.
Gabaon, 67, 218.
Gad, 5, 94. 138, 143, 220.
Gadara, 100, 144, 148.
Gadaritide, 40.
Galaad, 4, 45, 101, 138-148, 152, 159, 160, 167-169, 202, 203, 207, 209.
Galilée, 5, 40-46, 47, 52, 55, 60. 69, 70, 74, 107, 110, 114, 132, 133, 177, 179, 182, 183, 185, 192, 201, 207, 209, 215, 216.
Gamala, 132, 136, 137.
Garizim (Mont), 59-61, 63, 101, 140, 152, 182, 185.
Gaulanitide, 40, 99, 131-137.
Gaulon, 132, 138, 170.
Gaza, 9, 13, 28-29, 34, 36, 38, 69, 79, 81, 186, 191.
Gazer (Gézer), 39, 195.
Gelboé (mont), 47-49, 52-54, 56, 58, 101.
Génésareth (lac de), 46, 100, 107-113. Voir Tibériade (lac de). — Plaine de G., 88, 203, 210.
Gérare, 81.
Gérasa, 145, 148.
Gessur, 167.
Geth, 37.
Ghazzéh, 29.
Ghôr, 60, 87, 89, 91, 101, 131, 140-142, 153, 158, 179, 186, 187, 192, 194, 203.
Ghôraniyéh, 103, 105, 163.
Ghôr el-Mezra'a, 119.
Ghôr es-Sâfiyéh, 119, 155, 158.
Ghôr Seisbân, 156.
Giscala, 45.
Gomorrhe, 104, 123, 127.
Gophna, 74.

H

Hadida, 74.
Haditéh, 37.
Halhoul, 67.
Hamâd, 6, 7, 164.
Hammâm ez-Zerqâ, 156.
Haret (forêt de), 199.
Harma (Horma), 80.
Haroseth des Nations, 49, 54
Hasar-'Enân, 6
Hasbeya, 97.

Hasersual, 81.
Hattîn (colline de), 108.
Haurân, 3, 6, 9, 45, 53, 131, 132, 134 140, 164-173, 177, 179, 184, 198, 203, 204, 215.
Hébron, 67, 68, 72, 74, 77, 79, 81, 82 201.
Hedjaz, 173.
Hermon (chaîne de l'), 8, 9, 45, 87, 97, 98, 132, 134, 138, 184, 206.
— Grand H. (Dj. ech-Cheikh) 6, 60, 108, 167 .
— Petit H. (Dj. Nebî Dahî), 48, 53, 54.
Hesbân, 148, 150, 152, 159, 160, 162, 178.
Hésébon, 138, 149, 160.
Hiéromax, 100, 140. Voir Chri'at el-Menâdiréh et Yarmouk.
Hinnom (vallée de), 74, 185.
Hippène, 40.
Hippos, Hippus, 5, 136, 137.
Houléh (lac), 8, 42, 89, 99, 106-107. 133, 134, 136, 187, 202, 207, 211.
— Plaine de H., 87, 88, 99.

I

Idumée, 5, 151, 161, 183.
Iksâl, 41, 49, 54.
Irbid, 139, 177.
Issachar, 50, 52, 217.

J

Jabès-Galaad, 141.
Jaboc, 9, 101, 103, 139, 142, 148. — Voir Nahr ez-Zerqâ.
Jaffa, 9, 13, 16, 25-26, 33, 34, 35, 38, 188, 191, 204.
Jamnia, 27, 28, 29, 36, 74.
Jazer, 147.
Jeblaam, 52 n., 217.
Jeconam, 54.
Jegbaa, 147.
Jéricho, 69-71, 74, 77, 90, 92-93, 101, 104, 105, 111, 126, 131, 140, 147, 152, 185, 196, 199, 200, 202, 218.
Jérusalem, 38, 52, 53, 63-68, 71, 72-74, 81, 93, 112, 152, 162, 182, 183, 186, 188, 191, 192, 217.
Jezraël (Plaine de J.), 8-9, 47. — Ville de J., 52, 53, 54.
Joppé, 27, 30.
Jourdain, 4, 6, 8, 9, 10, 35, 40, 41, 43-46, 48, 50, 53, 54, 56, 61, 62, 65-67, 69-71, 77, 85-96, 97-105, 106-108, 114, 119-121, 131-133, 137, 139, 140-142, 144, 147, 149, 151, 152, 155, 157, 163, 178, 179, 183, 191, 196, 202, 203, 205, 207, 209, 210, 211, 212, 220.
Juda, 33, 36, 37, 57, 76-79, 81, 116, 124, 152, 158, 185, 198, 201, 209, 210, 219.
Judée, 5, 15, 37, 40, 41, 44, 45, 55, 56, 66-74, 77, 81, 103, 105, 118, 182, 196, 197, 209.

K

Kaboul, 41.
Kefr el-Mâ, 135, 136, 170.
Kefr Kenna, 45.
Kérak, 79, 114, 151, 158-160, 162, 178.
Khaifa, 8, 15, 45, 46, 53, 57, 65 n., 92, 186, 191.
Khalasah, 9, 82.
Khân ez-Zebib, 162.
Khirbet 'Ain 'Aïnah, 55.
— 'Atârous, 160.
— 'Attîr, 67.
— Berqît, 55.
— Djelûl, 151.
— (el-) Fasâ'îl, 90, 93.
— el-Milh, 67, 71, 80, 178.
— el-Qoureitein, 79.
— es-Soumra, 65.

Khirbet Fahil, 144.
— Fenân, 150.
— Libb, 151.
— Mâ'în, 77.
— Oumm er-Roummâmîn, 79
— Sâr, 139, 147, 178.
— Serada, 6.
— Soueiméh, 94, 149.
— Soufr es-Sâni', 67.
— Tell el-Medech, 105.
— Teqou'a, 67.
— Zoueiliqéh, 79.
Khisfîn. 135, 137, 173.
Kir Moab. 160.
Kôm Yâdjouz. 139.

L

Lachis, 39.
Ledja, 6, 164, 165-166, 167, 168, 170.
Legio, 51, 54.
Liban, 4, 6, 15, 17, 34, 43, 44, 85, 169, 185, 203, 209.
Lisân, 80, 116, 120, 126, 127, 157.
Livias, 94.
Loubbân, 72.
Lydda, 34, 38.

M

Meacha, 167.
Machéronte, 162.
Machmas, 70.
Mâdaba, 93, 151, 156, 159, 160, 162, 178.
Magdala, 45, 108, 112.
Mageddo, 47, 51-54, 65, 185, 217.
Mâ'în, 151, 154, 160.
Manassé, 5, 132, 138, 152, 217, 220.
Maon (désert de), 77.
Marésa, 39.
Masada, 79, 118, 126.
Maspha, 218.
Mechatta, 161.
Mechrifeh, 82.
Medjdel, 108, 109.
Medjdel Keroum, 41, 42, 43.
Mekâour, 162.
Mephaath, 150, 161.
Merdj' Ayoun, 6, 87, 89.
— el-Gharaq, 61.
Mérom (lac), 41, 46, 106, 137.
Mérôn (Méiron), 45, 108.
Méroth, 41.
Middîn, 151.
Mînet el-Qala'ah, 27.
— Esdoud, 27.
— Roubîn, 27.
Moab, 5, 7, 70, 103, 116, 119, 124, 149-163, 178, 183, 185, 202, 203, 210, 222.
Moabitide, 165.
Molada, 80.
Môrêh (colline de), 48.
Morte (mer), 3, 7, 8, 9, 66, 67, 69, 71, 72, 77-79, 85, 87, 88, 94, 100-104, 108, 111, 114-128, 131, 139, 149-153, 155-158, 178, 179, 181, 183, 184, 185, 196, 202, 203, 205, 209, 210, 211.
Moukhmas, 70.

N

Nâblous, 63.
Nahal Qîsôn, 48.
Nahr Banias, 99.
— Djâloud, 48, 62, 92, 101.
— el-'Allân, 140.
— el-'Aoudjâ, 35.
— el-Fâliq, 35.
— el-Hasbâni, 97, 98.
— el-Lîtâni, 6.
— el-Mefdjîr, 35.
— el-Mouqatta', 32, 43, 48.
— el-Qâsimiyéh, 6, 7, 9, 41, 42.
— er-Rouqqâd, 132, 133, 134, 137, 141.

Nahr ez-Zerqâ, 9, 33, 35, 101, 131, 138, 139, 142, 161. Voir Jaboc.
— Iskandérouneh, 35.
— Leddân, 98.
— Mefchoukh, 32, 42.
— Na'mân, 32, 43.
— Roubîn, 27, 34, 38.
— Sémériyéh, 32, 42.
— Soukréir, 38.
Nakhel, 82.
Na'lin, 67.
Naous, 173.
Naplouse, 55, 58, 62, 63, 65, 71, 177, 182.
Nazareth, 43, 53, 177, 184, 191.
Nebi-Samouil, 66, 73, 152.
Nébo (mont), 152, 158, 161, 163, 183.
Nef'a, 150.
Nephthali, 45, 46, 87, 152, 216.
Nicopolis, 38, 72.

O

Oboth, 150.
Oliviers (mont des), 59 n., 66, 69, 73, 152, 185, 210.
Oronte, 85.
Ouadi 'Abellîn, 43.
— Abou en-Nâr, 65.
— 'Ara, 65.
— Aréidjéh, 69.
— Bedârous, 134.
— Benî Hammidéh, 119.
— Cha'îb, 43, 142.
— Cha'îr, 60.
— Chellaley, 141.
— Daboura, 134.
— Daradjéh, 118.
— Djérach, 142.
— Djerrah, 119.
— Djoramâyéh, 134.
— Djouzléh, 62.
— ech-Cheri'a, 38, 69.
Ouadi ech-Cherrar, 48.
— ech-Chouqéiyif, 134.
— ed-Dâliyéh, 134.
— ed-Delhamiyéh, 133.
— ed-Déradjéh, 69.
— el-Abiad, 80, 142.
— el-Adjem, 164.
— el-'Amoud, 108, 141.
— el-Aoudjéh, 101.
— el-'Arab, 101, 141.
— el-'Araba, 85, 87.
— el-'Arich, 7, 80.
— el-Areidjéh, 118.
— el-Biréh, 43, 48, 101.
— el-Bouqéi'a, 62.
— el-Djeib, 119.
— el-Ehréir, 140.
— el-Ezziyéh, 42.
— el-Fâr'a, 62.
— el-Fedjdjâs, 43.
— (el-) Ghoueir, 116, 120.
— el-Hafâf, 118.
— el-Hamâm, 43, 108.
— el-Hasasa, 118.
— el-Hésâ, 119, 150, 151, 155.
— el-Héay, 38.
— el-Khabera, 69.
— el-Mâlih, 62.
— el-Mélék, 32, 43.
— (el-) Môdjib, 7, 119, 138, 151, 154, 155, 159. Voir Arnon.
— el-Moukhêres, 154.
— el-Qarn, 32, 42.
— (el-) Qelt, 69, 92, 101.
— el-Qerahy, 119, 150, 155.
— Enghîb, 134.
— en-Nâr, 69, 116. Voir Cédron
— (en-) Noua'îméh, 90, 101.
— er-Rabadiyéh, 43, 108.
— er-Rebâbi, 74.
— er-Retem, 142.
— es-Saffah, 134.
— es-Sant, 68.
— es-Sarâr, 66.
— es-Seba', 38, 69,

Ouadi es-Semak, 108, 134, 184.
— es-Senâm, 134.
— es-Sidr, 142.
— es-Sir, 142, 146.
— et-Teim, 97.
— ez-Zounoud, 118.
— Far'a, 101.
— Fasa' il, 101.
— Fiq, 108, 134, 184.
— Fiqréh, 7, 80, 119.
— Ghazzéh, 15, 38, 69, 80.
— Habra, 118.
— Halzoun, 43.
— Hathrourah, 69.
— Heiléh, 120.
— Hesbân, 101, 139, 142, 161.
— Kafrendji, 141.
— Kefrein, 101, 139, 142, 150.
— Lououa, 165.
— Madara, 7.
— Mahras, 118.
— Marra, 7.
— Mensaléh, 120.
— Milh, 57.
— Na'our, 150.
— Nemeira, 119, 150.
— Nimréh, 69.
— Nimrîn, 101, 103, 105, 142, 149, 150, 156.
— Oueibéh, 150.
— Oumm Bagheq, 118.
— Ourtâs, 68.
— Qanaouât, 166.
— Radjîb, 141.
— Râs el-'Aïn, 60.
— Sebaiyéh, 119.
— Seder, 118.
— Seisoun, 135, 141.
— Seyal, 118.
— Sitti Maryam, 69.
— Sourâr, 68.
— Zerqâ, 126.
— Zerqâ Mâ'în, 120, 122, 153, 156, 157, 181.
— Zouéirah, 69, 202.
Ouadi Yâbès, 141.
Oumm ed-Deredj, 139, 177.
Oumm el-Oualid, 162, 163.
Oumm el-Qanâtîr, 100.
Oumm er-Resâs, 151, 162, 163.
Oumm es-Soummâq, 139, 151.
Oumm Qéis (*Mqéis*), 131, 139, 144

P

Panéas, 168, 169.
Pèlerins (route des), 7, 139, 150.
Pella, 5, 144, 148.
Pérée, 71, 93.
Pétra, 5, 162, 181.
Phasaëlis, 93.
Phasga (mont), 152, 153.
Philadelphie, 146, 148, 173. Voir 'Ammân.
Phœna, 171.
Phunon, 150.
Ptolémaïs, 21.

Q

Qadès (de Nephthali), 45.
Qaisâriyéh, 9, 35.
Qala'at el-Hosn, 136.
Qala'at ez-Zerqâ, 142.
Qala'at Râs el-'Aïn, 38, 56.
Qana, 45.
Qanaouât, 170, 171.
Qariet el-'Enab, 72.
Qarn el-Hadjar, 67.
Qarn Hattîn, 43.
Qarn Sartabéh, 60, 90, 93, 101, 140
Qasr Becheir, 162.
Qasr el-Yehoud, 69.
Qatranneh, 162.
Qerâoua, 56, 94.
Qeseir 'Amra, 162.
Qolouniyéh, 68, 72.

R

Rabbah, 160, 162.
Rabbath-Ammon, 145, 105.

Rama, 218.
Ramathaim, 218.
Ramléh, 34.
Ramoth-Galaad, 147.
Raphon, 170.
Râs Djadir, 60.
Râs el-Abiad, 31.
Râs el-'Aqra, 58.
Râs el-Merqeb, 139.
Râs en-Nâqoura, 15, 31, 42.
Râs Fechkha, 69, 116, 118.
Râs Ibziq, 58.
Râs Oumm el-Kharroubéh, 56, 60.
Râs Oumm Qabr, 42.
Râs Oumm Zôqah, 60.
Remmon, 79.
Roudjm el-Kourrât, 67.
Ruben, 5, 94, 138, 143, 220.

S

Safed, 41, 42, 43, 45, 88, 99, 108, 113, 184, 196.
Sahel 'Arrabéh, 61, 65.
Sahel 'Askar, 62.
Sahel el-Ahmâ, 43.
Sahel Makhnah, 62.
Sahel Râdjib, 62.
Sahem el-Djôlân, 132, 170.
Saida, 18.
Saint-Jean d'Acre, 13, 15, 21-22, 31, 32, 33, 41, 45, 47, 53, 57, 63, 65, 182, 196.
Salécha, 167, 170.
Salkhad, 167, 170, 171, 173.
Salt, 101, 139, 142, 147, 152, 177.
Samarie (contrée), 5, 15, 37, 40, 41, 44, 45, 47, 49, 52, 53, 54-65, 74 179, 201, 217.
Samarie (ville), 64.
Sa'né, 173.
Saphon, 95.
Saréa (Sarâ'a), 36, 67, 68.
Saron (plaine de), 3, 34-35, 37, 54, 56, 57, 60, 61, 62, 64, 65, 169, 204.
Sbaïta, 80, 82.
Scala Tyriorum, 31.
Scopus (mont), 66, 69, 73.
Scythopolis, 40, 55, 65, 71, 91.
Sébaste, Sébastiyéh, 61, 64, 182.
Sebbéh, 79, 118.
Sebkhah, 118, 120, 127, 155, 158.
Séboïm (vallée de), 218.
Seffouriyéh, 45.
Ségor, 119, 150, 152, 161.
Seil es-Soufêy, 154.
Seil Heidân, 154.
Séphélah (Séfélâh), 34 n., 35-39, 70, 71, 204.
Séphet, 45.
Sepphoris (Sippôri), 45.
Siagha (mont), 152.
Siah, 171.
Siceleg, 79.
Sichem, 59, 61, 63, 64, 207, 217.
Siddîm (vallée de), 127.
Sidon, 13, 17, 18-19, 20, 22, 216.
Siméon, 219.
Sinaï, 3, 59 n., 75, 185.
Sion, 169, 185.
So'ar, 104, 150, 152.
Soccoth, 95.
Socho, 68.
Sodome, 104, 118, 123, 127, 202.
Sogane, 132.
Sôlâm, 53.
Sorec (vallée de), 68.
Soubbârin, 65.
Souéidéh, 171.
Sousiyéh, 135, 137.
Sual (terre de), 218.
Sunam, 53.

T

Ta'annouk, 51, 52.
Tabariyéh, 45.
Tafiléh, 150.
Tallouza, 64.
Tantourah, 13, 22, 33.

Teiâsîr, 65.
Teima, 173.
Tell 'Abd Mâr, 165.
Tell Abou el-Khanzîr, 133, 134.
Tell Abou en-Néda, 133, 134.
Tell Abou Yousef, 133.
Tell 'Achtaréh, 170.
Tell 'Amtâ (ou 'Ammatâ), 95.
Tell 'Asour, 66.
Tell Belât, 42.
Tell Chihân, 165.
Tell Deir 'Alla, 95.
Tell Djedeidéh, 39.
Tell Djefnéh, 165.
Tell Djenâ, 165.
Tell Djezer, 39.
Tell Djouéilil, 165.
Tell Dôtân, 63.
Tell ech-Cheikhah, 133.
Tell ed-Dâmiyéh, 95.
Tell el-Ach'ari, 140.
Tell el-Ahmar, 133, 134.
Tell el-Far'a, 65.
Tell el-Faras, 132.
Tell el-Foul, 66, 73.
Tell el-Hésy, 39.
Tell el-Hiséh, 165.
Tell el-Hosn, 92, 145.
Tell (el-) Mazâr, 56, 94.
Tell el-Milh, 182.
Tell el-Moutesellim, 51.
Tell el-Qadi, 46, 87, 98, 99, 153.
Tell el-Qasis, 58.
Tell el-Qou'ês, 165.
Tell er-Ramèh, 94, 149, 163.
Tell es-Safiyéh, 67, 72.
Tell es-Sâfy, 39.
Tell es-Soufeh, 165.
Tell es-Soultân, 92.
Tell ez-Zîf, 77.
Tell Gharârat el-Qibliyéh, 165.
Tell Kefrein, 94, 149.
Tell Keimoun, 65.
Tell Nimrîn, 94, 142, 147, 177.
Tell Sandahannah, 39.
Tell Zakariyâ, 39, 68.
Thabor (mont), 43, 47, 48, 54, 56, 59 n., 101, 108, 140, 152, 185, 201, 209, 210.
Thamna, 68.
Thanach, 51, 52, 54, 217.
Thécué, 77.
Thella, 41.
Thersa, 64.
Tibériade (lac de), 5, 10, 41-46, 87, 88, 99-103, 107-113, 114, 126, 131-137, 139, 152, 179, 184, 185, 187, 196, 202, 211, 212, 216.
Tibériade (ville), 41, 45, 53, 100 108, 109, 112, 113, 191.
Tibnéh, 38, 67, 68, 139, 177.
Tophel, 150.
Toubas, 65.
Trachôn, Trachonitide, 132, 166, 167, 168, 171.
Tyr, 6, 13, 18, 19-21, 22, 26, 31, 40, 45, 46.

X

Xaloth, 41.

Y

Yâlo, 37, 67, 72.
Yarmouk, 100, 101, 126, 132, 138, 140, 173, 177, 183. Voir Cheri'at el-Menâdiréh.
Yebnéh, 27, 36.
Youtta, 67.

Z

Zabulon, 46, 216.
Zahret el-'Arâ'iméh, 67.
Zahret Homsah, 60.
Zakariyâ, 72.
Zared (torrent de), 119, 155.
Zer'în, 47, 48, 52, 53, 184.
Ziph (désert de), 77, 199.
Ziza, 162.
Zôr, 89, 102, 126, 157.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages

FRONTISPICE. — Carte de la Palestine avec les douze tribus.

FIG. 1. — Profil des montagnes palestiniennes de l'ouest à l'est. . . 7

FIG. 2. — Plan du port de Sidon 18

FIG. 3. — Plan de Tyr insulaire 20

FIG. 4. — Plan du port d'Acre. 21

FIG. 5. — Plan du port de Césarée 24

FIG. 6. — Plan du port de Jaffa 26

FIG. 7. — Carte des environs de Jérusalem 73

FIG. 8. — Carte schématique du Fossé syrien, d'après Suess. . . . 86

FIG. 9. — La mer Morte 117

FIG. 10. — Coupe géologique des environs de la mer Morte. . . 125

FIG. 11. — Ligne de structure des montagnes palestiniennes. . . 180

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 1

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE. — Aspect général. 3

PREMIÈRE SECTION. — LA PALESTINE CISJORDANE. 11

CHAPITRE PREMIER. — Le Littoral Méditerranéen 13

Description d'ensemble (13). — Les ports : Sidon (18); Tyr (19); Acre (21); Atlit et Dôr (22); Césarée (24); Jaffa (25). — Les ports du sud (27).

CHAPITRE II. — La plaine côtière 31

Jusqu'au Carmel (31). — Au sud du Carmel (33). — La plaine de Saron (34). — La Séphélah (35).

CHAPITRE III. — Les montagnes de Galilée 40

Description physique (40). — La population (44).

CHAPITRE IV. — La plaine d'Esdrelon 47

La plaine d'Esdrelon (47). — Les villes (50).

CHAPITRE V. — Les montagnes de Samarie 55

Le massif principal (56). — Chaînes secondaires (60). — Les vallées (61). — Les villes (63).

CHAPITRE VI. — Les montagnes de Judée. 66

Le massif judéen (66). — Routes (70). — Jérusalem (72).

CHAPITRE VII. — Le Désert et le *Négéb*. 75

La midbâr (75). — Le Négéb (79).

DEUXIÈME SECTION. — LE FOSSÉ CENTRAL. 83

CHAPITRE PREMIER. — La Vallée du Jourdain 85
La vallée du Jourdain (85). — Les sources (89). — Les villes (91).

CHAPITRE II. — Le Jourdain 97
Les sources du Jourdain (97). — Le cours du fleuve (99). — Le Jourdain dans l'histoire (102).

CHAPITRE III. — Le lac Houléh et le lac de Tibériade. 106
Le lac Houléh (106). — Le lac de Tibériade (107).

CHAPITRE IV. — La mer Morte 114
Description de la mer Morte (115). — Régime des eaux (120). — Origine de la mer Morte (123).

TROISIÈME SECTION. — LA TRANSJORDANE. 129

CHAPITRE PREMIER. — La Gaulanitide (Djolân) 131
Le Djôlan (131). — Sources et rivières (133). — Les villes (135).

CHAPITRE II. — Le pays de Galaad. 138
L'Adjloun (138). — Rivières (140). — Végétation (142). — Ruines (144).

CHAPITRE III. — Le pays de Moab. 149
Les limites du pays de Moab (149). — Le plateau (151). — Torrents (153). — Sources thermales (156). — Ruines (159).

CHAPITRE IV. — Le Haurân. 164
Description du Haurân (164). — Les régions bibliques (167). — Villes et ruines (170).

QUATRIÈME SECTION. — LE PAYS DANS SON ENSEMBLE ET SES PARTICULARITÉS. 175

CHAPITRE PREMIER. — Formation et structure géologique 177
Formation du relief (177). — Structure géologique (181).

CHAPITRE II. — Conditions physiques 186
La température (186). — Les vents (187). — Les pluies (189). — Les saisons (193).

CHAPITRE III. — Conditions biologiques : la flore 197
Caractères généraux (197). — La végétation (200).

CHAPITRE IV. — La faune 205
Mammifères (206). — Oiseaux (210). — Reptiles (211). — Poissons (212). — Invertébrés (212).

CHAPITRE FINAL. — Le Pays et le Livre bibliques 214

INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES 227
TABLE DES ILLUSTRATIONS 239
TABLE DES MATIÈRES 241